

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES

**Tome XXVI-1988 N° 3 (Juillet-Septembre)**

*Voyageurs et réalités sud-est européennes*

*Mentalités collectives*

*Relations linguistiques*

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU—rédacteur responsable ;  
Membres du comité : AL. ELIAN, VALENTIN  
AL. GEORGESCU, GHEORGHE I. IONIȚĂ,  
COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI,  
MIHAI POP, AL. ROSETTI, ELENA SCĂR-  
LĂTOIU, EUGEN STĂNESCU

*Secrétaire du comité* : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES parait 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « Rompresfilatelia », Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 12—201, télex 10376, București, prsi r Calea Griviței nr. 64—66 ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES  
Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80 București—România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXVI

1988

N° 3 Juillet—Septembre

---

## S O M M A I R E

### *Voyageurs et réalités sud-est européennes*

- MARIA HOLBAN, *Autour du Journal inédit du Sieur de la Croix, II* . . . . . 187  
GIUSEPPE PICCILLO (Università di Catania), *La langue roumaine dans les écrits des missionnaires italiens (XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles)* . . . . . 205

### *Mentalités collectives*

- EUGEN CIZEK, *L'univers mental des Romains* . . . . . 215

### *Relations linguistiques*

- ZAMFIRA MIHAIL, *Quelques termes pour « métier à tisser » en perspective ethno-linguistique sud-est européenne* . . . . . 229  
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, *Les dénominations des parties de l'instrument aratoire en roumain et en albanais* . . . . . 237  
ELENA SCĂRLĂTOIU, *Le mégléno-roumain parlé en Dobroudja. Évolution et perspectives* . . . . . 245  
NICOLAE SARAMANDU, *L'aroumain et ses rapports avec le grec* . . . . . 251  
LIA BRAD-CHISACOF, *Historical Remarks on the Romanian Verbal Suffixes of Modern Greek Origin -ăși, -csi, -isi, -osi* . . . . . 261

### **Discussions**

- ANDREI PIPPIDI, *On Wallachia's Relations with Padua* . . . . . 267

### **Chronique**

- DAN BERINDEI, *L'Assemblée Générale de l'AIÉSEE (Bucarest, mars 1988)* . . . 271

### **Comptes rendus**

- Res Publica Litteraria (*Alexandru Dușu*); *L'absolutisme éclairé (Emanuela Popescu-Mihuf)*; JEAN DIMAKIS, *P. Codrîka et la Question d'Orient sous l'Empire français et la Restauration (Cornelia Papacostea-Danielopolu)*; ARTHUR BEYRER, KLAUS BOCHMANN, SIEGFRIED BRONSERT, *Grammatik der rumänischen Sprache der Gegenwart (Cătălina Vătășescu)* . . . . . 273

Rev. Études Sud-Est Europ., XXVI, 3, p. 185—282, Bucarest, 1988

## AUTOUR DU JOURNAL INÉDIT DU SIEUR DE LA CROIX, II

MARIA HOLBAN

En reprenant le Journal inédit du Sieur de La Croix, nous insistons tout particulièrement sur la chronologie. Les événements qu'il renferme couvrent les années 1674 (fin) jusqu'en avril 1678. Mais il était utilisé pour la rédaction des Mémoires (vol. I—II) qui existent sous forme manuscrite dédiés à Louis XIV rédigés en 1682—1683 et publiés à Paris en 1683, portant officiellement la date de Paris 1684. En 1689 paraissait à la Haye un livre intitulé *Guerres des Turcs*. Il y était question des guerres menées par les Turcs en Pologne, en Moscovie et en Hongrie, aboutissant à la défaite turque de Vienne. Seule cette dernière guerre ne figurait pas dans les Mémoires.

Le Journal porte la marque d'interpolations et d'interventions tardives. Ainsi dès 1675, en mentionnant le khaia Suleiman, on parle de son élévation à la fonction de Grand Vizir et du fait qu'il fut sacrifié à la haine de ses ennemis après la défaite de « Siclos ». Dans le Journal (II) cette phrase est suivie d'une note marginale encore plus tardive<sup>1</sup>, inspirée du conflit de La Croix avec l'ambassadeur faisant suite à M. de Guilleragues, Pierre de Girardin. Cette addition au texte doit appartenir aux années 1686 (janvier) — 1689 (janvier) ou plus sûrement à l'année où celui-ci mourrait à Constantinople. Autrement les amplifications du Journal (I), ainsi que celles du Journal (II) se signalent par leur tour anecdotique, par une certaine désinvolture, la vanité de certaines affirmations, des descriptions de luxe oriental<sup>2</sup>, la familiarité avec Al. Mavrocordat etc.

La seconde mission ou plutôt le second voyage qui occupe le vol. II a eu un caractère encore plus illusoire. Ce texte couvre une durée d'une année, à partir du mois de janvier 1676 jusqu'en décembre, au retour de l'auteur à Constantinople. Au début de l'année l'ambassadeur reçoit deux lettres : l'une de l'évêque de Marseille, M. de Forbin-Janson<sup>3</sup>, rendant compte du désir du roi de Pologne de hâter la conclusion d'une paix avec les Turcs, l'autre de la part du grand interprète de la Porte, Ale-

<sup>1</sup> Dans le *Journal* II, p. 46. Note marginale à un texte pareil à celui de 1675 relatif à Suleiman. Ce qui signifie qu'il a été introduit pendant que l'on copiait le t. II du Journal.

<sup>2</sup> *Ibidem*. L'auteur insiste ici particulièrement sur le luxe et l'autorité du khaia.

<sup>3</sup> L'évêque de Marseille, M. Forbin-Janson était ambassadeur de Louis XIV auprès du roi de Pologne.

xandre Mavrocordat <sup>4</sup>, accompagnant la perspective d'une paix de la Porte avec la Pologne (premier pas nécessaire à une guerre contre l'empereur romain), de la suggestion d'un engagement du roi de France de ne point conclure de paix sans la participation des Ottomans. Comme l'ambassadeur ne pouvait prendre sur soi de donner une réponse quelconque à ces ouvertures, qui venaient sans doute du grand vizir, il décida d'envoyer son secrétaire en France, pour en rapporter des instructions précises. Celui-ci devait auparavant se rendre à Andrinople et y conduire l'émissaire que venait de lui envoyer M. de Marseille (une créature du grand palatin de Russie <sup>5</sup>) pour la question de la paix avec la Pologne, étape devant précéder la campagne en Hongrie prévue pour le printemps. Il quitta donc Constantinople le 29 janvier 1676, se rendit à Andrinople, y vit Mavrocordat et écrivit au kiahia du grand vizir. Finalement il fut reçu par le grand vizir lui-même, auquel il remit la lettre de l'ambassadeur qui annonçait son intention d'envoyer son secrétaire porter au roi la proposition d'alliance esquissée par Mavrocordat. L'ambassadeur songeait en ce cas à un engagement similaire, la Porte ne devant point conclure de paix avec l'Empire que de concert avec le roi, toutefois il attendait des instructions avant de rien proposer. Mais le grand vizir déclara qu'il voulait une réponse positive du roi avant d'entreprendre une guerre avec l'Empire qui, par contre, proposait le renouvellement de la trêve avec la Porte, bien avant qu'elle ne soit près d'expirer. Il fallait donc s'armer de patience. Pour l'instant le sultan était irrité par l'inconstance des Polonais, etc... Reprenant le refrain du marquis de Nointel, il déclare que leur empressement pour la paix était interprété par le grand sultan comme preuve de faiblesse, etc... A son tour, adoptant le style de son chef, le secrétaire écrivit deux lettres, l'une en chiffre à M. de Marseille, l'autre en clair à M. de Giza <sup>6</sup> dont le ton est très exactement copié sur celui plutôt altier de M. de Nointel. Il y est de nouveau question de la mauvaise voie suivie par la Pologne de se chercher partout des médiateurs sans prestige etc... comme le prouve la lettre du roi Sobieski au prince de Moldavie. Après la hâte fiévreuse manifestée jusque-là, le secrétaire se délasse. Il fait des observations sur la magnificence du grand vizir comparée au train médiocre du grand sultan, trace le portrait du nouveau Reis Effendi, à qui il offre « une montre à boîte d'or émaillée pour captiver sa bienveillance » etc. en lui annonçant une lettre de l'ambassadeur et le présent ordinaire ». D'ailleurs il distribue de riches présents à droite et à gauche (à l'en croire). Il rend visite au Capikihia du prince de Transylvanie, revoit Radics <sup>7</sup> avec mille précautions, pour ne pas trahir leur intelligence, celui-ci étant épié par les gens du résident allemand. Entre temps il s'oc-

<sup>4</sup> Alexandre Mavrocordat avait été pendant deux ans le médecin de M. de Nointel. Il avait ensuite servi sous le Grand Interprète Panaiotti Nicousios et succéda à celui-ci à sa mort en 1673. Il suivit Cara Mustapha devant Vienne, et eut toutes les peines à se racheter et à reprendre son poste plus tard. Il fut fort mal avec le successeur du marquis de Nointel, le marquis de Guilleragues, et après celui-ci fort bien avec M. de Girardin le successeur de celui-ci. Il n'est plus très bien avec le Sieur de La Croix, qui le laisse quelque peu entrevoir.

<sup>5</sup> C'est-à-dire Jablonowski.

<sup>6</sup> Envoyé polonais auprès du prince de Transylvanie pour demander sa médiation pour une paix avec la Turquie.

<sup>7</sup> Délégué des mécontents de Hongrie, venu à la Porte plaider leur cause.

cupe aussi, avec une certaine désinvolture, des affaires confiées à ses soins. Et tout d'abord du mémoire concernant les Lieux Saints de Jérusalem pour la garde desquels Latins et Grecs se livraient une guerre sans merci, récemment renouvelée à l'occasion de la visite sur les lieux du marquis de Nointel. Le secrétaire semble manifester une certaine tiédeur<sup>8</sup>. Mais au Palais de France l'ambassadeur s'inquiétait. Il envoie une lettre angoissée à son factotum lui ordonnant de presser la réponse du grand vizir « de crainte que le roi n'ait été induit en erreur par la communication qui lui avait déjà été faite de la suggestion d'alliance transmise par Mavrocordat et dont il n'avait plus été question depuis ». Mavrocordat, à qui il montre la lettre déclare de nouveau qu'il ne faut pas se hâter... tout ira bien. Le kiahia et le reis « sono li nostri protettori », mais le kiahia attend des avis de Transylvanie... aussitôt le secrétaire de soupçonner le grand vizir de faire trainer sa décision, attendant sans doute la réponse du prince de Transylvanie que les Turcs préféreraient certainement comme médiateur... Le retour du courrier n'étant attendu que dans un mois, l'auteur s'arme de patience et ne sachant plus que faire pour se désennuyer et « couler le temps avec mon interprète, nous nous amusâmes à tirer d'un manuscrit arabe les rêveries de ces peuples sur la naissance de leur faux prophète »<sup>9</sup>. Suivent deux morceaux : *Réveries*... de 13 pages et *De la véritable origine de Mahomet*, 24 pages, introduites dans le Journal de manière fort artificielle, mais probablement dans la phase tardive de son amplification. Le 7 mars il va enfin, sans grande conviction, à l'audience publique du kiahia et réussit à lui parler, mais s'attire de nouveau la recommandation de « Patience » *en même temps que l'offre inattendue de prendre part « pour se désennuyer » à la chasse du grand seigneur*<sup>10</sup>.

Après ces hors d'œuvres, le journal reprend le fil interrompu. Le secrétaire a reçu une lettre de M. de Giza qui déclare les conditions turques inacceptables, laisse entendre que le roi de Pologne pourrait bien s'allier avec l'Empereur, la Suède et le Brandebourg qui lui offrent de l'argent, étant sollicité également par les Moscovites et les « Persiens ». Enfin il lui dit que Doroscenko s'est réfugié chez les Moscovites. Une autre lettre de l'un des chefs des mécontents de Hongrie, Szepesi, lui recommande leur nouveau représentant auprès des Turcs. Ces deux missives avaient été apportées par le courrier venu de Transylvanie, dont contrairement à ses promesses il avait tu l'arrivée. Le secrétaire lui écrit donc *une lettre en turc*, lui communiquant la lettre de M. de Giza, demandant une réponse rapide au sujet de la dernière résolution prise, ainsi que sa propre expédition. Le soir il est averti par Mavrocordat que le kiahia l'attend à l'heure ordinaire. Aux reproches du secrétaire, Mavrocordat s'excuse sur les ordres du grand vizir et du kiahia.

<sup>8</sup> Manifestée aussi en 1675. Arrivé à Andrinople en 1676, La Croix envoie son interprète au kiahia, porteur d'un mémoire sur les Lieux Saints, et se fait demander par celui-ci si son maître a perdu l'esprit pour revenir sur une question sur laquelle le grand vizir avait ses propres vues. Le secrétaire se le tint pour dit.

<sup>9</sup> Ajouté probablement plus tard au moment des amplifications. Voir à ce sujet le dernier chapitre (ou lettre) du t. II des Mémoires et l'exposé d'Antoine Galland dans son Journal, ainsi que Rycaut dans son ouvrage sur la *History of the three late famous impostors Padre Ottomano, Mohamed Bei and Sabatai Sevi*... de 1669.

<sup>10</sup> Récit entièrement fantaisiste. Texte du journal II.

Finalement Mavrocordat et le kihaiia s'arrêtent à la *solution bizarre* d'envoyer le secrétaire *comme témoin*, car il ne pouvait être question d'une médiation quelconque, en laissant au Kan de Crimée et au commandant turc la faculté de conclure la paix, sans ralentir les opérations militaires. Cette décision était tellement illogique et superflue que l'on n'en peut trouver d'autre explication que le désir du secrétaire de répéter en quelque sorte la mission de l'année précédente. Quant à Mavrocordat et au kihaiia (finalement aussi au grand vizir), ils se flattaient de donner un semblant de satisfaction à l'ambassadeur, qui d'ailleurs ne fut pas loin de percer leur intention. Cela ressort également des protestations du secrétaire qui se défend d'avoir été de concert avec le kihaiia, et Mavrocordat pour ce voyage. Nous renvoyons au text du Journal (p. 288 et suiv.) où se mêle une bonne dose de fiction à la réalité<sup>11</sup>.

Sur le récit de son voyage à la suite des troupes turques, l'auteur grandit à son accoutumée son rôle et les honneurs qu'on lui rendit au cours de ce voyage. Nous avons souligné dans le texte les passages les plus flagrants. Une comparaison avec les *Guerres des Turcs* du même auteur pourra mettre en relief les exagérations du même Journal. La présence du secrétaire à la fameuse chasse du sultan où il évolue en costume turc (I) etc. appartient au domaine des contes des fées. Le jour de la chasse le secrétaire était occupé à déchiffrer sagement les lettres reçues<sup>12</sup>, cependant que Mavrocordat, soi-disant également présent à ladite chasse, gardait la chambre se disant indisposé (!) (Correspondance de La Croix et de Nointel). Cette constatation jette une lumière assez trouble sur les faits rapportés dans le Journal tel qu'il nous est parvenu. Le Journal II s'achève sur le retour du secrétaire à Pera et la perspective de sa mission en France. Il ne s'agissait plus d'instructions au sujet de la suggestion d'alliance, simple ballon d'essai du grand vizir, mais au fond et avant tout, de tâcher de présenter au roi la situation fâcheuse de son ambassadeur perdu de dettes (par l'oubli volontaire du ministre Colbert d'envoyer les sommes qui lui étaient dues depuis trois ans déjà. Ses dépenses avaient été accrues par les travaux qu'il avait fait faire au Palais de France qui devait servir à la gloire du roi. Mais la supplique de l'ambassadeur, non plus que ses lettres ultérieures n'eurent pas d'effet.

Le début du Journal III rend un compte très exact du voyage du secrétaire jusqu'à Smyrne, et ses démarches pour l'emprunt forcé prélevé pour l'ambassadeur sur la Nation française de cette échelle. C'est un rapport en toute règle qui répond parfaitement au sens initial du Journal, tel qu'il fut rédigé en sa forme première. Cette partie est suivie d'incidents pittoresques ou folkloriques, de récits touchant les bandits de terre ferme, et les corsaires tripolitains ou majorquains croisés en route, de détails sur la navigation assez risquée pour plus d'un motif. L'auteur y raconte la prise d'un gros vaisseau de Livourne par des corsaires majorquains. Le récit est mené d'une plume habile qui ne manque pas de sousentendre une collusion possible entre le capitaine des corsaires et celui du bateau capturé.

<sup>11</sup> Récit réel. Correspondance de La Croix et de l'ambassadeur dans les Archives du Quai d'Orsay, Turquie, vol. VI.

<sup>12</sup> Texte du Journal. La Croix sera envoyé *comme témoin*. Attitude de l'ambassadeur et vantardise du secrétaire.

Jusqu'ici l'exposé du voyage se maintient assez correctement dans les limites d'un compte rendu réel. Il est vrai que l'auteur se met en avant plusieurs fois, mais sans altérer les faits essentiels. Le 25 mai il arrive enfin à la cour où M. de Pomponne le présente au roi.

L'exposé qui suit touchant la querelle du sofa a dû être introduit au cours d'une amplification ultérieure du texte<sup>13</sup>, de même que la phrase sur l'utilité de garder à l'ambassade un *secrétaire perpétuel*<sup>14</sup>, prenant exemple sur les Anglais et Hollandais. Entre l'explication de l'attitude de l'ambassadeur et l'audience de congé du secrétaire s'interposent dans le Journal deux morceaux qui se rapportent en fait à la ratification du traité de paix de Zuravna et aux perspectives d'une guerre, entre les Cosaques, chez lesquels la Porte envoie Georges Hmelnitzki, le fils du célèbre Bogdan Hmelnitzki, chef du soulèvement contre les Polonais. Une notice sur celui-ci est suivie de la description de l'arrivée de l'ambassade polonaise à la Porte<sup>15</sup>, prologue brillant ne faisant pas prévoir le lamentable épilogue de l'année suivante. Les deux morceaux se retrouvent dans l'ouvrage *Guerre des Turcs* publié à La Haye en 1689.

Avec l'audience de congé du secrétaire plein de zèle, son rôle prenait fin. A partir de ce moment son Journal perd son caractère de compte rendu donné à son supérieur. On peut s'en assurer en lisant les invraisemblables propos qu'il prête au roi et fait suivre de ses propres réflexions tout aussi inattendues. Quant à lui, selon lui, chargé par M. de Pomponne d'observer « les mouvements de la Porte contre la Moscovie » il allait se ménager une nouvelle mission calquée sur celle de la campagne turque en Pologne de l'année 1676.

Le voyage de retour est soigneusement noté à partir de Toulon jusqu'à la côte africaine, où les ruines de Carthage et les affaires de Tunis occupent ensemble plus de 180 pages. Un séjour de six semaines à Messine entraîne une nouvelle digression, cette fois sur les maréchaux de Vivonne et de la Feuillade qui y commandent successivement les troupes du roi. Le remplacement du premier par le second se fit à cette date. Mais on prêtera moins de foi aux confidences faites par le premier à ce chroniqueur improvisé, ainsi qu'aux propos séditieux de deux Messinois entendus par lui lors d'une promenade matinale à la pointe du jour... sur les remparts, dont il alla prévenir le maréchal à son lever « lequel lui en sut bon gré » etc. Ce voyage se poursuit sans encombre jusqu'à Smyrne, puis Constantinople où il arrive le 2 avril 1678, « jour de jeudi saint et n'eus que le temps de me préparer au voyage de Moscovie, à la suite du grand vizir qui allait mourir ou vaincre sous Czegrin *ainsi que le ferai voir dans la partie suivante* ».

Or ce Journal (III) n'eut pas de suite proprement dite, c'est-à-dire sous la forme d'un journal IV. Au lieu de cela, cette campagne moscovite figure dans les Mémoires chap. 4 sous le titre de Guerre moscovite

<sup>13</sup> Voyage du Sieur de La Croix à la suite de l'armée en traversant la Moldavie. Ce texte inédit est publié maintenant pour la première fois, ne figurant qu'en résumé dans le vol. VII de nos *Voyageurs étrangers (Călători străini despre Țările române, VII, Bucarest, 1980)*. Texte du Journal.

<sup>14</sup> L'exposé de la Querelle du Sofa. Texte du Journal. Suggestion d'un secrétaire perpétuel de l'ambassade. Texte du Journal.

<sup>15</sup> Le festin du palatin de Culmie. Texte du Journal.

(p. 207—258) et dans les *Guerres des Turcs* qui contient l'histoire de trois guerres : celle contre la Pologne, suivie de l'ambassade de Gninski à Constantinople pour la ratification de la paix (1672—1676), celle contre les moscovites (1679) et celle de Hongrie aboutissant à la débâcle devant Vienne (1683). Leur récit n'est pas conté à la première personne. Une seule fois l'auteur déclare qu'il a vu lui-même les réjouissances de la Capitale pour la prise de Camenetz.

Fait assez suggestif, le Journal (III) a fourni les deux morceaux cités précédemment (c'est-à-dire l'ambassade Gninski et la biographie de Georges Hmelnitzki, englobés dans les *Guerres des Turcs*) mais en échange dans ce volume sont omis les deux voyages du secrétaire en Pologne en 1675 et jusqu'à Zurava en 1676. Quant à la suite promise du Journal, elle est passée directement dans les Mémoires et puis, après trois ans, dans les *Guerres des Turcs*. En fait ce volume publié en 1689 n'a d'inédit que le récit de la guerre contre l'Empereur. Le texte du Journal a fourni aux Mémoires la description des fêtes d'Andrinople, mais a omis les négociations et chevauchées du secrétaire au camp polonais qui les ont précédées. Du Journal ne furent retenues que les circonstances de la conclusion de la paix de Zuravna (*Guerres des Turcs*) et point le voyage jusque là. Que faut-il en déduire ? que la description des cérémonies d'intronisation des princes moldaves, ainsi que la liste de leurs grands dignitaires, et le bref coup d'œil sur la ville de Iassy n'ont rien à voir avec le récit du voyage de l'auteur qui s'arrête 20 jours à Iassy. Aussi paradoxal que cela dût paraître, *le coup d'œil sur Iassy appartient à un autre moment*. L'auteur l'a simplement introduit dans l'exposé sur la cour moldave, *qui lui a été fourni par « des Grecs »*. Rappelons un fait qui n'est pas dépourvu d'intérêt. Parmi les interprètes plus ou moins fictifs du Palais de France, se trouvait aussi le jeune Ianache Russet, dont l'ambassadeur était assez mécontent au début de 1678, et n'attendait que le retour de son indispensable secrétaire, envoyé par lui en France en 1677—1678, pour tâcher d'obtenir un comportement plus conforme à ses devoirs. Il est probable que le secrétaire avait plus de prise sur le jeune Russet, qu'il avait peut-être embauché lui-même. Or le père de Ianache, Antoine Russet, fut nommé prince de Moldavie en 1675 (novembre). C'est le moment, (croyons nous, ou le Sieur de La Croix, à peine rentré de sa randonnée en Pologne et de son séjour à Andrinople, a dû chercher à s'informer, peut-être même à l'intention de l'ambassadeur, des usages observés en pareilles circonstances, et obtint la communication des deux textes mentionnés plus haut. Ceux-ci, traduits du grec en français, furent accompagnés d'un exposé historique et du bref coup d'œil sur Iassy et formèrent ensemble le noyau de la lettre 3 du second volume des Mémoires.

Le nouvel ambassadeur qui prit la succession du marquis de Nointel (1679—1685) semble avoir été d'humeur débonnaire et de commerce facile. Le Sieur de La Croix était fort bien avec l'abbé Besnier, qui était fort agréé par M. et Mme de Guilleragues. Lui-même entretenait une correspondance confidentielle avec le ministre de Croissy qu'il informait des affaires de l'ambassade sans pourtant essayer de desservir son supérieur. Evidemment son activité était plus sédentaire. Plus de missions à la Porte ou en Pologne. Il pouvait rédiger ses nombreux écrits allant des mémoires

sur le *Sérail des Empereurs turcs à l'Etat de la marine de l'Empire Ottoman* avec des variantes. Mais M. de Guilleragues mourut à Constantinople en 1685, et son successeur, M. Pierre de Girardin (janvier 1686 — janvier 1689) n'eut de repos qu'il ne se soit débarrassé du secrétaire estimé incommode et même dangereux. Apprenant qu'il correspondait en chiffre avec le ministre de Croissy, le nouvel ambassadeur, qui comptait se créer des revenus importants, grâce à des opérations commerciales assez lucratives, aidé par son frère, M. de Vauvray, demeuré en France, ne se contenta pas de repousser les avances prudentes du sieur de La Croix, qui avait quitté la Capitale avant sa propre venue et voulait connaître les intentions de la nouvelle Excellence, mais se déchaina contre lui, le dénigrant de son mieux dans ses lettres envoyées en France. Il critiqua vivement les Mémoires qui avaient paru en 1684 à Paris que les diplomates de Pera — et ce qui est plus grave — le grand interprète lui-même, Al. Mavrocordat, étaient curieux de connaître. Celui-ci était directement intéressé par un passage des Mémoires, figurant dans la Guerre Moscovite où l'on pouvait lire la réplique d'un prisonnier moscovite, que Mavrocordat engageait à se faire Musulman pour échapper à la mort, lequel lui demandait s'il était chrétien, pour tenir de pareils propos. M. de Girardin s'empressa de faire retirer tous les exemplaires qu'on put trouver à Andrinople, et répondit à Mavrocordat qu'il allait en commander à Paris — à son intention. Le nouvel ambassadeur soulignait l'inconvenance de certaines critiques à l'adresse des Turcs, qui auraient pu normalement se trouver sous la plume de l'ambassadeur écrivant au roi, mais non point dans un ouvrage comme celui-là, livré au public de manière si imprudente, et s'étonnait que son impression eut été autorisée.

Rentré en France le ci-devant secrétaire se mit en train de publier un nouvel ouvrage *Les guerres des Turcs*, utilisant le chapitre sur la Guerre de Pologne du premier volume des Mémoires et celui sur la Guerre Moscovite du second, sans omettre le passage concernant Mavrocordat, en y ajoutant encore une troisième partie, entièrement inédite, sur *La guerre en Hongrie*. Détail assez curieux, ce livre fut imprimé à La Haye suivant la copie de Paris. Formule plutôt bizarre. Tous ses autres ouvrages publiés ultérieurement ont paru à Paris (en 1695). Cette exception doit avoir une raison. Faut-il voir une coïncidence entre la parution de ce livre dans le courant de 1689 et la mort de M. de Girardin en janvier 1689?

Le sieur de La Croix reparait à Constantinople en 1690 d'où il envoie au Ministère des affaires étrangères un mémoire sur la situation du personnel du Palais de France, devenu un véritable guépier. D'autres échos se feront entendre. Puis à Paris en 1695 paraîtront trois ouvrages n'en faisant que deux : *Etat présent des nations et églises grecque, arménienne et maronite en Turquie*, qui paraît au même moment sous un autre titre : *La Turquie chrétienne sous la puissante protection de Louis le Grand* et *Etat général de l'empire ottoman . . . par un solitaire turc* en 3 volumes (soi-disant traduit du turc). On y trouve un grand nombre de ses différents écrits autrement groupés selon une pratique qui lui est coutumière. Cette date de 1695 est la même que celle de la dédicace au roi du Journal manuscrit.

Nous avons vu que le Journal ne nous est point parvenu dans sa forme initiale mais avec des interpolations tardives. Dans le Journal (I)

les altérations sont mineures et consistent surtout en amplifications des scènes décrites, ou exagération des chiffres cités etc. On peut comparer pour l'exactitude le contenu des rapports envoyés à l'ambassadeur avec les réponses de celui-ci, ou le compte qu'il en rend dans ses lettres à M. de Pomponne. On ne peut en dire autant de la seconde moitié du Journal (II) qui sonne faux. Les protestations du secrétaire à son supérieur d'avoir eu la main forcée par le kihaiia et Mavrocordat pour le pousser à entreprendre une sorte de mission de pseudo-témoin des éventuelles négociations de paix, la lettre qu'il leur fait adresser à l'ambassadeur pour emporter son consentement malgré lui, enfin ses vantardises sur son équipage commandé par lui à ses propres frais (!), l'aimable familiarité à son égard du commandant turc, le pacha Ibrahim, avec lequel il dîne d'habitude, qui ordonne qu'on ait soin de placer ses pavillons à côté de ceux du kihaiia et du sien propre, la parfaite égalité qui s'établit entre lui et les grands seigneurs polonais délégués pour la paix envoyés au camp et reçus magnifiquement (!) etc. etc. et finalement les circonstances précédant la conclusion de la paix qui sont contées par lui autrement que dans les *Guerres des Turcs* imposent une réserve prudente quant à la veracité du récit à partir d'un certain moment. Il est certain que la présence de La Croix au camp du pacha ne peut être contestée, mais le style de cette présence n'est pas celui qu'il déclare. Une autre particularité du Journal (II<sup>e</sup> volume, second moitié) est l'apparition d'espaces blancs, où il ne se passe rien, cette absence étant comblée par l'introduction de morceaux indépendants, qui plus tard prendront leur place dans quelque autre ouvrage. Il arrive aussi qu'en pareille circonstance le lecteur soit invité à assister à une partie de chasse *qui soit une pure fiction*. Mais cette invention est pour le commun des lecteurs, et non pour l'ambassadeur, à qui il rendait compte à cette date justement de l'emploi (réel) de son temps. Une conclusion donc s'impose. Le Journal (II) a subi des altérations massives, bien après sa rédaction. Si son insincérité à l'égard de la pseudo-mission ne fait pas de doute, l'invention de la chasse est faite seulement au bénéfice des futurs lecteurs.

Quant au Journal (III) on constate là aussi l'introduction de chapitres entiers en dehors du sujet proprement-dit. Le plus curieux est celui sur l'ambassade de Gninski, qui risque fort d'égarer le lecteur. A un moment donné il y est question du secrétaire du marquis de Nointel, pourtant il ne s'agit pas du sieur de La Croix qui se trouvait encore en France à l'arrivée de cette ambassade à la Porte, mais du secrétaire d'occasion dont l'ambassadeur s'est servi vers ce moment, peut-être même l'interprète juif qu'il mentionne à un certain moment. Dans la correspondance du marquis rendant compte en France de la réception de l'ambassade polonaise venue pour la ratification de la paix, avec l'espoir décevant d'en adoucir les conditions, on trouve une relation de l'entrée (de Gninski) à Constantinople datée du 13 août 1677. Il suffit d'en comparer un passage avec le texte du Journal (III) p. 153, pour se rendre compte du procédé suivi dans la rédaction de ce dernier.

En somme le Journal III devait s'occuper uniquement des circonstances du voyage à Paris du secrétaire chargé d'une mission confidentielle de M. de Nointel. Le Journal III s'achève réellement avec la venue du sieur de La Croix à Constantinople en avril 1678. A ce moment il ne

trouve plus que les restes de l'ambassade de Gninski arrivée à Constantinople en octobre 1677 ! Son sort tragique est raconté dans les *Guerres des Turcs*. Le fait d'en parler dans les *Guerres des Turcs*. Le fait d'en parler dans le Journal crée une fausse impression. De même que l'envoi par les Turcs de G. Hmelnitzki et toute sa biographie appartiennent aux *Guerres des Turcs*. Leur place n'est point dans le Journal. On assiste ici au même procédé que l'on finit par observer dans les Mémoires : un assemblage de chapitres à la I<sup>re</sup> personne avec des épisodes à la III<sup>e</sup> personne, introduits dans le texte après coup. Une particularité du Journal est qu'il n'est scrupuleusement exact que dans la mesure où il doit passer sous les yeux de l'ambassadeur. C'est ainsi que le Journal I et la moitié environ du Journal II avec quelques additions au texte, mais d'importance secondaire, méritent de figurer parmi les sources de l'histoire de l'ambassade de France auprès de la Porte. Toujours ainsi le compte rendu de la mission du secrétaire à Smyrne obtenant l'emprunt forcé sur la Nation de France de cette échelle est écrit avec le sérieux et l'application d'un auxiliaire utile et débrouillard au début du Journal III. Pour la version de la querelle du Sofa et les paroles du roi lui faisant suite, il est certain que le secrétaire a dû arranger le texte ultérieurement, car il y a contradiction entre la première attitude et la seconde. Mais l'étonnement est grand de trouver l'apologie de M. de Nointel dans le manuscrit du Journal dédié au roi ! Peut-être la version a-t-elle fait partie du Journal *tel qu'il fut présenté à l'ambassadeur à Pera* et le reste fut ajouté après ? Quand le sieur de La Croix faisait calligraphier ce texte, en 1695 selon toute probabilité, l'actualité avait passé de ces questions brûlantes en 1677.

Au fond les contradictions observées quant à l'attitude du secrétaire touchant l'affaire de Sofa s'expliquent peut-être par des moments différenciés, marquant le plaidoyer pour l'ambassadeur et enfin le congé du sieur de La Croix de Louis XIV à son départ pour Constantinople. L'ambassadeur avait une confiance presque superstitieuse dans son secrétaire, qui avait démontré au grand vizir et à M. de Pomponne par sa chevauchée en Pologne avec les conditions (inacceptables) de la paix turque, que grâce au zèle de M. de Nointel (!) la médiation désirée par le roi avait en fait eu lieu, et que sa trop longue absence de son poste ne l'avait pas empêché de remplir ses devoirs. De plus, son secrétaire l'avait délivré de la venue de l'émissaire de l'ambassadeur de France en Pologne et de celle de M. de Giza sans parler de celle imminente de M. du Fresne Akakia. L'ambassadeur lui-même déclarait que le secrétaire était *son unique confident* dont, au fond, il attendait des miracles. C'est le même secrétaire qu'il voulait envoyer dès l'année 1676 auprès du roi pour lui présenter ses humbles requêtes touchant ses appointements en souffrance depuis trois ans. En 1677 il réussit à l'envoyer, le chargeant en même temps de remporter pour lui l'emprunt forcé sur la Nation française. Le secrétaire s'acquitta de toutes ses instructions et se mit en devoir de plaider la cause de son supérieur devant le roi.

Mais quel était le sentiment du secrétaire à l'égard de son chef ? La situation était assez compliquée. D'un côté était l'ambassadeur, dont dépendait en somme le sort du secrétaire, de l'autre le tout puissant Colbert à qui il avait adressé des offres de service lors de sa venue en France en 1673 avec les Capitulations nouvellement obtenus par M. de

Nointel. Il est probable que le secrétaire plaïda tout d'abord la cause de son maître, jusqu'à la nouvelle de la concession regrettable intervenue dans l'affaire du Sofa. C'est le moment qui correspond au passage du Journal intitulé *La Quêrelle du Sofa*. La volte face du sieur de La Croix correspond au passage relatif à sa dernière entrevue avec le roi. Il a soin de se faire donner une mission par M. de Pomponne à l'occasion des mouvements causés par la défection des Cosaques et de quitter Constantinople presque immédiatement. Ajoutons que le sieur de La Croix allait garder son poste de secrétaire sous le nouvel ambassadeur, M. de Guilleragues.

Mais si le Journal sous forme de texte manuscrit destiné au roi en 1695 (!) nous laisse quelque incertitude, nous voyons que les Mémoires, publiés en 1683 ou 1684 dressent la figure très honorable de l'ambassadeur. Or ces Mémoires avaient été présentés au roi avant d'être imprimés. Faut-il croire que celui-ci avait fini par oublier l'affaire du Sofa, ou plutôt qu'il avait dû négliger de faire lire le manuscrit en question par ceux qui auraient eu le devoir de donner leur avis?

SUITE DU TEXTE PUBLIÉ DANS R.E.S.E.E. n° 2

(Journal II, p. 46)

Le même jour, le huitième à 6 heures du soir, comme je m'y attendois le moins à Assan, le tchoadar du kihalâ avec un autre valet de Mavrocordat, vint me prendre et je me transportai chez le kihalâ, accompagné seulement de mon interprète et d'un janissaire...

Je trouvai dans l'antichambre Mavrocordat, lequel au lieu de m'introduire dans la chambre des audiences publiques, frappa aux guichets d'une armoire qui s'ouvrirent par dedans... et il apparut à nous un spectre vivant et affieux (c'estoit un eunuque noir par ce qu'on nous introduisoit dans un appartement secret) qui nous conduisit par une galerie éclairée seulement d'une petite lampe à une porte fermée de plusieurs serrures, qu'il ouvrit avec autant de tintamarre qu'un géolier, et me tenant par la main me mena, suivi de Mavrocordat qui me tenoit de l'autre, par un passage étroit, long, sans lumière et avec autant de silence que si nous avions été dans l'antre de quelque oracle, à une petite chambre en dôme très superbe, dorée et incrustée partout, jusque au dedans et au foyer de la cheminée de carreaux de porcelaine de Chine de toutes couleurs et magnifiquement meublée de tapis de Perse à fond d'or, et de coussins de même semés de perles, elle estoit éclairée d'un gros flambeau de cire blanche, posé au milieu du Sofa dans un chandelier d'argent fort massif... Le kihalâ qui estoit assis dans un coin de son Sofa, se leva et se mit à sa droite et Mavrocordat sur ses genoux, et fit retirer cet eunuque qui nous enferma.

(Journal II, note marginale)

Cet Assan fut le valet de chambre du kihalâ du Grand Sultan et Caimacam de Constantinople où il eut de gros démêlés avec M. de Girardin, qui le

nommoit Fenergi (lanternier) par ce qu'il portoit autrefois une lanterne au lieu de flambeau devant son maître, et Assan nommoit cet ambassadeur Degri Mangi (meunier) à cause qu'il faisoit vendre publiquement de la farine dans des sacs marqués d'une fleur de lys, comme si elle eût appartenu à Sa Majesté. Effectivement les Juifs qui la vendoient crioient en portugais : chen quere tomar la harina del Rex de Francia, et le père Besnier, Jésuite passant fortuitement par là, et leur ayant dit de changer ce cri injurieux, alla chez le général de Janissaires en prendre six qui les firent changer de ton. M. de Girardin le trouva mauvais mais il fallut dissimuler à cause de ce négoce indigne de son caractère.

*/La chasse du Grand Sultan/, Journal II, p. 250.*

Le jour de la chasse fut le 12<sup>e</sup>. / Il prie le kishaia de lui donner le chiaoux promis... / On rassemble jusqu'à dix mille paysans chrétiens... 255 Ainsi c'est plutôt une guerre cruelle que l'on livre à ces animaux qu'une chasse ; les chevaux hennissent, les chiens jappent, les tigres mugissent, les hommes crient aussi bien que les bestes, et toute la forêt et l'air retentit de ce tintamarre horrible dont la confusion a quelque chose de grand et est fort agréable à voir lorsque cette chasse est bien exécutée... 257. Je me rangeai au quartier du Grand Vizir avec Mavrocordati que la curiosité et l'envie de faire sa cour y avoit attiré et quoique je fusse vêtu et coiffé à la turque, le sultan me remarqua et demanda qui j'étois à son premier ministre (!)... 258

Le sultan monta à cheval et mangea de temps en temps à la dérobee quelques morceaux de viandes refroidies ou de pâtisserie qu'il prenait sur de grands bassins que des hommes postés en différents endroits portaient sur leurs testes... 258 Il y avoit des cuisines pour toute la forêt et nous fîmes comme les autre un petit fourneau en terre pour cuire une poule au ris, laquelle, quoique dure et enfumée, nous parut un excellent manger après avoir broussaillé 5 ou 6 heures à la suite du sultan... 260. Comme cette chasse finit fort tard et que nos chevaux estoient fatigués, nous retournames à Arnaout Kui, où Mehmed et Omer Aga escuyers cavalcadours du Grand Sultan me vindrent joindre, et je les régalai assez bien chez mon hôte qui estoit un grec à son aise et riche en bons vins et nous retournâmes le 13<sup>e</sup> à Andrinople chargés de lièvres et d'un chevre... 260... duquel le kishaia m'avoit fait présent, je fis mettre en pâte pour aller au devant de M. Morosini, nouvel ambassadeur de Venise, lequel devait arriver le 16 pour prendre ses premières audiences. Je repartis le 15<sup>e</sup> et allai à 4 lieux d'Andrinople, où j'arrivai exprès de bonne heure et fis préparer une petite collation de laquelle cet ambassadeur, qui ne croyait pas que je dusse venir si avant, me sut très bon gré, car il avoit faim, ayant marché 12 heures sans repaître, mais il eut bien son tour le soir par un grand repas de toutes sortes de gibier et viandes de Constantinople très bien apprêtées par un cuisinier français, entremêlées de vins excellents d'Italie et de liqueurs admirables.

Archives des Affaires Etrangères, t. VI, Constantinople, 1676—1677.  
Correspondance de Nointel avec de La Croix, etc.

/Concordance parfaite du Journal, dans sa partie non altérée et de la correspondance du secrétaire avec l'ambassadeur de La Croix à l'ambassadeur, p. 48/

/L'audience promise dès le 12 du mois précédent, fixée en dernier au 13 mars a été remise sous prétexte de chasse/. La chasse a été un prétexte de remise réel où apparent à l'exécution de cette promesse, mais Mavrocordat me rapportant l'impossibilité qu'il y avoit de rien faire ce jour-là m'insinuoit que j'aurais satisfaction aussi tôt que le vizir seroit de retour. *Le 14<sup>e</sup> qui estoit jour de la chasse du Grand Sultan* j'ai reçu les deux lettres du 8<sup>e</sup> courant... etc. ...Enfin Monseigneur voyant que je ne recevois aucune réponse ni du kihaiia ni de Mavrocordat, au soir j'ai été visiter ce dernier. Il avoit donné ordre qu'on ne laissast entrer personne, sous prétexte qu'il estoit incommodé, je crois que son incommodité estoit pour moi seulement, de honte de me veoir si souvent ballotté. J'ai persisté à le vouloir veoir et il n'a pu s'en dispenser. Je lui ai réitéré ce que Votre Excellence m'escrivoit... Réponse de Mavrocordat: Sua Eccellenza è prudentissima, Fa quello deve fare... etc. /Mais il faut de la patience, le kihaiia attend des nouvelles de Transylvanie sans lesquelles on ne peut rien décider. Le Grand Vizir réfléchit toujours longuement avant de rien entreprendre... etc./ Le secrétaire attend des ordres précis/... Que Votre Excellence ne m'écrive point en chiffre, car je serois dans le même inconvénient pour l'explication de ses ordres qu'elle a este de mes lettres et de mon Journal. Je n'ai point encore fait passer l'expédition de Votre Excellence pour la Transylvanie et je ne l'acheminerais point puisque ce n'est point en chiffre... Je n'ai point encore rendu au kihaiia la lettre de Votre Excellence contre le patriarche de Jérusalem. J'attends les avis de Frère Louis...

*Le 18 mars 1676, l'ambassadeur à de La Croix*

/La barque l'attendra à Smyrne jusqu'à la fin du mois/. C'est jusqu'à ce point que peut aller ma complaisance. Sachez encore un coup que j'espère aussi peu comme souhaite ardemment de m'être trompé. Prenez là-dessus vos mesures... j'aurais fort approuvé que vous eussiez suivi le Grand Sultan à la chasse, car vous m'eussiez informé fort exactement de sa manière, en comprenant les moindres circonstances qui s'y pressent, je vois bien que vous me promettez l'accomplissement de mes autres curiosités, telles que de la bibliothèque du Vizir et semblables, mais j'attends m'en assurer quand je les aurais en mains.

*Journal II, p. 283 et suiv.*

/Le Secrétaire indigné du silence du kihaiia et de Mavrocordat écrit une lettre en turc au kihaiia. Celui-ci explique la remise de la campagne en Hongrie par la désertion de Doroscenko, conséquemment aussi le voyage de La Croix en France/. Le Grand Vizir pensait donc à envoyer celui-ci auprès de Ibrahim Pacha «comme témoin de ce qui se passerait et à portée de négocier avec le roy de Pologne sur les difficultés qui pourroient survenir dans le cours de cette négociation. Je lui répliquai que je n'étais pas maître de moi je donnerais nécessairement avis à M. l'ambassadeur... etc. aussi bien de celui qu'il me proposoit à la suite d'Ibrahim Pacha, et que si il me l'ordonnoit j'estois prêt de l'entreprendre, quelque péril

et fatigue qu'il y eut... etc. mais que s'il se donnoit la peine d'écrire à M. l'ambassadeur, sa lettre le persuaderoit beaucoup plus que la mienne de consentir à ce que le Grand Vizir désiroit, *parce que je craignois qu'il ne crût que je ne voulusse me rendre nécessaire*. Le Grand Vizir fera écrire cette lettre en italien par Mavrocordat et qu'il la signera et y mettra son cachet, ce qu'il fit le lendemain et le 24<sup>e</sup> j'envoyai mon valet polonais à Constantinople. *[Lettre de Suleiman khaia à M. de Nointel, et lettre de La Croix à l'ambassadeur du 22<sup>e</sup>]* J'écrivis aussi une fort longue lettre à M. l'ambassadeur... parce que je craignois qu'il ne crût que je fusse de concert avec le khaia et Mavrocordat pour faire ce voyage que le Vizir avoit souhaité de lui-même, je le priai de détourner ce calice en lui représentant le risque, la fatigue et la dépense. *[Réponse de Nointel au khaia et au secrétaire. Il attribue son hésitation/» à cause de la dépense parce que je connoissois l'impuissance où il estoit de le soutenir par le défaut de paiement de ses appointements depuis trois années, qu'il m'envoyait néanmoins 100 sequins vénitiens avec 3 chevaux de son écurie et qu'il falloit que mon savoir faire suppléât au reste... etc. Comme je scavi qu'effectivement M. l'ambassadeur ne manquait pas de bonne volonté... J'écrivis à un marchand de mes amis de m'envoyer six cents escus qu'il me gardoit, qu'il donne à mon valet, lequel m'acheta deux mulets qui servirent à transporter deux petits pavillons et d'autres ustensiles de voyage. J'achetai le reste à Andrinople et j'obtins de la Porte une étape de pain, viande, vin, foin et orge que le Grand Vizir ordonna au munitionnaire général de l'armée de me fournir durant tout mon voyage et me donna un chiaoux pour mon escorte.*

*[Il part d'Andrinople avec une lettre du Grand Vizir au prince de Transylvanie pour le retour de M. de Giza, envoyé polonais auquel je fis part de ce qui se passoit à quoi il ne s'attendoit pas ayant fort envie de venir à la Porte...]*

Journal II, p. 305. *Voyage de de La Croix à la suite de l'armée.*

Je partis d'Andrinople le 1 mai accompagné du chaoux de la Porte, de mon interprète, de quelques orlogeurs français qui suivoient l'armée, d'un janissaire et de six valets, avec dix chevaux, deux mulets, et deux charriots attelés de boeufs, chargés de munitions, et pris l'escorte des milices d'Egypte commandées par Assan beig, auquel le khaia du Grand Vizir me recommanda. Nous passâmes le Danube à Isaccea et joignîmes le 20 (mai) Ibrahim Pacha à Yatsi en Moldavie, où il avoit mis ses chevaux au verd, et y séjourna jusques au 10 juin en attendant le reste de son armée. Mon interprète alla avec les chaoux lui faire compliment de ma part et demander son audience qu'il me donna.

Je fus très bien reçu de ce généralissime, qui me fit seoir auprès de lui et je lui présentai les lettres du Grand Vizir et du khaia, et pour captiver sa bienveillance je lui donnai une montre à boîte d'agate garnie d'or, très jolie, il me régala de leurs liqueurs et de parfums avec un caftan, ordonna au chaoux de faire dresser mes pavillons derrière les siens, à côté de son khaia, et envoya l'ordre du Grand Vizir pour mon étape au munitionnaire, qui me la fournit très exactement jusques à mon départ pour l'armée. Je fis fort régulièrement ma cour à ce général avec lequel je mangeois souvent en particulier parce qu'il prenoit plaisir à m'entendre

parler des différents pays que j'avois veu et particulièrement de la France, de laquelle il me parut assez bien informé, aussi bien que de toutes les grandes qualités de l'Invincible Monarque qui la gouverne, duquel m'ayant fait faire le portrait je lui dis en finissant... etc. la force de Scipion, la clémence de Pompée et la fortune de César. Le 30<sup>e</sup> l'armée ottomane passa le Niester à eonantz (Zwanec) et commença de ne plus marcher qu'en bataille, à cause du pas ennemi, mais au lieu d'entrer en Pologne, elle prit la route de l'Ukraine afin de surprendre le roi, qui n'avoit qu'un petit corps d'armée, et attendoit le reste de ses troupes, desquelles ce général empêcha la jonction et enferma Sa Majesté polonoise entre Halits et Zuranno (= Zurawna), où il fut contraint de se retrancher et de faire des lignes de circonvallation... autour de son camp pour le garantir de l'insulte d'une armée de plus de 60<sup>m</sup> combattants, qui le tint bloqué plus de deux mois, de sorte que pour se tirer de cet embarras avec honneur et conserver sa réputation avec des troupes qui diminuoient tous les jours par la disette et les escarmouches, il trouva à propos de députer six commissaires le 16 septembre à Ibrahim Pacha pour l'examen des derniers mémoires des conditions de paix, à laquelle ce général étant disposé, il les envoya recevoir hors le camp par 50 officiers avec deux compagnies d'infanterie et de cavalerie qui les conduisirent au quartier d'Ussein pacha de Natolie, lequel accompagné de quatre autre, les reçut dans sa tente, où j'eus l'honneur de leur faire la révérence et d'assister à un grand repas que ce pacha leur donna, ensuite duquel on les conduisit aux pavillons qu'on leur avoit préparé, auprès desquels Ibrahim Pacha m'ordonna de faire transporter les miens pour leur tenir compagnie, ce qui fit plaisir à ces Messieurs, auxquels je fis présent de liqueure qui estoient fort rares dans le camp des Turcs, aussi bien que dans celui des Polonais, qui servoient à calmer leurs chagrins. Les commissaires estoient sénateurs des plus illustres maisons de Pologne et se nommaient: Lubomirski, Wisniowieski, Seniavski, Potoski, Zorawinski, et Landrovski. Ibrahim Pacha leur donna audience le 17 avec un grand repas après lequel on commença les conférences pour la discussion des conditions lesquelles durèrent près d'un mois, sans qu'il y eut aucune cessation d'armes, au contraire il arriva le 29 sept. dans le temps que les commissaires estoient chez Ibrahim Pacha qu'on vint lui donner avis que le roy de Pologne ennuyé de la lenteur de cette négociation estoit sorti de son camp et avoit battu un gros parti de Tartares et de Turcs, ce qui devoit apparemment irriter ce général, néanmoins il se contenta de renvoyer ces commissaires à leurs tentes, sans s'émouvoir ni leur dire aucunes duretés, et les faire garder à vue, leur laissant la liberté de se visiter et à moi celle de les veoir.

Mais enfin la paix fut conclue et signée sous Zuranno (!) le 16<sup>e</sup> octobre 1676 et l'on dressa deux copies du traité, l'une en turc signée du Tatar Kan et du généralissime et l'autre en latin. Que signeront les commissaires, à chacun desquels Ibrahim Pacha fit présent d'un cheval richement harnaché, *de mon choix* et autres galanteries à la turque et les armées se séparèrent.

Le Roy de Pologne prit la route de Leopold sans que je puisse avoir honneur de lui faire la révérence, parce que Ibrahim Pacha me fit

connaître que je courrerois jusque en rejoignant l'armée il me fallut donc me contenter de prier Messieurs les commissaires d'informer Sa Majesté de mes services, aussi bien que M. l'évêque de Marseille. L'armée ottomane décampa le 18<sup>e</sup>, repassa le Niester dont elle rompit les ponts et marcha en diligence au Danube pour prévenir la mauvaise saison, où elle arrive le 9<sup>e</sup> novembre et je pris congé d'Ibrahim Pacha pour me rendre en diligence à Andrinople, accablé de chagrin de la mort du Grand Vizir Kiöprülü, arrivée le 24 oct. à Carabiber auprès du pont de Chiourlou en retournant hiverner avec le sultan dans cette ville impériale, où je trouvai le sieur Fontaine, notre second interprète que M. l'ambassadeur avoit envoyé faire compliment au nouveau Vizir, Cara Moustapha pacha beau frère du défunt. J'allai avec cet interprète faire la révérence à ce premier ministre, duquel je feus assez bien receu, et qui me demanda un détail de la campagne et de la paix, et me dit d'assurer M. l'ambassadeur qu'il exécuteroit le plusôt qu'il pourroit le projet de son prédécesseur, mais je connus à sa fierté affectée que son administration ne seroit pas si favorable aux étrangers que celle de Kiöprülü...

L'envie que j'avois de rejoindre M. l'ambassadeur me fit quitter Andrinople le 12, et comme il faisoit encore beau, je laissai tous les valets derrière avec le petit équipage et me rendis en trois jours à Constantinople à M. l'ambassadeur fut très aisé de me voir, et m'annonça qu'il falloit pour me délasser, me préparer de passer en France, afin de rendre compte à S. M. de l'affaire de Hongrie, au sujet de laquelle il avoit receu une lettre de M. de Pomponne, ministre, qui se plaignoit de ce que l'on ne me voyoit point encore paroître comme il l'avoit mandé, mais comme il n'y avoit point alors de vaisseaux à Constantinople, ni à Smirne ce voyage fut remis à l'année suivante.

/Fin du t. II/

Journal III, p. 87 et suiv.

M. de Pomponne me présenta au roi, auquel j'eus l'honneur de rendre compte des affaires de Pologne et de Hongrie, dont il marqua être fort satisfait et *promit de payer les appointements de M. de Nointel*. Huit jours après mon arrivée je reçus un autre paquet de M. l'ambassadeur, du 1 mai, lequel me donna l'occasion de faire une seconde fois la révérence à S.M. en lui présentant cette lettre qui l'informait de la querelle du Sofa, dans laquelle il loua la vigueur de son ambassadeur et dit en termes exprès qu'il n'en attendoit pas moins de Nointel, lequel gâta tout en croyant bien faire d'accomoder cette affaire au gré du grand vizir sans attendre les ordres de la Cour, de crainte d'aigrir le I ministre qu'il vouloit ménager de peur qu'il ne changeât de dessein. Comme cette affaire fit beaucoup de bruit dans le monde, où l'on en parla diversement, je crois être obligé d'en faire un détail véritable *pour justifier la memoire de cet ambassadeur*, lequel n'eut point d'autre but dans son emploi qu'il soutint avec éclat, à la gloire de Dieu et du Roi et à l'avantage de ses sujets, auxquels il procura la réduction de la douane de 5 à 3 pour cent avec plusieurs autres

privilèges considérables. *La Querelle du Sofa*. 91 et sqq. /Antécédents. L'ambassadeur dans l'audience qu'il eut de Kara Mustapha lorsque celui-ci était Kainakam du grand vizir voulut bien rester au bas du Sofa (pour ménager ses tapis à la prière du kishaia). Le drogman Fornetty était coupable de n'avoir pas averti l'ambassadeur. Quand Kara Mustapha devint grand vizir, l'ambassadeur envoya par Fontaine (*des présents extraordinaires qui furent une des principales causes de l'emprunt de Smirne*). Raconte la scène et le départ de M. de Nointel etc.../ Il falloit donc que ce calice fût présenté à M. de Nointel dont le refus vigoureux mérita la louange du Roi et lui eût acquis une gloire immortelle, s'il ne l'eût point avalé deux mois après, sans attendre les ordres de S.M. qu'il avoit demandé que je devois porter, et qui furent changés à la réception funeste de la nouvelle de l'acceptation du bas de Sofa qui gata tout et donna lieux aux plaisanteries de ses ennemis. Il eut beau rejeter sa faute sur sa crainte du renouvellement de la trêve avec l'Allemagne dont le vizir le menaçoit que l'Empire sollicitait fortement, et que la France qui était en guerre presque contre toute l'Europe, appréhendoit extrêmement à cause de la diversion favorable des troubles de Hongrie, ces raisons essentielles et véritables ne prévalurent point à de vraisemblables, on le tourna en ridicule et l'on dit qu'il avoit eu peur d'estre empalé avec un grec son confident, et qu'il ne devoit point eutrer en raisonnements politiques au dessus de lui, parce qu'on ne l'auroit point changé pour le renouvellement de la trêve d'Allemagne comme il le fut pour cette audience, laquelle produisit un grand refroidissement entre les deux empires et fut cause du rappel de cet ambassadeur infortuné, *que le Roi eût été obligé de soutenir, d'ù moins jusqu'après la réparation de l'injure* ensuite de laquelle, s'il eût été rappelé par l'importunité des Provençaux qui se sont toujours plaint des ambassadeurs, il fut revenu glorieux.../ L'importance de suivre toujours le même usage, et ne rien innover qu'en mieux avec les Turcs, qui se prévalent du moindre reflechement, et ce n'est pas la seule fausse démarche des ambassadeurs; les prédécesseurs et les successeurs de celui-ci ont commis d'aussi lourdes fautes et peut-être moins excusables, mais elles ont trouvé des défenseurs dans ceux même qui vouloient détruire M. de Nointel.

Il faut demeurer d'accord qu'un nouvel ambassadeur qui n'est point informé, et ne peut l'être que par des interprètes, sujets de la Porte à laquelle ils sont très somis et fidèles, a de la peine de ne point tumber dans quelque inconvenient, à quoi les Anglois et Hollandois ont prudemment rémédie par un secrétaire perpétuel qui instruit leurs ministres de l'usage et de la politique des Turcs que l'on n'apprend que par une longue expérience.

Journal III, p. 166 /Départ de La Croix/

La France, de son côté, que la querelle du Sofa avoit refroidie, presta l'oreille à des propositions de paix et laissa M. de Nointel sans argent et sans ordre, duquel n'osant plus parler qu'à M. de Pomponne, lequel ne voyoit plus le lieu de lui rendre service ni d'empêcher son rappel, me renvoya à la fin d'octobre, m'ordonnant d'observer tous les mouvements de la Porte contre la Moscovie, pour lui en rendre compte, afin d'en informer le roi, qui eut la bonté en prenant congé de m'accorder une petite

gratification et de me dire que je continuasse de le bien servir, et que si j'avois été à Constantinople l'affaire du Sofa ne seroit peut-être point arrivée ; mais moi j'ai remercié plusieurs fois le ciel de mon absence, car je n'aurais pas pu détourner ce coup, par des raisons que ma vénération pour la mémoire de cet ambassadeur m'oblige de taire, ainsi je me serois brouillé avec lui ou bien j'aurais impliqué dans cette malheureuse affaire qui a été la cause de sa perte.

Journal III, p. 153

Le festin du palatin de Culmie

L'on avoit dressé quantités de tables dans un grand salon ouvert qui avoit la veue du port, en face de laquelle estoit celle des ambassadeurs où M. de Nointel prit place entre le bail de Venise et le palatin, les Résidents de Hollande et de Gênes occupèrent les deux bouts. Et le devant demeura ouvert pour le service et afin de voir ce qui se passait aux autres rangées sur deux files, auxquelles les secrétaires, interprètes et marchans entremelés de gentilshommes polonois se placèrent suivant leurs rangs.

Ces tables furent abondamment servies, mais très malproprement de toutes sortes de mets et ragouts à la polonoise, assaisonnés de vins, sucre, poivre et sofran, avec des pruneaux, abricots, raisins de Corinthe et oignons.

Celle des ambassadeurs n'aurait pas été de meilleur goût si leurs officiers ne s'en fussent pas mêlés. L'on y but une grande quantité de méchant vin et chaud dans des verres gras, lequel ne laissa pas de brouiller la cervelle de plusieurs et principalement des Polonois qui s'enyvrèrent, depuis l'ambassadeur jusqu'au dernier valet pour faire l'honneur de leur maison. M. de Nointel et Morosini, se doutant bien que l'âme manquerait à ce festin, y envoyèrent leur buffet, avec plusieurs sortes de vins et de liqueurs qui servirent à célébrer les santés de l'Empereur de France, du Roi de Pologne, du Doge, des Etats Généraux, des familles royales et des ambassadeurs, dans lesquelles il y eut un fracas de verres si grand, qu'ils renchérèrent à Constantinople, ce qui n'est point une hyperbole, et arrive presque toujours dans ces repas publics, dont la voie ne seroit point parfaite si l'on ne brisoit tout ce qui est fragile.

L'ambassadeur de Pologne quelques jours après son entrée prit sa première audience du grand vizir au bas du Sofa sans difficulté et celle du grand sultan à l'ordinaire et ensuite il rendit visite aux représentans qui le régalerent magnifiquement avec sa suite, laquelle ne retourna jamais tout entière à son palais, car la plupart s'endormoient sur la table ou dans les rues, sans que les Turcs les inquiétassent, au contraire ils se détournoient pour les laisser passer.

Après ce fracas d'audiences et de visites ceux que la curiosité seulement avoir attiré à la suite de l'ambassadeur se retirèrent et la peste se mesla parmi les autres, et fit un si furieux ravage de ces hommes malpropres, que sa maison diminua des deux tiers en peu de temps, de quoi il ne fut pas fort fâché, car la diminution des bouches n'ayant pas été suivie de celle du Tahin de 40 écus par jour, il profita beaucoup dans son ambassade qui dura un an.

LA LANGUE ROUMAINE DANS LES ÉCRITS  
DES MISSIONNAIRES ITALIENS  
(XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles)

GIUSEPPE PICCILLO  
(Università di Catania)

Une remarquable contribution à la diffusion en Italie de la langue et de la culture roumaine pendant les XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, a été donnée par les missionnaires catholiques italiens, surtout par les Conventuels, envoyés par la Congrégation De Propaganda Fide dans les Principautés roumaines.

Quoique le but principal, et on pourrait dire presque unique, de ces moines fût celui de conquérir, ou de reconquérir, à la foi catholique les orthodoxes et les calvinistes, implicitement et par nécessité pratique, ils ont été aussi le véhicule de la diffusion en Italie, sinon de la culture dans le sens moderne du mot, du moins des connaissances et des informations sur la langue roumaine et sur la situation religieuse et politico-sociale des Principautés.

On chercherait vainement dans les activités, souvent multiples, de ces missionnaires, des tentatives tendant à établir ou à raffermir les liaisons et les rapports politiques et diplomatiques entre les princes roumains et la Papauté. Les finalités des missionnaires ont été toujours de caractère catéchistique, et en outre les conditions de gêne économique dans lesquelles ils se trouvèrent assez souvent, leur formation presque exclusivement religieuse, leur position pas toujours agréable aux autorités locales, les rivalités à l'intérieur du même Ordre et, à l'extérieur, avec d'autres religieux catholiques, comme les Jésuites, tout cela contribua certainement à déterminer les fonctions de ces moines : ils se bornèrent à avoir charge d'âmes et à résoudre les problèmes que les circonstances présentaient jour après jour. Toutefois, il se présenta bien des occasions où ils s'occupèrent aussi de politique et de diplomatie. Il suffit de mentionner à cet égard l'œuvre de Giovanni Battista del Monte Santa Maria qui a été engagé pendant plusieurs années par les princes roumains eux-mêmes en missions diplomatiques auprès du roi de Pologne et de l'Empereur<sup>1</sup>.

Mais, il nous importe ici de mettre surtout en évidence la contribution donnée par les missionnaires à la connaissance de la langue roumaine en Italie par les ouvrages, édites ou inédites, que nous possédons, ou sur l'existence desquels nous avons des données dignes de foi. À cet égard les informations que nous donnent les lettres, les relations, les actes, gardés dans les archives de la Congrégation De Propaganda Fide et des Conven-

<sup>1</sup> G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII—XVIII*, «Diplomatarij italicum», I (1925), pp. 61—64.

tuels, sont aussi très intéressantes. Il s'agit, comme on le sait, d'un matériel très riche et en grande partie encore inédit, bien que, il y a un demi-siècle, des savants roumains, surtout Călinescu, aient fait des publications dans le *Diplomatarium italicum*.

En principe, à peu d'exceptions près, la production en roumain des missionnaires italiens jaillit de motifs pratiques, plutôt que de desseins culturels ou scientifiques.

Nous pouvons diviser ces écrits en deux catégories : dans la première on peut inclure les ouvrages adressés aux chrétiens.

Puisqu'ils devaient enseigner la doctrine catholique en roumain, et n'ayant à leur disposition aucun livre, les missionnaires se procurèrent les instruments nécessaires à l'oeuvre de catéchèse, et ils traduisirent, par conséquent, de l'italien ou du latin les textes essentiels : des catéchismes, des prières, des passages des Évangiles, des hymnes, etc.

Dans la deuxième catégorie on peut situer les autres travaux destinés aux nouveaux missionnaires qui faisaient leurs études dans les institutions religieuses romaines, et qui, avec très peu de connaissances, ou sans aucune connaissance de la langue roumaine, s'apprétaient à développer leur oeuvre apostolique en Moldavie, en Valachie et en Transylvanie. Il s'agit de glossaires bilingues, de grammaires, de recueils d'expressions usuelles, de dialogues, qui ressemblent vaguement à nos manuels de conversation.

Très peu de ces travaux, comme nous le verrons, ont été publiés, d'autres se trouvent à l'état de manuscrits, d'autres, sur l'existence desquels nous avons des témoignages assez sûrs, sont aujourd'hui perdus.

Quoiqu'une présentation synthétique de ces écrits ait été faite par C. Tagliavini dans un article publié en 1930<sup>2</sup>, et successivement par Găzdaru en 1934<sup>3</sup>, nous croyons bon de les mentionner par ordre chronologique, en tenant compte des nouvelles données qui ont été découvertes ces dernières années, à la suite aussi de nos recherches dans les bibliothèques et les Archives religieuses de Rome, surtout à la Congrégation De Propaganda Fide.

Nous avons connaissance de l'existence d'un Catéchisme de 1644, antérieur, donc, de 33 ans à celui de Vito Piluzio et de 3 au catéchisme calviniste de Stefan Fogarasi<sup>4</sup>. Il aurait été rédigé par Gaspare de Noto, sous-préfet des Missions catholiques en Moldavie et en Valachie de 1643 à 1650, comme il résulte d'une lettre du même Gaspare datée du « Jas 25 di giugno del vecchio calendario 1644 », où on lit : « hora mi ritrovo in Ias ove sono molti cattolici, et ho voltato in lingua commune del paese la dottrina christiana dell'Emin[entissimo]mo Cardinale Bellarmino, con le sue dichiarazioni per insegnarla a' putti, et anco a' grandi, che ne meno sanno cosa sia segno di croce »<sup>5</sup>.

<sup>2</sup> C. Tagliavini, *Alcuni manoscritti rumeni sconosciuti di missionari cattolici italiani in Moldavia (sec. XVIII)*, dans « Studi rumeni », IV (1929—1930), pp. 41—45.

<sup>3</sup> G. Găzdaru, *Informații italiene inedite despre cîteva texte românești scrise de misionari catolici*, « Studii italiene » N.S., I (1934), pp. 81—86.

<sup>4</sup> Publié à Lugoj en 1647, cf. L. Tamás, *Fogarasi István Kátéja*, Cluj, 1942.

<sup>5</sup> Archives de la Sacra Congregazione de Propaganda Fide [= APF], *Scritture riferite*, vol. 127, ff. 122r—122v.

D'après une affirmation de Bandini, publiée par V. A. Ureche dans le *Codex Bandinus* (AAR, s. II, t. XVI, 1985, p. 198), Gaspare de Noto ne possédait pas une bonne connaissance de la langue roumaine : « Casparus a Noto linguarum moldavicarum omnius ignarus [...], et ob naturalem bilem onerosus et difficilis [...], cum ex sacerdotibus aculeatis et mordacibus verbis perstringeret et perturbaret ».

Indépendamment de cet avis de Bandini, on ne sait pas jusqu'à quel point il a été désintéressé et objectif, il nous importe ici de prendre acte que la première traduction en roumain d'un catéchisme par un Italien remonte à 1644<sup>6</sup>.

Malgré les recherches faites dans les Archives romaines par Găzdaru il y a 50 ans, on ne sait plus rien du catéchisme de Gaspare de Noto. Peut-être a-t-il été prêté à quelque savant, comme le suppose Găzdaru lui-même, mais il est aussi possible qu'il n'ait jamais été remis à la Congrégation, puisque Gaspare n'indique nulle part un éventuel envoi à Rome de son travail (comme avaient coutume de le faire tous ceux qui ont écrit quelque chose pouvant intéresser les Missions).

Le premier ouvrage publié, et dont nous possédons encore quelques exemplaires, est la bien connue *Dottrina christiana tradotta in lingua valacha* par Vito Piluzio, Conventuel et archevêque de Marcianopoli, qui exerça son activité de missionnaire en Moldavie pendant près de trente ans. La personnalité de ce moine est une des plus intéressantes, non seulement pour sa brochure publiée à Rome en 1677, mais aussi pour son apostolat qui s'est déroulé dans une période historique particulièrement complexe, et pour ses rapports avec des personnages illustres, comme Alexandru Iliaş, Constantin Cantemir<sup>7</sup>, et surtout Miron Costin, qui le rappelle dans son ouvrage *De neamul Moldovenilor* : « În casa noastră au fostu aceasta voroavă în Iași cu un episcop italian, care între alte, foarte pre voia gîndului mieu, mi-au zis cuvinte de aceste neamuri (c'est-à-dire de l'italien et du roumain), dzicînd așa, și era om de înțeleș »<sup>8</sup>.

Malgré le jugement assez sévère, mais, du reste, superficiel et arbitraire, donné par Ramiro Ortiz, *Per la storia della cultura italiana in Rumania. Studi e ricerche*, Roma, 1943, pp. 95—103, le catéchisme de

<sup>6</sup> Même si nous ne possédons pas de données sûres sur la formation culturelle et sur l'activité religieuse de Gaspare Malandrino de Noto, quelques indices nous amènent à estimer que le susdit avis de Bandini soit plutôt exagéré.

En premier lieu, en effet, Bandini lui-même, en écrivant à la Congrégation, avait défini notre missionnaire « vigilantissimo », en souhaitant que dans les provinces roumaines « ne fossero doi altri pari suoi » (APF., *Scritt. rif.*, 1645, f. 52 r—v). Nous savons, en outre, qu'Ambrogio Grilli, beau-fils de Vasile Lupu, le considérait son « padre spirituale ». A son retour à Rome, après 7 ans de mission, dont 6 en qualité de sous-préfet de la Moldavie, la Congrégation de Propaganda Fide, ayant remarqué que Gaspare «... per sexennium et ultra inservivit laudabiliter Sanctae Sedi... », il lui accorda le doctorat en théologie (nous tenons ce renseignement d'un document publié par Bonaventura Morariu, *La Missione dei Frati Minori Conventuali in Moldavia e Vallachia nel suo primo periodo, 1623—1650*, Roma, 1962, p. 56, n. 75).

Gaspare mourut à Noto en 1690 « pieno di sante virtù » : F. Tortora, *Breve notizia della città di Noto prima e dopo il terremoto — Note di Francesco Balsamo*, Noto, 1972, p. 25 ; en outre, F. Rotolo, O. F. M. Conv., *La Chiesa di San Francesco d'Assisi a Noto*, Palermo, 1978, pp. 79—82.

<sup>7</sup> G. Călinescu, *Alcuni missionari*, cit., p. 35.

<sup>8</sup> Miron Costin, *Opere*, édition critique de P. P. Panaitescu, București, 1958, p. 247 ; cf., en outre, N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi*, București, 1980, p. 299.

Piluzio constitue aujourd'hui encore un document intéressant et digne de foi sur la situation linguistique de la Moldavie dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, comme je l'ai remarqué dans un article publié en 1979<sup>9</sup>.

De Piluzio nous possédons en outre : des lettres envoyées à ses supérieurs, des écrits en italien sur l'état de l'Eglise catholique en Moldavie et en Valachie dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de relations brèves, sollicitées par la Congrégation de Propaganda Fide, où, malheureusement, les références aux conditions politiques, économiques et sociales du Pays sont assez vagues et secondaires ; par conséquent leur utilité pour une meilleure connaissance de la réalité de cette époque, est très limitée<sup>10</sup>.

D'après ce que nous savons par les *Acta Sacrae Congregationis de Propaganda Fide*, le Père Antonio Zauli, Préfet des Missions entre la fin du XVII<sup>e</sup> et le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>, aurait traduit en dialecte moldave un catéchisme et des sermons : « Il P. Felice Antonio Zauli, Min[ore] Conventuale già Prefetto delle Missioni di Moldavia ragguaglia [...] e giuntamente supplica della stampa d'un Catechismo tradotto dall'A[uto]re in quella lingua coll'Evangelij di tutte le domeniche e feste dell'anno »<sup>12</sup>. En outre, dans l'Index des *Acta* de 1716, 116, 33, de la même Congrégation, on lit que : « P. Zauli, già Pref[ett]o dei Min[o]ri Conv[entual]i in Moldavia torna a Rimini sua patria [...]. Ha tradotto il Catechismo e gli Evangelij in lingua moldava [c'est-à-dire en langue roumaine] perchè si stampino », et successivement « Il med[esimo] manda gli evangelij tradotti per farli stampare » (1716, 193, 34).

Toutes ces nouvelles ont une confirmation ultérieure de leur crédibilité dans une lettre du même Zauli, datée « Rimini li 14 marzo 1716 », adressée à la Congrégation, où l'Auteur « supplica la grazia di potersi conferire a Roma per potere personalmente riferire all'E[minenze] loro il stato di tutte le Missioni e la necessità di stamparsi in lingua moldava un Catechismo per servizio di quei popoli tradotte dal supplicante Oratore con gli Evangelij di tutte le domeniche e feste dell'anno da leggersi prima

<sup>9</sup> G. Piccillo, *Note sulla 'lingua valacha' del Katekismo kriistinesko di Vito Piluzio*, dans « Studii și cercetări lingvistice », XXX (1979), n° 1, pp. 31–46, et id. *Considérations sur le lexique du Catéchisme roumain (1677) de Vito Piluzio*, dans « Revue de linguistique romane », t. 44 (1980), pp. 121–134. Selon l'opinion de Ramiro Ortiz, *Op. cit.*, pp. 95–103, l'ouvrage de Piluzio serait « un capolavoro moldavo-dialettale-ciuchesco » ; cependant, le jugement de ce savant ne jaillit pas d'une analyse de la langue du texte, mais seulement d'une impression fautive suscitée par l'orthographe bizarre et assez compliquée de ce Catéchisme. Pour d'autres informations sur le même sujet, cf. I. Bianu, N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, (1508–1830), București, 1905, p. 216 ; M. Gaster, *Chrestomathie roumaine*, Leipzig–București, 1891, XLVI ; I. Minea, *Știri noi despre propaganda catolică în Moldova în sec. XVI*, dans « Revista arhivelor », II (1926), n° 3, pp. 399–400.

<sup>10</sup> Même dans la *Relatione del stato della Valachia fatta da F. Vito Piluzio Arcives[cov]o di Marcianopoli* (1687), APF, *Scritt. rif.*, *Bulg. e Vallac.*, V, f. 22, publiée par Călinescu, « Diplomatarium italicum », I, pp. 141–143, les données que l'auteur nous présente sont relatives à la situation de l'Eglise catholique et au nombre des catholiques en Valachie.

<sup>11</sup> APF., *Scritt. rif.*, vol. 566, p. 413 ; vol. 567, p. 28 ; vol. 605, p. 284 ; en outre, B. Morariu, *Serie cronologica Praefectorum Apostolicorum Missionis Fr. Min. Conv. in Moldavia et Valachia durante saec. XVII et XVIII*, dans « Commentarium Ordinis Fratrum Minorum S. Francisci Conventualium », XXXVIII, nn. VI–X (1940), p. 13.

<sup>12</sup> *Acta Sacrae Congr.*, de anno 1716, vol. 86, 33, p. 116.

della predica, tanto necessari mentre dal Messale difficilmente si fa tal traslazione <sup>13</sup>.

Mais, de ces écrits qui — selon les témoignages cités — ont été certainement remis à la Congrégation, on ne sait plus rien.

Quoiqu'il ne fasse pas partie du groupe des missionnaires, il faut mentionner dans cette revue la personnalité d'Anton Maria del Chiaro, secrétaire de Constantin Brincoveanu et, successivement, de Nicolae Mavrocordat. Del Chiaro est auteur de l'ouvrage très connu *Istoria delle moderne rivoluzioni della Vallachia, con la descrizione del paese, natura, costumi e religione degli abitanti*, publié à Venise en 1718.

Cet ouvrage qui, comme l'a remarqué Nicolae Ioiga, constitue « unul din cele mai prețioase daruri pe care ni le-a făcut Italia în domeniul trecutului nostru »<sup>14</sup>, par ses contenus et ses proportions est bien différent des autres écrits que nous avons mentionnés jusqu'ici. Dans les descriptions ethno-géographiques, dans la narration des événements historiques, dont il a été souvent le témoin oculaire, Del Chiaro se révèle un observateur attentif et précis, un conteur objectif et subtil. Mais, ce n'est pas le cas de s'étendre sur la valeur de cet ouvrage, puisqu'il a été déjà l'objet d'études nombreuses et approfondies de la part de gens de lettres et d'historiens roumains.<sup>15</sup> Ici, toutefois, nous voulons souligner l'importance que présente pour les études linguistiques le glossaire annexé qui porte le titre. *Di alcune parole valache le quali hanno corrispondenza colla lingua latina ed italiana*<sup>16</sup>, et qu'on peut considérer comme l'un des premiers documents de la lexicographie bilingue italo-roumaine, étant postérieur seulement au glossaire de Constantin Cantacuzino<sup>17</sup>.

Contemporain de Zauli, et qui lui a succédé dans la charge de Préfet est Silvestro Amelio de Foggia.<sup>8</sup> La personnalité de ce missionnaire est très intéressante, pas seulement pour son activité apostolique, développée d'une façon exemplaire et profitable, mais aussi pour ses écrits roumains qui heureusement nous sont parvenus. Par ordre chronologique, l'ouvrage le plus ancien est le manuscrit D. 30 des Archives des Conventuels de Rome. L'œuvre, qui pour la première fois a été signalée en 1923 par Francis Monay de Lugoj (*Glasul Minorităților*, 10 juillet, 1923) contient un catéchisme, les formules catholiques pour l'administration des sacrements, la Passion de Christ dans les versions des quatre Évangélistes, un glossaire bilingue italien-moldave de 1409 mots.

<sup>13</sup> APF., *Scritt. rif.*, 20 aprile 1716, n. 132. Bonaventura Morariu, aussi, *Op. cit.*, p. 13, nous renseigne que « P. Mag. Felix Antonius Zauli [...] *Evangelia Dominicalia* et librum *Catechismi* lingua moldavica in usum missionariorum ac fidelium praeparavit et Secretario S. Congr. de Prop. Fide ut Romae imprimeretur consignavit ».

<sup>14</sup> G. Mihăilă, *Cultură și literatură română veche în context european. Studii și texte*, București, 1979, p. 44.

<sup>15</sup> *Id. ib.*, note 2, et p. 45, note 1.

<sup>16</sup> G. Mihăilă, *Op. cit.*, pp. 47–52.

<sup>17</sup> Cf. C. Tagliavini, *Un frammento di terminologia italo-rumena ed un dizionarietto geografico dello Stolnic Constantin Cantacuzino*, dans « *Revista filologică* », 1, Cernăuți (1927), pp. 167–184; C. Dima-Drăgan, *Un destin istoric : permanența latinității în cultura românească veche (A testări documentare ale scrisului românesc cu litere latine în secolele XIII–XVIII, « Studii și cercetări de bibliologie », XIII (1974), pp. 21–38, a soutenu l'attribution de ce fragment à un missionnaire italien; cf. à cet égard G. Piccillo, *A proposito del ms. romeno Marsili 61 attribuito allo Stolnic Constantin Cantacuzino (sec. XVII)*, dans « *Studii și cercetări lingvistice* », XXXII (1981), n° 5, pp. 503–519.*

À la différence du Catéchisme de Piluzio, l'ouvrage d'Amelio n'était pas adressée aux chrétiens roumains, mais bien aux missionnaires italiens, pour lesquels il aurait dû constituer une sorte de manuel pour l'enseignement de la religion. Dans une lettre du 11 décembre 1723, envoyée à la Congrégation de Propaganda Fide, Amelio, en effet, se réfère à l'« *opere fatta [...] a pro de Novizi Missionarij* ».

Nous ne savons pas pour quelles raisons la Congrégation a laissé inédit le manuscrit, malgré son utilité indiscutable. Ce fait apparaît encore plus surprenant si l'on considère que le travail de Amelio a été présenté avec des références très positives par des ecclésiastiques influents de cette époque : Martino Massimiliano Kiernozycki, supérieur des jésuites de Iași, le déclara « *publicae salutari utilitati tam catholicorum, quam aliorum hominum in Moldavia et Valachia* », et, pour cela, digne « *ut typis mandetur ac divulgetur ad pernecessariam praedictarum p. Moldaviam ac Valachiam Missionum usum [...]* ». Également positif a été le jugement de Francesco Bossi, Préfet des Missions de Moldavie : « *Opusculum [...] fuit ad instantia nostra lectum et examinatum a supradicto R. P. Martino e Societate Iesu, ac per specialem commissionem ab aliis quoque Valachicae linguae peritis revisum, repertunque nihil contra Sanctam Ecclesiam Catholicam Romanam continere, dignum ut typis mandet, censuerunt* » ; et, pourtant, il souhaitait « *ut opus dictum tam necessarium [...] Missionariis [...] in lucem mandare possit* »<sup>18</sup>.

L'autre ouvrage d'Amelio, les *Conciones latinae-muldavo*, ms. de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest (2882), également destiné aux missionnaires pour s'en servir « *[...] in dominicis aliisq : festis infr[a] annum occurrentibus* » (1<sup>r</sup>), contient 85 sermons en latin et en roumain. Même si le manuscrit porte la date de 1725, l'époque de sa composition n'est pas encore sûre. Selon l'opinion de Ramiro Ortiz<sup>19</sup>, qui a fait une brève présentation de cet ouvrage, « *le prediche risalgono senza dubbio a qualche anno prima, quando il D'Amelio era ancora Prefetto apostolico di Moldavia, Vallacchia, Tartaria e Transilvania* ». Mais, à cet égard, dans une communication présentée au « *Gartner Kolloquium* » (Innsbruck, 1985), Teresa Ferro, sur la foi de documents autographes insérés dans le Manuscrit D. 30, a pu démontrer qu'Amelio a presque certainement commencé la composition de l'ouvrage avant 1722, mais que la rédaction définitive a été achevée après 1737<sup>20</sup>.

On a donné sur la personnalité d'Amelio et sur son activité de missionnaire des jugements très positifs. Par les témoignages qu'on peut

<sup>18</sup> APF., *Scritt. non rif., Moldavia*, vol. 3, f. 307, cf. G. Călinescu, *Alcuni missionari*, cit., pp. 150–151. La bibliographie relative à cet ouvrage est assez pauvre : O. Densusianu, *Manuscrisul românesc al lui Silvestro Amelio*, « *Grai și Suflet* », I (1923–1924), n° 2, pp. 286–311, où l'on trouve une description synthétique du manuscrit et la reproduction d'une partie du glossaire ; en outre, mon article *Il manoscritto romeno di Silvestro Amelio (1719) : osservazioni linguistiche*, « *Studii și cercetări lingvistice* », XXX (1980), n° 1, pp. 11–30, et mon édition du glossaire : *Il glossario italiano-moldavo di Silvestro Amelio (1719) – Studio filologico-linguistico e testo*, Catania, 298.

<sup>19</sup> R. Ortiz, *Per la storia della cultura italiana*, cit., pp. 85–88 ; v. aussi, C. Tagliavini, *Alcuni manoscritti rumeni*, cit., p. 44 ; D. Găzdaru, *Informații italiene*, cit., p. 81, n° 1.

<sup>20</sup> T. Ferro, *Un ms. romeno degli inizi del sec. XVIII : le « Conciones latinae-muldavo » di Silvestro Amelio (1725)*, en cours de publication. L'Auteur a entrepris une analyse systématique de cet ouvrage.

puiser dans les documents de la Congrégation, nous arrivons à nous représenter l'image d'un bon missionnaire, préoccupé de la charge des âmes et du cours de l'Église catholique, fidèle à son devoir et en même temps rigoureux et intransigeant avec les administrés dont la tenue n'est pas correcte. Il est probable que la plainte portée contre lui par les catholiques de Moldavie, dont nous parle Căndea dans son ouvrage sur le catholicisme dans les Principautés danubiennes<sup>21</sup>, puisse être mise en relation avec sa sévérité. Amelio est défini « vir scandalosus, ignarus, et sine ulla charitate circa nos », et il est accusé de faire recours très souvent au Prince, et de parler ridiculement le latin. Il est clair que derrière cette plainte on puisse entrevoir les intrigues et les cancans qui séparaient non seulement les religieux appartenant à des ordres différents, mais aussi ceux du même ordre. Du reste, on peut difficilement imaginer que la population moldave de cette époque se donnât la peine d'accuser un prêtre catholique de ne pas savoir parler correctement le latin !

D'après ce que nous savons par une lettre des archives de la Propaganda Fide, aux environs de 1740 le Père Francesco Maria Mandrelli aurait composé une grammaire roumaine en langue latine et un petit dictionnaire. Mandrelli écrivait : « Mi comprometto offrire alla S. Congregazione per l'eterno beneficio di queste Sante Missioni e per il maggior frutto ed emolumento di quest'anime una compendiosa ed utilissima grammatica in lingua latina e vallaça con un vocabolario aggiunto, da me fatigato, da che fui in questi Paesi per missionario »<sup>22</sup>. Malheureusement on ne sait plus rien de cet ouvrage qui — selon les données susdites — serait la première grammaire de la langue roumaine, antérieure, pourtant, non seulement à celle de Micu, mais aussi à celle de Macarie<sup>23</sup>, et à la grammaire de Kalocsa<sup>24</sup>, et même à celle de Dimitrie Eustatievici Braşoveanul<sup>25</sup>.

En date des environs de 1760 sont placées les *Diverse materie in lingua moldava* du Père Antonio Maria Mauro, ms. de la Bibliothèque de l'Archiginnasio de Bologne, découvert et publié par Tagliavini en 1930<sup>26</sup>.

À ce même missionnaire, il faut attribuer la paternité du *Ms. Asch. 223 de Göttingen (Petit recueil des [sic.] mots moldaves écrit par un italien à Yassi l'an 1770)*, dont la publication de l'édition critique par mes soins dans les « Travaux de linguistique et de littérature » de Strasbourg, est en cours.

<sup>21</sup> R. Căndea, *Der Katholizismus in den Donaufürstentümern, sein Verhältnis zum Staat und zur Gesellschaft*, Leipzig, 1916, p. 51, n° 3.

<sup>22</sup> APF., *Scritt. non rif., Moldavia*, IV, ff. 234—236, cf. aussi G. Călinescu, *Alcuni missionari*, cit., p. 69, et C. Tagliavini, « Studi rumeni », IV, p. 42.

<sup>23</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii române*, II, Bucureşti, 1901, p. 275, et M. Costinescu, *Normă şi dialect în primele gramatici româneşti*, dans *Studii de limbă literară şi filologie*, II, Bucureşti, 1972, pp. 10—11.

<sup>24</sup> Cf. B. Nagy, *Les débuts de l'histoire de la grammaire roumaine*, dans *Actes du X<sup>e</sup> Congrès international des linguistes*, II, Bucarest, 1970, pp. 255—260 ; id. *A Kalocsa román nyelvten*, dans *Magyar-román filologiai Tanulmányok*, Budapest, 1984, pp. 409—420 ; id., *Les manuscrits roumains de Kalocsa (Fragment d'une étude plus longue)*, « Annales Universitatis scientiarum budapestinensis de Rolando Eötvös nominatae », t. XIV (1983), pp. 201—217.

<sup>25</sup> *Gramatica rumânească (1757). Prima gramatică a limbii române*, édition, studiu introductiv şi glosar de N. A. Ursu, Bucureşti, 1969.

<sup>26</sup> C. Tagliavini, « Studi rumeni », IV, pp. 41—104.

D'après mes recherches, le premier savant qui a annoncé l'existence de ce manuscrit a été Nicolae Iorga, qui dans la séance de l'Académie roumaine du 28 mars 1898, en présentant une relation sur les manuscrits roumains gardés dans les Bibliothèques étrangères, fit savoir que : « Biblioteca din Göttingen posedă un manuscript neașteptat din tôte punctele de vedere. E o gramatică românească, o gramatică românească din secolul XVIII, posterioră numai gramaticii lui Eustaței Brașoveanul, și în sfârșit o gramatică românească scrisă de un străin în italienește ». <sup>27</sup>

Dans cette communication Iorga touche aussi le problème de la datation et de la paternité de l'ouvrage : à son avis on pourrait identifier l'auteur dans un italien « profesor de limbi sau ofițer rus » dans l'armée de Catherine II. En outre Iorga présente à grands traits le contenu du manuscrit et reproduit aussi une partie du dialogue qu'on trouve à la fin de l'ouvrage.

Presque quarante ans après, Ștefan Pașca retourne sur le sujet et avance l'hypothèse que le manuscrit soit l'ouvrage du missionnaire italien Francantonio Minotto qui exerça son activité en Moldavie pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>28</sup>.

L'hypothèse de Pașca, fondée sur des éléments peu probants, n'a plus été mise en discussion, et aucun savant n'a prêté son attention à cet ouvrage qui, toutefois, a été utilisé comme répertoire lexical par les compilateurs du DLR. Seulement Mircea Seche, dans son étude sur la lexicographie roumaine <sup>29</sup>, semble partager les conclusions de Pașca : « De altfel — dit Seche — cel de-al doilea misionar catolic italian care a compus în secolul al XVIII-lea o lucrare similară cu aceea a lui Silvestro Amelio are preocupări filologice și mai complexe », et, aussitôt après, que « Lucrarea este aproape întru totul identică, din punctul de vedere al proporțiilor și realizării, cu aceea a lui Silvestro ».

Il faut remarquer à cet égard qu'en réalité entre les deux ouvrages il y a des différences considérables, soit du point de vue des proportions et de la structure, soit sous l'aspect des contenus. En effet, tandis que l'œuvre d'Amelio — comme on l'a déjà souligné — contient un catéchisme, des prières, un glossaire, le ms. de Göttingen, de 20 feuillets, est une sorte de manuel de conversation bilingue, avec des éléments de grammaire, des remarques sur la phonétique, des listes de mots disposés par champs sémantiques, les formes de salutation employées dans les différents moments du jour, et, enfin, avec un dialogue qui représente les phases de la journée d'un jeune seigneur.

Ce manuscrit, comme je l'ai démontré en 1982 par des documents des Archives de la Propaganda Fide <sup>30</sup>, est l'œuvre d'Antonio Maria Mauro, auteur des *Diverse materie* susdites et missionnaire en Moldavie de 1759 à 1784.

<sup>27</sup> N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria Românilor* «Analele Academiei Române», secția istorică, serie II, București, 1899, pp. 197–203.

<sup>28</sup> S. Pașca, *Manuscrisul italian român din Göttingen* «Studii italiene» N. S., II (1935), pp. 119–136.

<sup>29</sup> M. Seche, *Schiță de istorie a lexicografiei române*, I, București, 1966, p. 15.

<sup>30</sup> G. Piccillo, *Il manoscritto italiano-romeno Asch 223 di Göttingen*, «Revue de linguistique romane», t. 46 (1982), pp. 255–270.

Francantonio Minotto aussi, dont nous avons fait déjà mention, missionnaire à la personnalité plutôt discutable, comme nous le savons par des documents de la Propaganda <sup>31</sup>, aurait composé une grammaire et un dictionnaire.

Dans une lettre du 23 mai 1775 adressée à monseigneur Stefano Borgia, Secrétaire de la Congrégation, il écrivait : « Io mai creduto avrei di aver potuto si solecitamente imparare questa mista e bigola lingua che è veramente curiosa, ed accio ancor Lei nelle ore oziose possa un po ridere, Gli spediro la grammatica manoscritta, quando l'avrei terminata di copiare » <sup>32</sup>; et encore, à la date du 19 octobre 1777 : « Vado componendo un diccionario in lingua moldava, e compito lo spediro a V. S. Ill. ma e Rev. ma, come pure un Catechismo in suddetta lingua » <sup>33</sup>. Toutefois, les recherches faites pour retrouver ces ouvrages n'ont atteint jusqu'à présent aucun résultat positif.

Nous avons connaissance de quelques écrits qui auraient été l'œuvre du Père Lorenzo Placido Porcelli, missionnaire pendant treize ans en Moldavie, à Agiudeni, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce renseignement nous est donné par une lettre du 4 juin 1805 adressée par Porcelli même au Préfet de la Congrégation. Dans cette lettre Porcelli se déclare bien disposé à assumer la charge de « Lettore di lingua moldaviana dans le « Collegio di Sant'Antonio » ; il dit, en outre, avoir remis dans le même collège « un esposizione degli Vangeli di tutto l'anno, una dottrina cristiana, un dizionario, molti dialoghi, litanie e varie orazioni colla versione di alcuni inni in lingua moldovana tutta fatiga mia per agevolare i giovani a predicare, a confessare quella povera gente » <sup>34</sup>.

Nous ne connaissons pas la fin de ces écrits. Les recherches faites par Găzdaru dans le Collège de Saint Antoine, n'ont pas atteint un résultat positif. D'autre part, le couvent franciscain de Piazza Armerina, dont Porcelli était « deffinitore perpetuo e guardiano », et où l'on aurait pu trouver quelque chose, est désormais détruit, et le matériel bibliographique est en partie dispersé et en partie transféré dans la Bibliothèque municipale de la même ville. Mais la lettre de Porcelli contient un autre témoignage très intéressant. Par la disponibilité expresse de ce missionnaire à assumer la charge de « lettore di lingua moldaviana », on peut déduire que, déjà à cette époque, c'est-à-dire entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, on tenait dans le Collège de Saint Antoine des cours de langue roumaine. Il est permis de supposer qu'il s'agissait de cours préparatoires réservés aux futurs missionnaires, et, pourtant, fermés au public, mais qui nous témoignent toutefois d'un certain intérêt pour la connaissance et la diffusion de la langue roumaine, dont l'origine latine avait été remarquée depuis des siècles par des hommes de culture, des religieux, et

<sup>31</sup> Dans une relation du 3 octobre 1779 du Préfet Giuseppe Martinotti, on lit : « [...] è degno [Minotto] di essere processato, e castigato a tenor de suoi delitti senza compassione [...] perchè contumace, insolente, incorrigibile », APF., *Scritt. non rif., Moldavia*, V, ff. 191—192.

<sup>32</sup> APF., *Scritt. non rif., Moldavia*, IV, f. 139.

<sup>33</sup> APF., *ib.*, f. 163r; cf. aussi I. Bîanu, « Columna lui Traianu », N. S., an IV (1883), n° 3—6, pp. 144—145; G. Călinescu, *Alcuni missionari*, cit., p. 69.

<sup>34</sup> APF., *Scritt. rif.*, VI, ff. 430<sup>r</sup>—431<sup>r</sup>; en outre, D. Găzdaru, *Informații italiene*, cit. pp. 84—86.

des voyageurs : Poggio Bracciolini, Francesco della Valle, Giovanni Bothero, etc.

Pour conclure cette revue des écrits des missionnaires, nous rappelons les manuscrits de la Bibliothèque de l'Archiginnasio de Bologne, conservés dans le *Cartone XII* des *Scritti vari* du cardinal Giuseppe Mezzofanti. Il s'agit de textes de sujet religieux appartenant à des auteurs différents, mais qui remontent tous à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle environ : 1) *Envezzatura crestinaska* de Michele Sassiano de Nocera de Pagani ; 2) Sermons du Père Maître Vincenzo Gatti Min. Conv., maltais ; 3) Une vingtaine de sermons de plusieurs missionnaires (Berardi, Simoncini, etc.) ; 4) Des prières à reciter pendant les Vêpres ; en outre, un grand nombre des feuillets contenant des prières, des formulaires, des avertissements, etc., dont plusieurs sont même traduits en hongrois.

Du point de vue linguistique et philologique, les écrits des missionnaires ont une importance qui, d'après ce que nous savons, n'a pas été mise en relief de manière adéquate. Seul Carlo Tagliavini, dans la préface à l'édition des *Diverse materie in lingua moldava* de A. M. Mauro fait à cet égard une mise au point qui vaut la peine d'être rapportée : « Le produzioni rumene dei missionari — écrit-il — hanno una considerevole importanza filologica : esse sono scritte con lettere latine in un'epoca in cui dominava la grafia cirillica ; la loro ortografia, per quanto sembri talvolta un po' bizzarra, cerca di rendere nel miglior modo possibile la pronunzia rumena, e seguendo in massima il sistema italiano vi riesce meglio di quanto non avvenga nei testi transilvani calvinisti che usano una ortografia modellata su quella ungherese... Il missionario, poi, è lontano da qualsiasi scopo filologico e letterario ; non si preoccupa di scrivere *bene* ; gli basta di scrivere *chiaro* ; non si rivolge alle persone colte, ma ai contadini, agli umili, e per questo scrive come essi parlano per farsi meglio comprendere. E per questo appunto la differenza fra i testi scritti dai missionari e la maggior parte dei testi rumeni a quelli conteniporanei è considerevolissima, avvicinandosi i primi assai di più alla lingua parlata attualmente » (p. 45).

En effet, à l'exception du catéchisme de Piluzio, dans lequel s'entrelacent trois systèmes orthographiques différents : italien, hongrois, polonais, qui parfois présentent des problèmes d'interprétation difficiles à résoudre, les textes des missionnaires peuvent constituer un point de repère pour la connaissance des particularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales de la langue parlée en Moldavie au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Des phénomènes phonétiques comme la diphtongaison de *e* en *ie*, de *o* en *uo*, la palatalisation des labiales, l'évolution de *č* à *š*, qui en général sont évités dans les ouvrages anciens, parce que trop populaires, ces phénomènes, donc, apparaissent régulièrement dans les écrits dont nous nous occupons, et constituent une documentation digne de foi pour les études de dialectologie historique.

## L'UNIVERS MENTAL DES ROMAINS

EUGEN CIZEK

Les Romains, de même que les Grecs, ont connu, au moins une partie de leur histoire, le régime de Cité, *pólis, ciuitas*. Ce phénomène impliquait non seulement la structure politique de ville-État, mais aussi un corps de citoyens, forts de leur identité, reposant sur une étroite solidarité envers l'extérieur, solidarité qui sans doute n'excluait guère certaines contradictions sociales intérieures. Par conséquent, ce corps de citoyens était axé sur la cohésion intérieure, sur une fierté ostensible. Ainsi que sur une certaine autonomie de la pensée, sur une légalité rigoureuse, sur un civisme « démocratique », même durant les phases aristocratiques, oligarchiques de l'évolution, en tout état de cause sur un républicanisme bien évident.

A Rome, le contexte mental collectif constituait un univers riche lequel se manifestait dans la vie quotidienne des citoyens, dans les jeux, dans les divertissements, dans leur culture, aussi bien que dans leurs images fondamentales, dans les représentations essentielles du monde ou dans les institutions. Le niveau culturel des Romains était assez élevé, du moins dans les villes. Les historiens modernes ont constaté les progrès rapides, remportés en Italie par l'alphabétisation. On a affirmé, à juste titre, que l'essor de la culture a atteint à Rome un niveau, qui, plus tard, ne serait récupéré en Europe qu'à l'époque des lumières<sup>1</sup>. Nous ne sommes pas d'avis, comme on le soutient parfois, que l'aliénation était étrangère à l'univers mental des Romains. Cependant, dans la Rome antique, elle apparaît d'une manière moins manifeste que dans certaines sociétés modernes. Quoi qu'il en soit, la vie mentale des Romains, la communication entre les hommes étaient très vivaces. La Cité, disait Cicéron, inclut les choses les plus communes aux hommes : le forum — où on prend les décisions d'intérêt public —, les temples, les portiques, les voies publiques — où se déploie la vie quotidienne —, les lois, le droit, les tribunaux, les suffrages (*De officiis*, 1, 17, 53)<sup>2</sup>.

A la vérité, à Rome les mentalités se nourrissaient de la riche substance du contexte mental collectif et, du même coup, relevaient de la condition sociale des Romains, autant que des événements et des structures politiques. Alex Mucchielli, dans son petit, mais excellent livre sur les mentalités en général, montre qu'à toute époque une mentalité est façonnée

<sup>1</sup> Comme le montre Claude Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, 2 éd., Paris, 1976, pp. 517—519.

<sup>2</sup> Cl. Nicolet, *op. cit.*, pp. 508; 517; 526.

par l'éducation, par toutes les expériences sociales, par les habitudes de jugement et de comportement. Le système relationnel, où est inséré l'individu, met en œuvre les mentalités. Le « contrôle social », exercé par certains groupements humains, pour qu'on respecte les normes, les règles de cohabitation, de conduite et de pensée, tâche d'enrayer le changement des mentalités. C'est qu'un traumatisme culturel est nécessaire, afin que les mentalités subissent des mutations. La situation extérieure doit exercer une puissante pression sur les groupes sociaux en question et sur les attitudes et les comportements des individus, qui en font partie. D'autre part, afin de changer de mentalité, les membres de ces groupes doivent être à même de connaître des modèles socio-culturels nouveaux, lesquels répondent mieux à leurs besoins et qui sont suffisamment validés<sup>3</sup>.

Donc en général, à Rome et ailleurs, la mentalité est une donnée commune à un groupe, qui peut être formé par de très nombreux individus. La mentalité, soutient Alex Mucchielli, suppose un système de références implicites d'un groupe social, une culture intériorisée, un état d'esprit, une certaine perception, voire vision du monde, des comportements, ainsi que des opinions typiques, une position existentielle fondamentale. En vérité, Alex Mucchielli fournit plusieurs définitions des mentalités<sup>4</sup>. A tout cela, nous ajouterions, à la suite d'Alexandru Duțu, que la mentalité implique en tout premier lieu un système, sinon plutôt un ensemble de représentations communes à un groupement social<sup>5</sup>. En outre, il est certain que la mentalité assure la cohésion du groupe social qui l'avait adoptée.

A Rome, les mentalités évoluaient plus lentement, se manifestaient comme fort persistantes, supposaient une longue durée<sup>6</sup>. Les mentalités romaines se sont modifiées en fonction des mutations subies par les structures politiques, aussi bien que des traumatismes culturels, mais selon un rythme plus lent. Tandis que certains éléments du contexte mental collectif des Romains ont survécu aux différentes structures mentales, pratiquement pendant tout le cheminement de la Rome antique. D'autre part, les mentalités ont influé sur la condition socio-politique des Romains. En 167 avant notre ère, l'impôt direct, que payaient les citoyens romains, fut pratiquement supprimé. A cet acte, gros de conséquences, contribua sans doute l'abondance de ressources financières, qu'on avait acquises par suite de la guerre contre les Macédoniens. Cependant, y intervint aussi la mentalité de l'époque, selon laquelle on considérait les citoyens romains comme un groupe humain privilégié à l'intérieur des immenses territoires possédés par Rome. En effet, les Romains estimaient que d'autres, leurs sujets et leurs alliés, devaient payer pour eux, devaient appuyer du point de vue financier leur empire.

<sup>3</sup> Ainsi que le met en vedette Alex Mucchielli, *Les mentalités*, Paris, 1985, pp. 63–74 ; 83–85 ; 91. Sur les rapports entre les mentalités et l'idéologie, voir Fernand Dumont, *Les idéologies*, Paris, 1974, pp. 7–11 ; Jean Baechler, *Qu'est-ce que l'idéologie?*, Paris, 1976, pp. 11–27.

<sup>4</sup> A. Mucchielli, *op. cit.*, pp. 5–7 ; 17–22 ; 93 ; 102 ; 116.

<sup>5</sup> Al. Duțu, *Literatura comparată și istoria mentalităților*, Bucarest, 1982, pp. 19 ; 55 ; 89 ; 97–98 ; 109–114 etc.

<sup>6</sup> Sur « la longue durée », voir surtout Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, 1969, pp. 11–61 ; 112–115 ; 137–139 etc.

L'outillage mental des Romains a été, en général, très stable. Nous précisons qu'Alex Mucchielli appelle les composantes de cet outillage mental « objets nodaux » ou catégories d'objets essentiels de référence et de positionnement<sup>7</sup>. C'est que cet outillage mental constituait, à vrai dire, l'ensemble des modalités de pensée et des cadres logiques, des éléments clefs de la vision du monde, exprimés dans le vocabulaire, la grammaire de la langue, notamment dans les conceptions cardinales sur le temps, l'espace, la nature, la société, la divinité, dans les mythes et les clichés de pensée<sup>8</sup>. C'est ainsi que les Romains se sont toujours représentés l'espace et le temps en fonction des intérêts de Rome. A savoir comme courts, aisément parcourus, lorsque ces intérêts étaient bien servis, alors qu'ils les imaginaient comme longs, soumis aux distorsions, quand l'Empire était accablé par les échecs ou par des difficultés majeures.

Au centre de l'image que les Romains se faisaient de la société humaine figura toujours leur Cité. Néanmoins certains éléments de l'outillage mental se modifièrent au cours de l'évolution de Rome. Nous songeons aux éléments axiologiques fondamentaux ou, autrement dit, aux éléments clefs de la vision du monde, au code du code axiologique. Alex Mucchielli les a appelés valeurs clefs, mais nous préférons les qualifier méta-valeurs. Ces éléments primordiaux changèrent sous la République, de la République à l'Empire et aussi durant l'Empire. L'éducation romaine initiale était étrangère à tout perfectionnement artistique, comme l'a déjà mis en vedette Theodor Mommsen<sup>9</sup>. Elle était solide, substantielle, purement civique, on dirait anti-sportive. Le sérieux, *gravitas*, l'orientait toujours. Cependant, pendant l'Empire, cette conception fut partiellement abandonnée, sous l'influence de la gymnastique grecque, sportive, désintéressée par excellence. Néron souhaita implanter massivement à Rome un type d'éducation agonistique, d'inspiration hellénisante, et reposant sur une conception carnavalesque de vie, sur la fête en tant que mode presque permanent d'existence<sup>10</sup>. Tandis que la vieille austérité morale fut abandonnée par les Romains, dès le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Les jouissances, les plaisirs de la ville, acquirent un statut privilégié, aussi bien dans la vie sociale que dans l'univers mental des Romains. Bien que le gros comique des Italiques accompagnât même les plus élémentaires manifestations des premiers et sévères Romains.

A notre avis, dans l'univers mental collectif des Romains se laissent déceler deux couches, deux niveaux, dont le plus profond bénéficia d'une stabilité notable.



Le niveau le plus profond de l'univers mental collectif était en partie traduit par ce que nous avons appelé l'outillage mental, dans le sillage des historiens des mentalités. Ce niveau profond transgresse les

<sup>7</sup> A. Mucchielli, *op. cit.*, pp. 17 ; 25—28 ; 114.

<sup>8</sup> Quant à l'outillage mental en général, voir Jacques Le Goff, *Les mentalités : une histoire ambiguë*, Paris, 1974, III, pp. 82—90 ; Al. Duțu, *op. cit.*, pp. 19 ; 55 ; 97 ; 109 ; 114.

<sup>9</sup> Theodor Mommsen, *Istoria romană*, traduction roumaine de Joachim Nicolaus, Bucarest, 1987, I, p. 141.

<sup>10</sup> Voir à cet égard Eugen Cizek, *Néron*, Paris, 1982, pp. 161—165 et Yves Perrin, *Le carnaval, la fête et la communication. La fête néronienne*, in *Actes des Premières Rencontres Internationales de Nice, 8 au 10 mars 1984*, Nice, 1985, pp. 97—109.

zones de la conscience et de la prise de conscience. Il y a un système relationnel, dans lequel sont insérés les individus, système formé de différentes contraintes, dont les principaux éléments d'influence sont non conscients. C'est de cette manière que prennent naissance les croyances communes à un groupe humain et même à un peuple, croyances dont l'essentiel agit à un niveau psychique profond, qui dépasse la conscience <sup>11</sup>.

En vérité, pour leur part, même si les Romains prenaient conscience des traits de ce niveau profond ou seulement d'une partie d'entre eux, les marques de cette couche de profondeur agissaient sur la vie mentale, ainsi que sur le comportement des hommes en général, à partir de ce que Vasile Pârvan appelait le « subconscient collectif » <sup>12</sup>.

En effet, au niveau du subconscient collectif, des infrastructures mentales, nous croyons pouvoir dégager certains traits, qu'illustraient les comportements et les représentations des Romains. En premier lieu, nous songeons au pragmatisme. Aussi bien les Romains eux-mêmes que d'autres, y compris les Modernes, ont pu constater à Rome l'esprit pratique, l'aspiration à tout évaluer en fonction de l'efficacité, des résultats concrets, acquis dans l'existence immédiate. Au point que Cicéron déplorait ce pragmatisme, qu'il opposait au prix accordé par les Grecs à la culture. Les Grecs avaient développé, disait-il, la géométrie, les mathématiques en général, tandis que les Romains avaient consacré leurs efforts à mesurer les surfaces et à faire des calculs pratiques. Même l'art oratoire des Romains avait eu, à ses débuts, une orientation pragmatique. En revanche, affirmait Cicéron, les Romains excellent dans la vie politique, en tout ce qui concerne les institutions (*Tusculanae disputationes*, 1, 2 5). C'est qu'en effet le pragmatisme déterminait l'intérêt que les Romains vouaient aux institutions, comme d'ailleurs deux autres traits du subconscient collectif : le formalisme et le constructivisme. Les Romains respectaient scrupuleusement les formes. Ils s'appliquaient à construire de nombreuses formes, architecturales, politiques, ainsi qu'institutionnelles en général. Les quatre assemblées du peuple, accumulées au long de leur histoire, afin d'exprimer la volonté des citoyens, dénotent, d'une manière pertinente, l'action du formalisme. En raison de ce formalisme, les Romains, quand ils créaient des institutions nouvelles, ne supprimaient pas les anciennes, mais les laissaient subsister — quitte à être dépourvues de toute importance réelle — à côté des structures récemment mises en œuvre. Du même coup, les Romains non seulement ont développé l'architecture, comme aucun autre peuple antique, mais ils avaient construit un droit significatif et, ainsi que nous l'avons montré, de nombreuses et complexes institutions. Cicéron de même que d'autres témoignages antiques attestent que les Anciens saisissaient, encore que d'une manière confuse parfois, ces derniers traits, le formalisme et le constructivisme.

En outre, les Romains vénéraient les rites. Ils respectaient le rituel, dans la vie quotidienne, comme dans la vie religieuse. Le ritualisme domina avec autorité l'existence politique de Rome, ainsi que ses ressorts mentaux. Qui plus est, la religion romaine était « contractualiste ». Car à Rome on

<sup>11</sup> A. Mucchielli, *op. cit.*, pp. 14 ; 21 23 ; 49—50 ; 60.

<sup>12</sup> Vasile Pârvan, *Scrieri*, texte établi par Alexandru Zub, Bucarest, 1981, pp. 365 ; 383—385 ; 411.

pratiquait le « contractualisme ». C'est que dans les représentations des dieux et de leurs rapports avec eux, les Romains se conduisaient d'après le principe « je donne afin que tu me donnes », *do ut des*. Les Romains étaient à la fois un peuple religieux et irréligieux. Chez eux, tout acte humain supposait une composante sacrée. Néanmoins dans le contrat établi avec les dieux faisait défaut la ferveur mystique, l'élan qui entraînait la communion avec la divinité, du moins avant le II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Entre l'homme et la divinité, on ne mettait donc en place que ce contrat, qui supposait l'existence de deux entités autonomes : l'homme et le dieu. Par conséquent, l'homme, qui procédait avec une autonomie totale, se plaçait au centre de l'univers mental des Romains. Ce qui faisait qu'à Rome l'homme était la mesure de toutes les choses, qu'il forgeait sa propre existence banale, de même que son histoire. L'homme demandait au dieu uniquement de l'appuyer, en échange d'une offrande, mais il était capable d'agir sans un semblable soutien ; ou bien il s'adressait à un autre dieu. Quoi qu'il en soit, l'appui des dieux était mis en œuvre par l'entremise modificatrice, responsable, au fond décisive, de l'homme. L'anthropocentrisme agissait comme le dernier trait cardinal de l'univers mental des Romains.

L'anthropocentrisme ne perdit guère du terrain à Rome, ni même lorsque le mysticisme oriental pénétra profondément dans l'univers mental de ses habitants. Du même pas, les Romains « partagèrent » avec les Grecs l'anthropocentrisme. Entre les univers mentaux des Romains et des Grecs il y eut non seulement des différences importantes, mais également de nombreuses affinités, qui exercèrent leur démarche à l'intérieur d'une culture méditerranéenne relativement unitaire. C'est que ce phénomène explique — du moins partiellement — pourquoi les Romains assimilèrent facilement la culture grecque et pourquoi ils firent des Hellènes les maîtres de la moitié orientale de leur empire.

Toutes ces constantes du niveau le plus profond de l'univers mental romain, le pragmatisme, le formalisme, le constructivisme, le ritualisme, le contractualisme, l'anthropocentrisme s'appuyèrent réciproquement, opérant comme des entités permutable. A vrai dire, ces constantes constituèrent ce qu'on saurait qualifier comme le style romain, plutôt l'« ethnostyle » de Rome. L'importance des institutions et du droit doit être mise en rapport avec le grand prix que les Anciens conféraient au politique. Toutefois cette importance ce fut aussi l'effet de la démarche conjuguée des traits de l'« ethnostyle ». Une telle démarche, particulièrement sous l'incidence du pragmatisme, justifie au demeurant la puissante soif de concret, que manifestaient les Romains.

Un aspect spécifique de l'outillage mental révèle ce statut de l'univers mental collectif de Rome. Nous songeons au vocabulaire, notamment à la répugnance que les Romains vouaient aux notions abstraites, formalisées. Les mots abstraits existaient en latin, mais ils étaient rares et hésitants. Ils se développèrent à peine dans la langue tardive, de sorte que toute tentative de traduire un texte moderne abstrait en latin classique, voire cicéronien, se heurte à des difficultés majeures.

De toute façon, à un certain niveau il y eut une nette prise de conscience des représentations mentales, des images délibérément assumées et proclamées comme emblématiques, étant du reste moins stables, en réalité

soumises clairement aux mutations historiques. Les traits du niveau profond des mentalités ne changèrent guère jusqu'à la fin de l'antiquité ou presque jusqu'à cette fin. Pourtant une série d'images, de représentations, de concepts, qui formaient un climat mental, se modifia en profondeur d'une époque à l'autre<sup>13</sup>. Quand la communication entre les Romains s'intensifia, les climats mentaux manifestèrent plus activement leur présence. Les signes, qui révélèrent les images mentales, dévoilèrent des schémas de comportement, en vertu desquels étaient jugés des phénomènes tels que la vie et la mort, les obligations vis-à-vis de la Cité. C'est en fonction des principes moraux austères que l'homme des premiers siècles de Rome jugeait la vie et la mort, la solidarité civique. D'autres représentations, de nouveaux éléments de l'outillage mental émergèrent à la fin de la République, aux débuts de l'Empire et surtout à la fin de l'antiquité. La mutation des réalités socio-politiques, les traumatismes culturels donnent lieu à de nouvelles images, plus complexes, initialement plus concrètes et plus individualistes, marquées par un certain laxisme moral et civique. Ultérieurement ces images se font plus ferventes, étant imprégnées par la philosophie mystique du Bas-Empire.

L'image que les Romains se forgeaient de l'« autre », habitant d'autres pays, fut surtout la représentation qui changea. La représentation de l'étranger évolua de l'image schématique d'un Barbare primitif ou, au contraire, trop raffiné, tel l'Oriental subissant la dissolution morale, vers une autre, plus complexe, plus diversifiée, où se glissa le goût exotique des pays inconnus ; on accepta en somme l'idée de l'existence du bon sauvage<sup>14</sup>. Alors que, dans les derniers siècles de l'antiquité, on assumait également l'idée d'un permanent dialogue avec l'« autre », dialogue en principe rejeté auparavant.

Le mouvement de l'outillage mental, des conduites et des représentations fondamentales, s'est concrétisé dans la pluralité des structures mentales des Romains.



Les grilles de pensée, les attitudes essentielles, les représentations de la vie et de la mort, des rapports entre les citoyens et des relations avec d'autres peuples, mais également des jouissances et des comportements quotidiens, s'organisèrent systématiquement à Rome dans ce qu'Alexandru Dușu appelle les structures mentales<sup>15</sup>. Ces structures furent substituées au cours de l'évolution historique, se succédant en fonction du changement des structures socio-politiques, ainsi que des traumatismes culturels, mais influant à leur tour sur les contingences historiques et sociales. C'est ainsi qu'à notre avis on pourrait déceler deux structures de la pré-Cité, *prae-civitas*, deux structures de la Cité, *civitas*, lesquelles se succédèrent dans l'histoire de Rome.

La vie civique des Romains, du moins lors de la Cité, quand ils avaient acquis leur véritable identité, nous apparaît tel qu'un ensemble

<sup>13</sup> Sur la notion de climat mental, voir Al. Dușu, *op. cit.*, pp. 131–161.

<sup>14</sup> Quant à ce mythe, voir Eugen Cizek, *E oca lui Traian. Imprejurări istorice și probleme ideologice*, Bucarest, 1980, pp. 111–112.

<sup>15</sup> Al. Dușu, *op. cit.*, pp. 114–117 ; 127–131 ; 265.

cohérent, animé par une vraie logique intérieure. Les éléments des différents domaines, financier, politique, militaire, culturel-mental étaient interdépendants, s'appuyaient et se supposaient réciproquement. On parvint ainsi à un authentique dialogue entre la Cité et le citoyen, entre les organismes de gouvernement et les institutions. Plus tard, à l'époque de ce que nous allons appeler l'anti-Cité, la discipline collective, librement consentie, se relâcha, mais de nouveaux facteurs culturels et mentaux tâchèrent de rétablir l'équilibre de la vie quotidienne des Romains. Les modèles de vie exemplaire se suivirent eux aussi, en s'appuyant sur les constantes du contexte mental collectif.

Les fêtes, les plaisirs de Rome donnaient lieu à des manifestations populaires, où s'imposaient les modèles de conduite et de pensée. A la fin de la République, à Rome avaient lieu sept grands jeux, dont certains bénéficiaient d'une durée assez longue. Cicéron montre que ces jeux constituaient aussi une occasion où se manifestait la volonté du peuple romain (*Pro Sestio*, 106). En réalité, les foules exprimaient leurs sentiments dans certaines domaines, qui n'avaient rien à voir avec les plaisirs de la Ville <sup>16</sup>. C'est ainsi que, lors de toutes les manifestations créées par les jeux et les spectacles, on donnait libre cours aux aspirations sociales et politiques des foules, mais on faisait aussi connaître les aspects plus stables, ainsi que les plus flous de l'outillage mental, des modes de pensée, des goûts de la plèbe. De cette manière, se dégagait le modèle du Romain qui s'amusait parfois d'une façon déchaînée, avec volupté, mais également en faisant valoir un certain sérieux. Le modèle du jeu, décanté dans la célèbre formule « pain et jeux », *panem et circenses*, acquit un important rôle, dans la Cité, de même que plus tard dans l'anti-Cité. A notre avis, il n'y a aucune contradiction entre l'« ethnostyle » et les valeurs des Romains d'une part et leur goût concret, très pragmatique — supposant un défoulement indispensable — du comique, du rire, du burlesque, du fameux « sel italique », *sal italicum*, de l'autre. Un *sal* qui, quelquefois, comportait aussi un peu de « fiel », *fel*, donc une évidente propension à réprouver les mauvaises moeurs <sup>17</sup>.

Pourtant il y avait d'autres occasions, qui mettaient en œuvre les modèles de pensée des Romains, leurs mécanismes mentaux, autant que les mutations qu'ils avaient subies au cours de la longue histoire de Rome. Nous songeons à la procession déroulée dans la Capitale, lors des triomphes des généraux victorieux, où se manifestait un double déploiement, d'un côté de Cité, qui s'admirait dans son armée glorieuse, et de l'autre côté du triomphateur, lequel s'offrait comme objet de cette admiration. La fascination exercée par le spectacle relevait de l'outillage mental le plus élémentaire des Romains. Leur vie était et devait être un spectacle où émergeaient toutes leurs préoccupations, y compris les préoccupations politiques et tous les modèles de conduite. Il ne s'agit pas seulement du triomphe, magnifique spectacle, comme nous l'avons constaté, ou bien des représentations des pièces de théâtre, mais également des procès, où

<sup>16</sup> Sur les plaisirs de Rome, voir Jean-Noël Robert, *Les plaisirs à Rome*, Paris, 1983, pp. 19—40; 71—91 etc; aussi Cl. Nicolet, *op. cit.*, pp. 480—482.

<sup>17</sup> Pline le Jeune (*Epistulae*, 3, 21, 1) attribuée à Martial, le célèbre auteur d'épigrammes aussi bien le sel, *sal*, que le fiel, *fel*.

le public était constamment sollicité. Si bien qu'il exerçait un contrôle indirect sur les tribunaux, se délectant et, en même temps, agissant sérieusement<sup>18</sup>.

Les modèles de pensée et de conduite se sont déployés lors des diverses occasions et se sont transformés parfois, mais d'ordinaire se sont polarisés autour des idéaux humains, adoptés par les citoyens. Ils se sont concentrés tout spécialement autour du principal modèle collectif ou idéal humain, dans lequel s'étaient condensées les représentations fondamentales, les valeurs.

Déjà au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère s'est développée à Rome la notion de majesté du peuple romain. A ses débuts, ce concept s'est limité à porter sur les rapports entretenus avec d'autres peuples, les relations diplomatiques, la souveraineté extérieure, sans incidence directe sur les institutions intérieures de Rome. Ultérieurement, la philosophie politique fit développer cette notion, qui imprégna profondément la sphère de la vie intérieure de la Cité, afin de définir les intérêts majeurs des Romains ou ce qu'on considérait comme tels. Sous l'Empire, la majesté du peuple romain se transforma en majesté de l'empereur, dont l'être, le statut, les intérêts ne devaient subir nul outrage. Cependant la majesté du peuple ou de l'empereur connota toujours des représentations, qui prêtaient aux Romains une position privilégiée dans le monde, un statut de peuple élu, de centre de l'univers. Toujours est-il que quelqu'un — du moins jusqu'à l'Empire et même à son époque — devait réunir les qualités les plus importantes, les aspirations essentielles des Romains. C'est ainsi qu'a pris corps un portrait-robot de l'homme idéal, du héros exemplaire. Par conséquent s'est formé un véritable modèle collectif, un modèle socio-culturel de comportement, largement diffusé. Il s'est répandu grâce aux efforts permanents de l'imiter.

Ce modèle collectif, où se décantaient les mentalités, à notre sens a été incarné à Rome par la figure quasi-légendaire du patricien Cincinnatus. Certes, d'autres personnages demi-mythiques, tels Romulus, Numa Pompilius, Brutus, l'ennemi des rois, Mucius Scaevola réunissaient dans leurs représentations des qualités remarquables, relevant de l'image qu'on se faisait du modèle collectif ou bien de l'idéal humain. Il n'empêche que fort longtemps le héros exemplaire par excellence fut Lucius Quinctius Cincinnatus, d'après la vulgate relative à l'âge archaïque de Rome, consul en 460 avant notre ère, dictateur en 458 et 439. Désigné dictateur en 458, il dégagea l'armée de l'ancien consul Lucius Minutius Esquilinus, encerclée et assiégée par les Éques. Ceux qui lui apprirent la nomination comme dictateur le trouvèrent courbé sur sa charrue, en train de labourer son lopin de terre. Cincinnatus essuya la sueur, qui lui tombait sur les yeux, et endossa la toge prétexte, celle des magistrats (LIV., 3, 26, 7-12; EUTROP., 1, 17). Cincinnatus faisait de cette façon figure de brave soldat et d'adroit général, mais surtout d'homme modeste, austère, passionné pour le travail de sa propre terre. Ce héros associait les plus hautes vertus et dignités au travail humble, mais autrement utile, sur sa propriété rustique privée. Cincinnatus était imaginé comme un exemple vivant de discipline. En effet, même durant le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, si agité,

<sup>18</sup> Comme le montre Cl. Nicolet, *op. cit.*, pp. 501-503.

on imposa comme un thème majeur, qu'abordèrent toutes les factions politiques, celui de l'ordre, de la paix intérieure. C'est que subsistait encore une puissante répugnance envers le désordre, engendré par les guerres civiles, que les Romains avaient connues depuis les temps de Sylla.

Il n'empêche que Cincinnatus était patricien. Il semble que les patriciens — qui le célébraient comme leur archétype, noble, mais pas du tout prodigue, au contraire sobre, économe et aguerri au travail — l'aient imposé comme héros exemplaires du peuple romain tout entier. Nous ne savons pas si les plébéiens de l'âge archaïque avaient essayé de résister, de se créer un modèle collectif propre, concrétisé par un de leurs représentants. En tout cas, les textes antiques ne nous ont guère conservé des vestiges d'une semblable résistance à l'égard de l'idéal consacré. Seulement au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, la plèbe entreprit de transformer en héros exemplaire Clodius, son tribun, en réalité, à l'origine, patricien lui aussi, et ensuite César lui-même, également né noble. L'image de Cincinnatus a perdu de sa netteté, a été rendue plus pâle. Mais aucune autre représentation de l'héroïsme incarné n'a su la remplacer pendant l'Empire. N'ont pu se faire accepter tels que des personnages absolument exemplaires — malgré les tentatives amorcées dans ce sens — ni Auguste, ni Trajan, ni Antonin le Pieux, ni Constantin. Cette incapacité d'agencer un modèle collectif nouveau, un héros exemplaire, témoigne en fait d'une tension, d'une crise des mentalités. Le déclin de la représentation qu'on se forgeait du héros exemplaires est donc un fait significatif.

Si Cincinnatus demeure plusieurs siècles le héros exemplaire des Romains, cela semble l'œuvre, nous l'avons déjà montré, des qualités qu'on lui avait prêtées. Cependant les patriciens l'ont fait admettre en tant que modèle collectif, également grâce au jeu subtil des solidarités. Car dans la société romaine agissaient diverses solidarités. Parfois elles étaient géographiques ou horizontales, partant centrées sur l'origine, sur la communauté territoriale ou urbaine, de municipes, de colonies, de tribus, de régions, somme toute sur des particularités locales. Toujours est-il que les solidarités pouvaient aussi être sociales ou verticales, lorsqu'elles reposaient sur les alliances matrimoniales, sur les services réciproques, ainsi que sur les amitiés, en principal sur les liens entre les clients et leurs patrons<sup>19</sup>. Les patriciens et ensuite les « nobles », *nobiles*, ont tiré parti de ces solidarités, afin de faire accepter leur mentalité et son idéal, cristallisé dans l'image de Cincinnatus. Les solidarités les plus étroites, prescrites par la conscience qu'on appartenait à la même cité, à la Cité par excellence, à savoir Rome, furent pleinement utilisées dans le cas qui nous intéresse. Toutefois nous avons déjà mis en vedette que le modèle collectif s'affaissa lorsque de nouvelles filiations et communications surgirent entre les Romains.



Dans le cadre des structures mentales, les représentations du monde, de la Cité, d'autres peuples, autant que des détails relatifs à la vie quo-

<sup>19</sup> Pour ces solidarités, voir Cl. Nicolet, *op. cit.*, pp. 454 ; 515—516 ; mais également Ramsey Mac Mullen, *Les rapports entre les classes sociales dans l'Empire Romain (50 avant J.-C. - 284 après J.-C.)*, traduction française d'Alain Tachet, Paris, 1986, pp. 115—117.

tidienne, qui concernaient par exemple les divertissements, se sont ordonnées en vrais systèmes ou macrosystèmes, lesquels ont évolué progressivement. Ces systèmes eurent, dans leur centre, les moyens de saisir le monde et de le juger, en général les moyens de tout hiérarchiser, compte tenu d'une certaine appréciation. Nous songeons sans doute aux valeurs. Alex Mucchielli montre que le jugement de valeur constitue le fondement des doctrines, des mentalités et des idéologies, des images collectives stéréotypes. Les valeurs se manifestent comme des principes généraux, comme des règles et des lois où s'impose la source de conduite idéale, qu'adopte une collectivité<sup>20</sup>. Le noyau même des mentalités se retrouve donc au niveau des valeurs. Un changement des mentalités suppose toujours une nouvelle organisation des valeurs.

À notre avis pourtant, les valeurs dépendent à leur tour de certains leviers essentiels, qui les manœuvrent et les articulent systématiquement, à partir de leur extérieur, en réalité à partir de leurs assises. Nous les avons déjà appelées méta-valeurs<sup>21</sup>. D'autre part à Rome, les structures qu'elles soient sociales, politiques ou mentales, amorcent un ensemble cohérent, fondé sur des rapports précis entre ses différents éléments. En fonction justement de ces rapports de dépendance, d'ailleurs dialectique et centrée sur des influences réciproques, nous suivrons désormais l'évolution des mentalités.

Cela dit, la date conventionnelle de la fondation de Rome est 754—753 avant notre ère. Elle correspond vraiment, ainsi que l'ont démontré les fouilles archéologiques et l'exégèse des historiens de notre époque, à une sensible concentration de ressources humaines et matérielles, sur le site de la future Rome. Néanmoins, il semble que, jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et jusqu'à l'arrivée des Étrusques, Rome n'ait pas été qu'un rassemblement de communautés rurales, plus ou moins liées entre elles. En somme Rome équivalait, à cette époque, à une pré-ville, *prae-urbs*, du point de vue social. Comme structure politique, à ce statut social répondait la royauté latino-sabine. La structure mentale homologue c'est la pré-Cité, *prae-civitas*. Les témoignages fournis par Cicéron, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse et notamment par Salluste — dans son « archéologie », c'est-à-dire lorsqu'il présente brièvement les débuts de Rome dans *La conjuration de Catilina* — en sont concluants, bien que nous n'ayons pas le répit de les analyser. D'autre part, il est difficile de reconstituer les valeurs, de même que les méta-valeurs authentiques de cette étape historique. Sans nul doute, elles relevaient d'un outillage mental archaïque, d'une axiologie encore d'origine indo-européenne, dont se détachait la tripartition des fonctions, amplement discutée par Georges Dumézil, dans presque tous ses ouvrages. Nous nous référons, certes, aux fonctions remplies par le roi, le guerrier et le prêtre.

D'après une légende, corroborée par les données archéologiques, parvenus à Rome, vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et le début du siècle suivant, les Étrusques y ont fait admettre leurs dirigeants comme rois, qui étaient assistés par l'ancienne aristocratie latino-sabine, mais

<sup>20</sup> Ainsi que le met en relief A. Mucchielli, *op. cit.*, pp. 9—22; 35—37; 74; 81—89.

<sup>21</sup> Voir à ce propos Eugen Cizek, *Metavalorile și istoria literaturii*, in *Viața Românească*, 78, 9, 1983, pp. 36—39; *Néron*, pp. 161—165.

aussi par des chefs venus du nord. Les Étrusques ont converti assez rapidement la confédération des villages, situés sur les rives du Tibre, dans une ville, *urbs*. Il y va certainement d'une *urbs* dominée par les *gentes*, ainsi que par leurs réseaux de relations. Les Étrusques apportaient avec eux une mentalité urbaine, axée sur la *fides*, « loyauté » ou « confiance », et sur la *pietas*, « piété ». La première méta-valeur, la *fides*, supposait des devoirs bien remplis, en temps de paix et de guerre, la loyauté envers les amis et la patrie. La *pietas* impliquait les devoirs religieux, scrupuleusement accomplis, aussi bien que les obligations filiales, patriotiques et celles qu'on assumait à l'égard des concitoyens<sup>22</sup>. Relevant cependant de la fédération latine, que dominaient leurs rois étrusques, les Romains ne se sentaient pas encore solidaires avec une Cité, dont ils n'apercevaient guère les limites. Dans une des préfaces de son œuvre monumentale, Tite-Live montre en fait que les mentalités romaines archaïques se sont constituées lentement, que Rome avait été initialement une confédération de villages — il se rapporte, à vrai dire, à un rassemblement de bergers et d'aventuriers — pour lesquels la royauté et ses contraintes avaient été nécessaires. Rome est devenue une véritable *ciuitas*, après s'être transformée en *urbs*, dit Tite-Live, et n'a découvert son identité que lorsque se sont développés le respect et l'amour — le terme latin c'est *caritas* — conjugaux et paternels, mais aussi du sol de la patrie, *ipsius soli*, qui, une fois le temps écoulé et l'habitude acquise, ont lié, ont associé étroitement entre elles, les âmes des Romains (LIV., 2, 1, 4-6).

En tout état de cause, en 509 avant notre ère, la royauté fut abolie à Rome. La structure sociale, adéquate à cette étape historique, ce fut d'abord celle d'une *urbs* des *gentes*, que suivit, principalement après 367-366 de notre ère et l'accès des plébéiens au consulat, une *urbs* timocratique, centrée non pas sur une aristocratie de sang, mais sur une oligarchie des riches, qui étaient pourvus du monopole des dignités publiques. Aux trois formes d'*urbs*, royale et républicaines, répondit en tant que structure politique la « chose publique » ou bien « la chose qui appartient au peuple », comme traduisait Cicéron (*De Republica*, 1, 41) *res publica*, l'État conçu comme bien public. Quant à la république, on pourrait utiliser la formule *libera respublica*. Pour ce qui est des deux formes républicaines d'*urbs*, la structure mentale adéquate ce fut la *ciuitas*, qui supposait qu'on avait pris conscience de l'appartenance à une ville-État, patrie et famille commune des citoyens, étroitement solidaires entre eux. Sans conteste, le terme de *ciuitas*, « Cité », acquiert différents sens, que nous n'allons pas analyser maintenant. La *fides* et la *pietas* développent et décantent leurs sens, ci-dessus évoqués.

Comme méta-valeur s'ajoute la *libertas*, « liberté », initialement supposant l'horreur à l'égard du pouvoir personnel, la peur de voir restaurée la royauté. Peu à peu, la *libertas* en vient à désigner la possibilité qu'a le citoyen d'exprimer son point de vue, mais surtout de protéger sa vie, de faire appel au peuple comme juge suprême, quand il est condamné à mort ou à une autre peine sévère par tout facteur judiciaire. Ainsi que la ga-

<sup>22</sup> Sur ces notions, voir Michel Meslin, *L'homme romain des origines au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Essai d'anthropologie*, Paris, 1978, pp. 24-25 ; 28 ; 39 ; 44 ; 117-128 ; 232-238 ; 247.

rantie qu'au même citoyen on appliquera la loi, dans son esprit et dans sa lettre. D'ailleurs cette loi ne prévoyait pas un statut égal pour tous les Romains. Salluste, pour sa part, ratachait étroitement la *ciuitas*, autant que sa croissance organique, à la *libertas* (*De coniuratione Catilinae*, 7, 3). Il rendait ainsi compte du fait que ce ne fut que dans la *ciuitas* et sous le règne de la *libertas* que Rome acquit son identité. En Grèce, notamment à Athènes, prévalait une autre conception quant à l'*eleutheria*, la liberté. Sans doute à Athènes la liberté supposait aussi l'égalité devant la loi et excluait la possibilité d'agir selon son propre gré. Néanmoins, chez les Grecs, la liberté consistait en principal dans la faculté qu'on accordait aux citoyens — plutôt à leur ensemble — de choisir librement leur régime politique et d'assurer le gouvernement de la Cité, par l'entremise des organismes de gestion, qu'ils avaient désignés<sup>23</sup>. A Rome par contre, la *libertas* avait revêtu un autre sens, en quelque sorte différent de celui que les Grecs avaient conféré au terme d'*eleutheria*. Toutefois, la *libertas* y excluait également la faculté d'agir selon sa propre volonté, en tant que simple individu.

Au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, les mentalités de la Cité traversèrent une profonde crise, par suite de l'impasse politique et des traumatismes culturels. Après 31 avant notre ère, l'État romain s'affirma comme un *imperium* territorial, condition qu'il avait commencé à acquérir déjà au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Trente-six ans avant l'installation du pouvoir impérial à Rome, Cicéron proclamait nettement le territoire romain comme « un empire très célèbre » (*In L. Catilinam*, 2, 19 ; aussi 3, 26 etc.). La structure politique adéquate est désormais celle du Principat, État gouverné par un monarque absolu, camouflé en *princeps*, « prince », c'est-à-dire en premier sénateur et citoyen.

Les premiers princes ou empereurs s'efforcèrent de faire restaurer les mentalités traditionnelles. Néanmoins celles-ci étaient soumises à une dissolution inéluctable. De Néron (54—68 de notre ère) à Hadrien (117—138 de notre ère), la mutation des mentalités parvint à son terme. Une nouvelle structure mentale s'imposa. Nous songeons à ce que nous avons appelé l'anti-Cité, l'anti-*ciuitas*. Les Romains n'imaginaient plus, ni même avec les yeux de leur esprit, les limites de leur cité, Rome ou leurs villes natales de l'Italie et des provinces. Ils perdent le sentiment de la solidarité avec la Cité et ses habitants, se sentent au contraire partie intégrante d'une population établie sur un vaste territoire. Aelius Aristide (117—187 de notre ère), le brillant tenant de la seconde sophistique et le favori de certains empereurs du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, s'adresse aux Romains en grec et il leur dit que, de même que d'autres cités ont des frontières et des territoires propres, Rome a comme limites et comme sol tout le monde habité (*Laus Romae*, 59—61). De nouvelles solidarités ont, sans doute, essaimé, notamment grâce aux micro-unités sociales, par excellence grâce aux associations, comme les collèges, organisations complexes, qu'on avait souvent constitué sur une base professionnelle. Dans cette véritable anti-Cité, anti-*ciuitas*, on préconisait comme méta-valeurs la *persona*, « rôle », socio-politique et humain, mais aussi capacité de bien faire son propre métier (TAC., *Dialogus de oratoribus*, 10, 6 ; EPICT.,

<sup>23</sup> Voir à cet égard Jean Gaudemet, *Institutions de l'antiquité*, Paris, 1967, p. 160.

*Dissertationes*, 1, 2; 25—28 etc.) et la *dignitas*, « dignité ». En vertu de cette *dignitas*, les Romains sauvegardent leur propre « état » ou « statut », *status*, comme on dit à cette époque.

Après 285 de notre ère, l'empereur se manifeste ostensiblement comme un monarque absolu, comme le sommet d'une bureaucratie compliquée, comme son véritable maître, *dominus*. D'ailleurs certaines inscriptions qualifient l'empereur non pas tant d'*imperator Caesar*, mais de *dominus noster Flavius*, « notre maître Flavian ». A l'*imperium* correspond désormais le *dominat* comme structure politique. L'anti-Cité se maintient, mais on met en place de nouvelles méta-valeurs, entre 285 et 361 de notre ère. Nous nous référons à l'*obsequium*, « respect », soumission totale à l'ordre social figé, à la bureaucratie et à l'empereur sacro-saint. Néanmoins nous envisageons également la *sanctitudo*, « sainteté », « caractère sacré ». Tout était sacré autour de l'empereur, son palais, *sacrum palatium*, son conseil, *sacrum consistorium*, même sa chambre à coucher, *sacrum cubiculum*.

Il n'empêche que l'empire et la civilisation de Rome étaient condamnés. En 476 de notre ère, un mercenaire germanique renversa le dernier empereur romain de l'Occident et envoya les insignes impériaux à Constantinople. Il est probable que peu de gens ont compris alors cette cruelle réalité historique : l'Empire Romain avait cessé d'exister.

Le schéma suivant rend compte des rapports établis entre les diverses structures et les méta-valeurs :

structures sociales	structures politiques	structures mentales	méta-valeurs
I <i>prae-urbs</i>	royauté latino-sabine	<i>prae-ciuitas</i>	valeurs archaïques
II <i>urbs des gentes</i>	royauté étrusque, <i>res publica</i>	<i>prae-ciuitas</i>	<i>fides + pietas</i>
III <i>urbs des gentes</i>	<i>libera res publica</i>	<i>ciuitas</i>	<i>fides + pietas + libertas</i>
IV <i>urbs timocratique</i>	<i>libera res publica</i>	<i>ciuitas</i>	<i>fides + pietas + libertas</i>
V <i>imperium</i>	<i>principatus</i>	anti- <i>ciuitas</i>	<i>persona + dignitas</i>
VI <i>imperium</i>	<i>dominatus</i>	anti- <i>ciuitas</i>	<i>obsequium + sanctitudo</i>

QUELQUES TERMES POUR « MÉTIER À TISSER »  
EN PERSPECTIVE ETHNOLINGUISTIQUE SUD-EST  
EUROPÉENNE\*

ZAMFIRA MIHAIL

Cet outil principal du foyer paysan a été connu dans le monde antique dans sa variante verticale<sup>1</sup>. L'existence du métier à tisser sur le territoire roumain est confirmée, au point de vue archéologique, des temps les plus réculés et dans la majorité des sites des VIII<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> s., par la présence des fuseaux de glaise ou de plomb découvertes à Bucov (départ. Prahova), Spinoasa (départ. Iași), Dodești (départ. Vaslui) etc.<sup>2</sup>

À côté du versoir asymétrique de la charrue, qui a révolutionné l'outil aratoire, la grande innovation du moyen âge a été l'apparition du métier à tisser horizontal (X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> s.)<sup>3</sup>, prévu de deux lisses et des pédales. Les découvertes archéologiques des dernières décennies, provenant des endroits les plus divers, permettent de compléter l'histoire de la technologie du tissage en Europe<sup>4</sup>. On considérerait d'habitude que cet outil perfectionné s'est répandu à partir de l'Europe centrale vers le Sud-Est européen or, nous savons aujourd'hui que Byzance connaissait depuis longtemps le métier à tisser horizontal et, en tant que facteur de civilisation, elle a exercé un rôle de propagateur de la technologie dans le sens inverse, notamment vers l'Europe centrale. Or, les vestiges du métier à tisser de type horizontal des X<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> s., découvertes dans deux localités de la Dobroudja : Dinogetia-Garvan et Păcuiul lui Soare<sup>5</sup> représentent exactement l'anneau géographique intermédiaire, point d'attache et de communication technique entre l'Empire byzantin et l'espace centre-est européen explicatif pour les réalités de notre pays, dans la période examinée. Les extrémités du temple (roum. *tindeche* <lat. *tendicula*) exécutés en plaques de cuivre, pièces spécifiques uniquement pour cette *realia*, ainsi que les

\* Communication présentée à la Session Nationale d'Etymologie, București, novembre 1987.

<sup>1</sup> Abbot Payson Usher, *A History of Mechanical Inventions*, Londres, 1954.

<sup>2</sup> Șt. Olteanu, *Societatea românească la cumpănă de milenii. Secolele VIII—XI*, București, 1984, p. 106—109.

<sup>3</sup> Jean Gimpel, *Revoluția industrială în evul mediu*, București, 1983, p. 238.

<sup>4</sup> Dan Gh. Teodor, *Romanitatea carpațo-dunăreană și Bizanțul în veacurile V—XI*, Iași, ed. Junimea, 1981.

<sup>5</sup> Gh. Bichir, *Contribuție la cunoașterea țesutului în așezarea de la Garvân (sec. X—XII)*, « Studii și cercetări de istorie veche », 1958, n. 2, p. 434—441 ; I. Barnea, *Noi contribuții la cunoașterea țesutului în așezarea de la Garvân (sec. X—XII)*, în *rev. cit.*, 1961, n. 2, p. 308 ; Șt. Olteanu, *Influențe bizantine în arta țesutului la Dunărea de jos în sec. X—XII*, « Studii », 1975, 1, p. 107 ; P. Diaconu, S. Baraschi, *Păcuiul lui Soare*, Buceurești, vol. II, 1977, p. 39 ș.u.

restes de tissu témoignent de l'utilisation, sur le territoire roumain de cette importante innovation technique qui a contribué à la réalisation, dans le foyer paysan, des tissages nécessaires à l'usage propre. En même temps, la forme primitive du métier à tisser vertical continuait son existence. Héritiers de la tradition byzantine dans des différents domaines de la culture spirituelle et matérielle, par l'intermédiaire des contacts civilisateurs, les Roumains ont été les bénéficiaires des technologies, des *realia* (sous l'aspect des formes, du décor etc.), mais, malheureusement, pas aussi sous celui de la terminologie respective <sup>6</sup>.

Ch. Vakarelski affirme que « Les *realia* utilisées pour le tissage au Moyen Âge au sud du Danube ne peuvent pas être reconstituées d'après les diverses termes vieux slaves hérités en bulgare » <sup>7</sup>. Les spécialistes bulgares ont insisté toujours sur les sources iconographiques et écrites concernant les produits textiles (particulièrement les grosses couvertures en laine), mentionnés par les sources byzantines des XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> s., mais, les témoignages archéologiques, les seuls en mesure de confirmer le type de l'outil, en l'absence d'une description les concernant, sont seulement les fuseaux de glaise (*glinjanych prjasel*) <sup>8</sup>. En ce qui concerne les sources écrites, mentionnons que celles-ci se rapportent aux produits, sans aucune référence à l'aspect de l'outil à l'aide duquel étaient tissés ces objets. L'absence de certaines informations ne nous permet pas une reconstitution de la technologie appliquée au sud du Danube avant la révolution industrielle. Mais le même savant bulgare considère que le terme vieux bulgare *statnja* prouve que « les métiers à tisser étaient figés dans la terre comme ils existent d'ailleurs aujourd'hui encore, dénommés *vkopani stanove*; le terme bg. actuel *stan*, avec le même sens, témoigne de la perpétuité de la *realia* » (p. 403). Nous supposons que rien n'atteste, au Moyen Âge, une certaine avance technique en matière de tissage dans la technologie sud-slave, par rapport à la technologie roumaine.

Les ethnographes yougoslaves estiment que l'outil de tissage utilisé en Serbie a été vertical «vus les dénominations *stan* ou *stav* (du *stati*), *krosno* etc.» <sup>9</sup> Les contacts directs de la population de l'ouest de la Yougoslavie (surtout celle habitant la côte Dalmate) avec le monde occidental a facilité, selon notre avis, la propagation, dans la zone, de la *realie* provenant de l'Europe centrale.

En poursuivant les informations sur l'histoire de l'outil tirées des recherches sur l'histoire de la technique, il ressort clairement que jusqu'aux X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> s. n'ont existé que des métiers à tisser de type vertical. Le métier à tisser horizontal a permis, en premier lieu, une diversifi-

<sup>6</sup> Cf. H. Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea*, București, 1966.

<sup>7</sup> Ch. Vakarelski, *Prinos kăm proučvania na bălgarskite tăkačni stanove*, «Izvestia na Etnografskija Muzej», kn. XIX, 1931, p. 21—34; Idem, *Etnografija na Bălgaria*, 1974, Sofia, p. 402.

<sup>8</sup> D. Marinov, *Gradivnă na veštovenata kultura v Severozapadna Bălgaria*, dans le volume *Izbrani proizvedenija*, t. II, Sofia, 1984, p. 730—731; V. Venedikova, *Horizontalnijat tăkačen stan u bălgarije*, «Izvestia na Etnografskija Institut i Muzej», VII, 1964, p. 45—82; M. Gumerova, *Tăkani i tăkačni tehniki v Smolensko*, rev. cit., X, 1967, p. 45—46.

<sup>9</sup> J. Drobnjaković, *Etnologija naroda Jugoslavije*, Belgrade, 1960, p. 54.

cation de la structure du tissu : de la toile à deux lices à celle à quatre lices, avec des modèles plus compliqués etc., mais, naturellement, la principale réalisation a été l'augmentation de la vitesse de tissage. Sur le territoire roumain et dans le Sud-Est de l'Europe, dans le milieu rural, cet outil a été réalisé jusqu'à nos jours entièrement en bois, par des artisans locaux, fait qui permettait à la majorité des familles d'avoir leur propre moyen pour réaliser les tissus nécessaires tant à la famille qu'à la mise en vente. Au moment où en Serbie l'outil devient sujet de prêt, dans la langue serbe-croate est apparu le sens spécialisé *stan* « loyer pour l'utilisation d'un métier à tisser » (RKJ s.v. *stan*).

La construction simple et efficace du métier à tisser en même temps se différencie d'une zone à l'autre par des menus détails, qui caractérisent tant les types roumains que ceux du Sud-Ouest du Danube. Bien que les principes sont les mêmes, leur dessin se différencie d'une ethnie à l'autre. La pièce principale nous semble être le châssis rectangulaire, construit en morceaux de bois, pièce qui aide à fixer le rouleau et l'ensouple, c'est-à-dire l'ourdissage chez tous les types de métier à tisser. Un élément de classification est la position de l'ensouple vis-à-vis du rouleau, le premier incliné vers le second ou vice versa et, enfin, une troisième position parfaitement horizontale. Un autre élément de classification est l'immobilité (aux pieds-poutres de soutien fixés dans la terre)/ la mobilité des métiers à tisser.

Le passage, sur le plan européen, à un instrument évolué du point de vue technique a eu comme effet aussi l'utilisation d'une nouvelle nomenclature. Toutes les langues romanes l'en prouvent, car elles n'ont pas perpétué les termes latins qui avaient désigné le « métier à tisser »<sup>10</sup>. Chaque langue romane a adopté des termes nouveaux car, selon notre avis, les termes existents avaient dénommé le type vertical de la *realie*, toujours moins en usage, ou des métiers spécialisés uniquement dans le tissage des tapis, des gros couvertures en poil de chèvre, des paillassons etc.

Dans la langue roumaine la plus ancienne dénomination, *arcea*, d'origine autochtone<sup>11</sup>, a les sens, d'après DA : « sorte de hutte (à demi enfuie dans la terre) ou de baraque, où les paysannes tissent pendant l'été » ; « métier à tisser (figé dans la terre) » ; « planchette du métier à tisser, servant de siège au tisseur ». Les cartes de ALR SN (c. 470 et 471, aussi ALRM SN I c. 300) attestent l'aire de diffusion de ce terme.

La deuxième strate lexicale, sous l'aspect de l'ancienneté, est représentée par le terme hérité du latin *tela* « toile », « métier à tisser » > *teară*. Le sens le plus répandu est « ourdissage, chaîne ». Un sens perpétué dans

<sup>10</sup> Sanda Reinheimer-Ripeanu, Oana Sălișteanu, *Împrumuturi slave în română în perspectivă romanică — numele de unelte*, « Studii și cercetări lingvistice », XXXVI, 1985, 2, p. 103—114.

Michel Dessaint, *Les noms de « rabot » dans les langues romanes. Technologie, étymologie et sémantique*, dans *Actes du XVIII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Trier, 1986, p. 83.

<sup>11</sup> Gr. Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, București, 1983, p. 30—31, 165. cf. aussi L. A. Ghîndin, I. A. Kalužskaja, *O primenenii perspektivnogo i retrospektivnogo analiza v issledovanii leksiki Karpato-balkanskogo regiona*, « Slavjanskoe i balkanskoe jazykoznanie. Jazyk v etnokulturnom aspekte », Moscou, 1984, p. 25—38.

la langue roumaine est « métier à tisser ». D'après les citations du DLR s.v. nous ne pouvons pas déduire d'autres caractéristiques de l'outil. La fixation des fils de chaîne sur l'ensouple qui est soutenu par le châssis fait possible l'approche sémantique : « ourdissage, chaîne » → « portion de fils de chaîne entre l'ensouple et les lisses » → « portion du tissu entre le rouleau et le peigne » → « toile » → « châssis ». Sur des aires resteintes *teară* s'est spécialisé avec les sens : « châssis, cadre de la scie », « lame de la scie ». Les attestations mises à jour par le DLR confirment la perpétuation dans la langue roumaine, des sens du lat. *tela*. D'autres descendants romans présentent des grandes évolutions sémantiques<sup>12</sup>, cf. l'aroum. *teara* « crème (de lait) » et « taie de l'œil, cataracte » (PAPAĦAGI, DA, s.v.).

Le terme le plus répandu en roumain, ayant aussi le sens technique, *război* « métier à tisser » est employé dans le langage populaire de tout le pays à l'exception de l'Est de la Roumanie où le terme *stative* (au pl.) est prédominant. Les dictionnaires de la langue roumaine et les études lexicologiques<sup>13</sup> indiquent pour le terme roumain l'étymon : bg. *razboj*, scr. *războj*, avec la même acception. Nous nous proposons à établir leurs positions dans la hiérarchie des champs onomasiologiques « métier à tisser » des langues respectives.

Le terme général répandu dans toutes les langues slaves pour notre *realie* est *stan* (slave ancien, baltoslave et pré-slave, SKOK, ER, s.v.). Donc, il a désigné le métier vertical et, par l'évolution de l'objet il désigne de nos jours aussi le métier horizontal, toute aussi comme « la machine pour la confection des tissus ». La circulation du terme est demeurée circonscrite au monde slave, car ni le terme *stan*, ni ses dérivés n'ont été empruntés en roumain.

En Yougoslavie, à côté du terme générique et le plus répandu *stan*, est utilisé le terme *războj* en Serbie, à Sremski Karlovci et en Slavonie ; à Crna Gora var. *razbol*. D'autres termes sont répandus sur des aires plus restreintes : *krosna* (dont le sens de base est « châssis »), *natra* (à Crna Gora)<sup>14</sup>, *stative* etc.

Dans la langue bulgare pour le métier de type horizontal le terme générique et le plus répandu est *stan*, ainsi que l'atteste tous les quatre volumes du BDA. Les cartes qui se rapportent à cette *realie* sont fragmentaires, l'on y trouve huit synonymes pour une typologie assez peu différenciée, certains synonymes sont utilisés sur des aires très restreintes. La question du BDA a été conçue de manière « directe », en mentionnant le terme principal : « kakvo e obštoto nazvanie na domašnja tăkačen stan — stan, diuzen, krevatini, razboj etc. ? » Ce type de question ne fournit pas de données concernant le type de la *realie* ou son existence / inexistence dans la localité respective.

Par comparaison au terme *stan*, *razboj* est moins répandu en bulgare. Il forme une strate linguistique ultérieure. La cartographie des réponses présente la suivante configuration des aires : au Sud-Est de la Bulgarie

<sup>12</sup> Sanda Reinheimer-Ripeanu, Oana Sălișteanu, *op. cit.*, p. 110.

<sup>13</sup> Gh. Mihăilă, *Imprumuturi vechi sud slave în limba română*, București 1960, p. 34.

<sup>14</sup> Mato Pižurica, *Prilog proučavaniju stočarske terminologije u Crnoj Gori*, dans *Savjetovanje o terminologijama narodne materialne i duhovne kulture*, Sarajevo, 1977, p. 126.

(BDA I, c. 207) la forme *razboj* a été enregistrée en 11 localités, à l'Ouest de Krumovgrad et dans 26 localités au Sud de Tundza ; dans le Sud-Ouest de la Bulgarie (BDA III, c. 239) les réponses forment une petite aire ayant les limites de Botevgrad à Petric, avec une sortie jusqu'à Pazardzik. Au Nord-Est de la Bulgarie le terme *razboj* n'a pas été utilisé dans les réponses pour BDA II ; sur la carte 222 apparaissent seulement les termes *stan*, *diuzen* et *krevatini*. Dans le Nord-Ouest de la Bulgarie (BDA IV, c. 306) l'aire *razboj* s'étend depuis la frontière yougoslave, dans les environs de la zone Belogradčik-Berkovci, jusqu'à Sofia. Mais, vers le Danube, à l'exception de cinq localités situées entre le Danube et Lom, l'aire limitrophe à la rive droite du Danube n'emploie pas le terme *razboj* «métier à tisser».

Le traité *Etnografija na Bălgaria* indique la suivante diffusion des termes les plus représentatifs : *stan* dans les dép. Silistra, Tolbuchin, Varna, Sliven, Stara Zagora, Plovdiv, Giurmudži et *razboj* dans les dép. Sofia, Pernik, Kjustendil, Sandansk, Galičnik <sup>15</sup>.

Nous soulignons qu'en bulgare les aires de diffusion du terme *razboj*, d'après BDA, sont latérales vers l'Ouest et le Sud et le nombre des localités où il est employé est plus réduit que celui des termes principaux *stan*, *diuzen*, *krevatini*.

Ch. Vakarelski a établi une liaison entre le type de métier (à partir de la pente de la chaîne entre l'ensouple et le rouleau) et la dénomination employée. *Razboj* s'appelle le métier avec l'ensouple placé plus haut que le rouleau ; *stan* a la pente placée inversement ; il existe aussi un métier avec des fils de chaîne parfaitement horizontaux, qui est désigné par un des ces deux termes en fonction de l'aire lexicale respective.

L'outil avec l'ensouple placé plus haut est répandu dans le Sud-Est et le Sud-Ouest de la Bulgarie (Pirin, les Rodopi jusqu'à Pazardžik, Panagiurište et, respectivement, Elhovo, Harmanlija, Sliven, Ivailovgrad, Strandža) <sup>16</sup>. Chez les Roumains ces deux types de métiers avec les chaînes en pente sont des raretés <sup>17</sup>.

Donc, nous signalons la nette différence entre l'aire de diffusion dans les parlars bulgares du terme *razboj* et l'aire de diffusion de l'homonyme roumain. De même, le manque de ressemblance entre le type de l'outil dénommé *razboj* en bulgare et le même outil roumain. Nous les considérons arguments décisifs pour soutenir que le roum. *război* « métier à tisser » n'est pas emprunté du bulgare.

Les dénominations de certains détails du métier à tisser ont été empruntées, dans la langue bulgare, du roumain. D. Marinov a enregistré le terme *iape* « pédales ». L'étymologie du bulgare *iape* est, selon notre avis, le mot roumain *iape* (au pl.), d'origine latine, ayant le même sens (cf. ALB SN II c. 481). Nous avons signalé que le terme bulgare *pat*

<sup>15</sup> *Etnografija na Bălgaria*, t. II, Sofia, 1963, p. 73. Cf. S. Stojkov, *Nazvanijata na takanija stan v bălgarski ezik*, «Izvestia na Etnografskija Institut i Muzej », kn. VI, 1963, p. 311—318.

<sup>16</sup> Ch. Vakarelski, *Etnografija na Bălgaria*, p. 391—393 et la carte.

<sup>17</sup> Valeria Butură, *Etnografija poporului român*, Cluj-Napoca, 1978, p. 131. Voir aussi Cornelia Bucar, *Introducere în istoria civilizației românești* (résumé de la thèse de doctorat), București, 1981.

« lit » mais aussi « planche pour s'asseoir, utilisée par le tisserand » est toujours d'origine roumaine <sup>18</sup>.

En ce qui concerne l'étymologie, scr. *razboj* 1. « métier à tisser » ; 2. « champ de bataille » ; 3. « pillage » (ap. SKOK, ER, I, 162) < sl. *razbiti*. Le premier sens suppose l'expression *razbiti vunu* pour le développement sémantique (« *upor. naprijed razbiti vunu za razvitak znacenja* »). Les sens 2 et 3 sont répandus dans toutes les langues slaves mais ils sont inexistantes dans le roumain. Nous supposons que l'acception « métier... » date dans les langues sud-slaves de la période de transformation technique de la *realie* ; les langues slaves de l'Est n'ont pas développé ce sens.

SKOK, ER, s.v. affirme que, « les Roumains ont modelé le roum. *război* 'guerre, combat' d'après le lat. *bellum*, parce que dans les langues slaves est attestée seulement l'acception 'pillage, dévastation ». Nous sommes tentés de croire que la perception du bruit produit par l'outil de tissage horizontal aurait pu déterminer l'usage métaphorique du mot roum. *război* « guerre ». D'ailleurs, l'expression consacrée pour indiquer le fonctionnement de l'outil est « battage des lisses ». Les ethnographes remarquent pourtant un autre aspect : pendant le fonctionnement du « métier... » il arrive souvent que les fils s'emmêlent tout comme les combattants sur le champs de bataille, donc une association est possible en ce sens aussi.

Du fait que l'opération de « battage des fils de la trame du tissu » a lieu dans les limites du châssis qui soutient la chaîne bien étendue, le châssis est dénommé parfois par le même terme que le métier à tisser. Les parties composantes du châssis sont : deux pièces de bois latérales *tălpi* (au pl.), articulées (soutenues) par deux morceaux de bois transversales, l'assemblage servant à soutenir les fils de chaîne. Par analogie, le châssis d'autres outils ont reçu en roumain le nom de *război*. D'ailleurs, l'analogie entre la dénomination du châssis et de l'outil dans son ensemble apparaît dans le cas des autres termes roumains aussi, cf. *teară* « métier à tisser » ; « châssis (de scie) » etc. Il convient d'avoir en vue l'approche sémantique entre la dénomination de la partie principale de l'outil et l'outil tout entier.

Dans leur ouvrage récemment paru <sup>19</sup> le Pr. Ion Coteanu et Marius Sala ont établi, à raison, l'étymologie du roum. *război* « métier à tisser » par métaphore, en partant du fait que *bătate*, *bătătură* « trame, duite » sont nommés justement les fils de trame que le tisserand range dans les fils de chaîne en battant avec le peigne ; les auteurs estiment que « la métaphore ne pouvait naître qu'à l'intérieur de la langue roumaine, mais, naturellement, chez des connaisseurs du slavon » (p. 50). En ce qui nous concerne, nous avons essayé de démontrer que l'existence, dans la société roumaine, de l'outil évolué du point de vue technique a entraîné une évolution sémantique du terme roum. *război*, sans invoquer nécessairement la connaissance du slavon.

<sup>18</sup> Zamfira Mihail, *Aria de răspîndire a împrumuturilor românești în limba bulgară*, Analele Universității București, Seria limbă și literatură străine, 1979, II, p. 52.

<sup>19</sup> *Etimologia și limba română*, București, Ed. Academiei, 1987.

Il est à présumer que le daco-roumain d'une part et les langues slaves de l'autre, ont métaphorisées indépendamment l'acception « l'outil de tissage ». Aucun élément ne suggère que les langues serbo-croate ou bulgare auraient utilisé le nouveau sens avant la langue roumaine.

#### ABRÉVIATIONS

- ALR SN = *Atlasul Lingvistic Român, Serie Nouă*, sub direcția lui Emil Petrovici, vol. II, București, Ed. Academici, 1958.
- ALRM SN = *Micul Atlas Lingvistic Român, Serie Nouă*, sub direcția lui Emil Petrovici, vol. I, București, Ed. Academiei, 1956.
- BDA I = *Bălgarski dialekten atlas, I. Iužnoiztočna Bălgaria*, săst. St. Stoikov, S. G. Bernstein, Sofia, 1964.
- BDA II = *Bălgarski dialekten atlas, II. Severoiztočna Bălgaria*, săst. St. Stoikov, Sofia, 1966.
- BDA III = *Bălgarski dialekten atlas, III. Iugoiztočna Bălgaria*, săst. St. Stoikov, Sofia, 1972.
- BDA IV = *Bălgarski dialekten atlas, IV. Severozapadna Bălgaria*, săst. Ch. Holiolčev, M. St. Mladenov, Sofia, 1983.
- DLR = *Dicționarul limbii române*, t. IX (R), t. XI, 2 (Te-), București, Ed. Academici, 1975, 1985.
- PAPAHAGI, DA = T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân, istoric și etimologic*, ed. a II-a, București, Ed. Academiei, 1972.
- RKJ = *Rečnik srpskohrvatskog književnog i narodnog jezika*, Belgrade, 3 vol. 1959.
- SKOK, ER = P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, t. I—III 1971—1973.
- s.v. = *sub verba*.

# LES DÉNOMINATIONS DES PARTIES DE L'INSTRUMENT ARATOIRE EN ROUMAIN ET EN ALBANAIS

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

Nous nous proposons de mettre à la disposition des spécialistes, pour la première fois, un répertoire comparé des principaux termes traditionnels du roumain et de l'albanais concernant les parties de l'instrument aratoire<sup>1</sup>.

Nous avons pris en considération seulement les dénominations des pièces qui participent directement au travail, sans nous occuper des termes désignant les parties qui assurent la traction de cet outil et les pièces pour le montage.

Roum. *bîrsă* (ou *bîrță*)<sup>2</sup> n.f. « étançon (de charrue) », « petite pelle perpendiculaire qui réunit la perche (la flèche) de la charrue à la glissière et dans laquelle est enfoncé le devant du versoir ; elle sert à relacher ou à faire hausser la glissière de la charrue » (Academia Română, *Dicționarul limbii române*, București, 1913 et suiv., ci-dessous DA, s.v.)<sup>3</sup>. L'étymologie est controversée. H. Tiktin, *Dicționar român-german*, București, 1903—1925 (ci-dessous TDRG) s.v. mentionne : étymologie inconnue. Ov. Densusianu<sup>4</sup> propose pour *bîrță*, forme considérée plus ancienne, un étymon slave hypothétique, la même forme étant expliquée par N. Jokl comme un emprunt de l'alb. *vercë*<sup>5</sup>. Gr. Brâncuș<sup>6</sup> compare roum. *bîrță*, *bîrsă* et alb. *verzë*, *vercë*<sup>7</sup> et apprécie qu'il s'agit d'un probable mot autochtone, conservé en roumain et en albanais. Il faut mentionner le fait que le terme albanais ne désigne pas l'objet en discussion, mais le versoir. Les formes *verzë*, *vercë* sont des variantes du nom *veshëzë* « versoir » qui

<sup>1</sup> Nous avons présenté les noms de la charrue en roumain et albanais dans l'article *Disa vërejle mbi terminologjinë bujqësore tradicionale në shqipen dhe rumanishten*, *Seminari ndërkom-bëtar për gjuhën dhe kulturën shqiptare*, VII, Prishtinë, 1980, p. 235—239.

<sup>2</sup> *Bîrță* en Moldavie, *bîrsă* en Munténie, Al. Bocânețu, *Terminologia agrară în limba română*, « Codrul Cosminului » II—III (1925—1926), p. 169.

<sup>3</sup> Autres définitions donnent Bocânețu, *op. cit.*, p. 147, 169 ; Ov. Densusianu, « Grai și suflet », I (1923) 1, p. 142 ; V. Breban, *Dicționarul general al limbii române*, București (ci-dessous DGLR) s.v.

<sup>4</sup> Ov. Densusianu, dans le compte rendu de l'étude de N. Drăganu, *Din vechea noas ră toponimie*, « Dacoromania », (ci-dessous DR) I, p. 109—146 en « Grai și suflet » I (1923) 1, p. 161. Drăganu y proposait l'étymon thraco-dace \**bersa* « bouleau ».

<sup>5</sup> N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen* (ci-dessous LKU), Berlin, 1923, p. 140 ; voir aussi S. Pușcariu, DR III, p. 818 et 843.

<sup>6</sup> Gr. Brâncuș, « Studii și cercetări lingvistice » (ci-dessous SCL) XII (1961) 2, p. 196.

<sup>7</sup> Une forme *bërc* est enregistrée dans les parlars albanais de Macédoine par P. Skok, en *Studime gjuhësore I, Dialektologji*, Prishtinë, 1978, p. 99.

fut au début probablement un diminutif de *vesh* « oreille », devenu, par une métaphore difficilement à dater, terme agricole<sup>8</sup>. D'autres dénominations pour l'étauçon, avec une circulation plus restreinte, sont : *custură*, *chingă*, *coardă*, *tuci*, *proptea*<sup>9</sup>, aucune n'étant spécialisée uniquement pour l'agriculture (comme dans le cas de *bîrsă*).

Au roum. *bîrsă* « étauçon » correspond le terme alb. *shpatëzë* n.f. : « afin que la glissière (*përdhes*) et la perche (*shtija*) de la charrue ne bougent pas, une pièce de fixation a été introduite entre ces deux parties, pour en empêcher la clôture ou l'ouverture »<sup>10</sup>. En ce qui concerne l'étymologie, N. Jokl attire l'attention sur une forme apparentée enregistrée en Sardaigne<sup>11</sup>; l'ethnographe A. Haudricourt<sup>12</sup> propose lui aussi un étymon latin. Directement dérivé du latin est alb. *shpatë*, *shpatëzë* étant un diminutif formé en albanais. D'autres termes pour « étauçon »<sup>13</sup> sont : *shpatulla*, *shpatullima* (probablement d'autres dérivés de *shpatë*), *pejkë*, *pykëzë* « coin », *shkop* « bâton », *shkopth*, *purtekë* « perche ».

Roum. *brăzdar* n.m. « soc de charrue », « le fer long ou large de la charrue » (DA s.v.) est le terme le plus fréquent et il est dérivé en roumain du terme *brazdă* (d'origine slave, DA s.v.). Les syntagmes synonymes *fier mare* et *fier brăzdat*<sup>14</sup> (DA s.v. *fier*) comprennent un terme d'origine latine provenant du vocabulaire commun, terme inclus dans le vocabulaire agricole. Fréquent est aussi le terme *sapă* « bêche » ou *sapa plugului*, dénomination (d'origine latine) d'un outil ayant des fonctions similaire<sup>15</sup>. D'une manière analogue, dans l'albanais de Kosovo sont utilisés, pour dénommer le « soc », le terme d'origine turque *bel* « pioche, bêche » et celui d'origine slave *lopatë* « pelle »<sup>16</sup>.

En albanais, la liste des termes correspondant au roum. *brăzdar* est plus riche : *pluar*, *plori* (*Fjalor i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1954, ci-dessous *Fj. shq.* s.v.), *plor*, -i (*Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, Tiranë, 1980, ci-dessous FS, s. *plor* 2) et *umb* (ou *um*) (*Fj. shq.* s.v.) sont les plus fréquents<sup>17</sup>. À l'avis d'E. Çabej<sup>18</sup>, alb. *pluar*, généralement connu, qui apparaît aussi chez les premiers auteurs, provient de néogr.  $\pi\lambda\omega\rho\eta$  « la

<sup>8</sup> E. Căbej, *Shumësi i singularizuar në gjuhën shqipe*, Tirane, 1967, p. 33.

<sup>9</sup> Bocănețu, *op. cit.*, p. 147. S. Dumistrăcel, *Terminologia uneltelor agricole în limba română pe baza ALR*, « Studii și cercetări științifice », Iași, Filologic, XIII (1962) 2, p. 178 ajoute l'usage régional des termes *trupifă*, *plaz*, *talpă* pour l'étauçon de charrue aussi.

<sup>10</sup> Rrok Zojzi, *Parmenda shqiptare dhe procesi historik i zhvillimit të saj*, « Etnografia shqiptare » (ci-dessous E. Shq.) VII (1976), p. 13. Pour *shpatëzë*, *Fj. shq.* s.v. donne seulement le sens « glissière de la charrue », tandis que FS s.v. donne exclusivement le sens « étauçon de charrue ».

<sup>11</sup> N. Jokl, « Indogermanisches Jahrbuch », IX (1922—1923), n<sup>o</sup>. 55.

<sup>12</sup> Chez A. Haudricourt et M. J. B. Delamar, *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, [1955], p. 271, 284 il y a une forme altérée *spatel*, pour laquelle les ethnographes français proposent une origine latine. Selon Gj. Shkurtaç, *Të dhëna gjuhësore për lashtësinë e bujqësisë ndër shqiptarët*, en *Konferenca kombëtare e studimeve etnografike*, Tiranë, 1977, p. 346, il s'agit d'un mot autochtone. L'étymologie latine est moins discutable.

<sup>13</sup> Rrok Zojzi, *op. cit.*, p. 13.

<sup>14</sup> Al. Bocănețu, *op. cit.*, p. 146.

<sup>15</sup> Georgeta Moraru-Popa, « Revista de etnografie și folclor », 15 (1970) 2, p. 147.

<sup>16</sup> M. Krasniqi, « Gjurmime albanologjike, Etnologji-folklor » (ci-dessous Gj. alb.) VII (1977), p. 362.

<sup>17</sup> Rr. Zojzi, *op. cit.*, p. 16, En *Fj. shq.* et FS s. *umb* sont enregistrés les termes *pluar* pour l'objet de grandes dimensions et *umb* pour l'objet de dimensions plus petites.

<sup>18</sup> E. Çabej, « Studime filologjike » (ci-dessous SF) II (1965) 1, p. 19 constate qu' l'albanais a tendance d'utiliser dans le lexique agricole des termes maritimes.

proue d'une embarcation ». Le mot continue à faire partie du vocabulaire maritime des parlers albanais du sud (voir aussi FS s. *plor* 2). Presque tout aussi fréquent comme *pluar* est *umb*, -i (ou *um*, -i et *humës*<sup>19</sup>), terme d'origine latine : *vomer*, -*rem* « le fer de la charrue », conservé en aroumain aussi, *vomeră* (T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân*, București, 1974 ; S. Pușcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache I. Lateinisches Element*, Heidelberg, 1905, s. *vomeră* attire l'attention aussi sur l'alb. *umb*) et en italien<sup>20</sup>. En conservant les termes *sphatëzë* et *umb*, l'albanais fait partie d'une aire qui inclut l'Italie (et le sud de la France). Avec le sens de « soc de charrue » il y a aussi *llapar* (FS) et *llopar* (d'habitude synonyme de *veshëzë*) et même *plug*<sup>21</sup> ; de même, le terme *vig* « perche de la charrue » est indiqué, à côté des variantes *nvik*<sup>22</sup> et *vjegë* (*Fj. shq. s.v.*, FS s.v.), comme synonymes de *pluar*. E. Çabej<sup>23</sup> a enregistré la forme *vjejë* « soc », pour laquelle M.E. Schmidt<sup>24</sup> propose une racine indo-européenne, le mot albanais étant comparé avec le latin *vomis*.

Roum. *coarne* n.n.pl. « chacun des deux mancherons de la charrue tenus par l'homme pendant le labourage » (DA s.v.). *Corn*, pl. *coarne* est d'origine latine (DA s.v.)<sup>25</sup>, en fait un mot polysémantique utilisé aussi dans le vocabulaire agricole.

*Dorëz* (ë) n.f. « mancheron » (*Fj. shq. s.v.*) est le terme albanais correspondant le plus répandu<sup>26</sup> (utilisé au singulier)<sup>27</sup>. Le mot désigne en albanais le mancheron de n'importe quel outil, non seulement celui de l'instrument aratoire.

Roum. *cormană* n.f. « versoir », « grosse planche dure, attachée seulement à une extrémité, du côté droit de la charrue, destinée à retourner les sillons » (DA s.v.). étymologie assez controversée. TDRG s.v. propose comme étymon l'hongr. *kormány*, étymologie acceptée aussi par DA s.v.<sup>28</sup> et par L. Tamas<sup>29</sup>, qui a enregistré pour l'hongr. *kormány* aussi le sens « Streichbrett ». Al. Rosetti explique le terme roumain par l'intermédiaire du serbocroate<sup>30</sup>.

<sup>19</sup> P. Skok, *op. cit.*, p. 98 ; -*ës*, suffixe d'agent.

<sup>20</sup> H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise*, « Revue des études sud-est européennes » IV (1966) 1-2, p. 11 : alb. *umb* < lat. *vomis*, forme ancienne par rapport à *vomer*, forme conservée par les langues romanes occidentales.

<sup>21</sup> Q. Haxhihasani, « Bul. për shk. shq. » 4 (1954) p. 147 et 3 (1955) p. 176, 186.

<sup>22</sup> Selon Gj. Shkurtaj, *op. cit.*, p. 346, 390, *nvik* est un terme autochtone.

<sup>23</sup> E. Çabej, *Shumësi*, p. 30.

<sup>24</sup> M. E. Schmidt, « Zeitschrift f. vergl. Sprachforschung auf dem Gebiete der indog. Sprachen » 50 (1922) 1/2, p. 234.

<sup>25</sup> Voir aussi *Istoria limbii române*, II, București, 1969, p. 297.

<sup>26</sup> Rr. Zojzi, *op. cit.*, p. 12 ; on utilise aussi le nom *dorë* « main » et ses dérivés : *dorak*, *dorashkë*, *dorçë*, *dorakë*. Un calque de l'albanais peut être l'aroum. *mârile di damal'ug* (*mârile di papamândă*) « mancherons de la charrue », enregistré par Th. Capidan, DR VI, p. 105 ; voir aussi megl. *mănușă* « manchon de la charrue » (I. A. Candrea, « Grai și suflet », VI (1934) 1, 2, p. 164).

<sup>27</sup> Il s'agit en albanais probablement de l'outil ayant un seul mancheron.

<sup>28</sup> Une discussion plus détaillée chez S. Pușcariu, DR I, p. 239 ; l'étymologie hongroise est acceptée par V. Breban, DGLR s.v.

<sup>29</sup> L. Tamas, *Etymologisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, Paris, 1967, s.v. Selon G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română*, București, 1960, p. 21, note 3, l'étymologie hongroise n'est pas satisfaisante.

<sup>30</sup> Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, București, 1986 (ci-dessous ILR) p. 174, 288 ; il reprend l'hypothèse de P. Cancel, *Termeni slavi de plug în dacoromână*, București, 1921, p. 13.

Synonymes d'une moindre fréquence : *cucură* (DA s.v.) (en Moldavie, Bucovine, Maramureș et Transylvanie)<sup>31</sup>, soit d'origine hongroise<sup>32</sup>, soit russe<sup>33</sup>; *poliță*, d'origine slave, *răsturnătoare*, dérivé roumain du verbe *răsturna*, *scîndură*, terme d'origine latine, mais, comme terme agricole, probablement du bulgare *даска*<sup>34</sup>, *lespede*, inclus par utilisation métaphorique dans la série de *scîndură*.

Pour l'instrument aratoire dénommé en albanais *parmendë*, la pièce en discussion est décrite de la manière suivante : « L'on y attache ces accessoires pour déplacer la terre à droite et à gauche, afin d'*ouvrir* (donc, pas pour *retourner*) le sillon. On les attache ou les enlève selon les nécessités ». À l'avis de l'ethnographe Rrok Zojzi, qui en fait la description, ce type est ancien. Nouvel est le type d'instrument aratoire qui n'a pas deux, mais un seul versoir en forme de planche (*dërrasë*), type qui s'est répandu surtout pendant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Le nom le plus fréquent est *veshëzë* n.f. pl. (FS s.v.), diminutif de *vesh* « oreille ». Au singulier, le nom est utilisé ultérieurement, désignant l'objet simple et non plus l'objet bilatéral<sup>36</sup>. En albanais c'est le nom ancien, donc, qui est utilisé pour l'objet nouvel aussi, tandis qu'en roumain, c'est l'instrument archaïque (*muşuroitorul* ou *rarița*) qui a deux versoirs (*cormene* ou *cormane*), la pièce de l'instrument évolué prêtant son nom à la pièce de l'instrument ancien.

Plus rares sont les termes *verzë* n.f. (FS s.v. II. 2), *vercë* n.f. (*Fj. shq.* s.v.)<sup>37</sup>. Pour la forme *vercë*, N. Jokl propose un étymon latin hypothétique \**vertia*<sup>38</sup>. E. Çabej considère, à juste raison, que *verzë* est une variante du mot *veshëzë*<sup>39</sup>. D'autres variantes : *vesh* (FS s.v. 7), *veshët*, *veshjez*. *Vesh* se construit avec le verbe *hap* « ouvrir », *hedh* « jeter » et non pas avec *rrotullon* « retourner »<sup>40</sup>. Un autre terme pour désigner la pièce en discussion est *llopar* ou *llapar* (*Fj. shq.* s.v.)<sup>41</sup>.

<sup>31</sup> La diffusion dialectale de *cormană* et *cucură* chez S. Dumistrăcel, *op. cit.*, p. 178, 196.

<sup>32</sup> DA s.v., TDRG s.v., S. Dumistrăcel *loc. cit.*, V. Breban, DGLR s. *cucură*<sup>2</sup> (< hongr. *kukora*).

<sup>33</sup> Al. Rosetti, ILR, p. 274.

<sup>34</sup> S. Dumistrăcel, *op. cit.*, p. 179.

<sup>35</sup> Rr. Zojzi, *op. cit.*, p. 19, 20. Des renseignements sur l'*araire à daska*, type bien connu en Dalmatie, Herzégovine, Bosnie, Kossova et Albanie chez A. Haudricourt et M. J. B. Delamar, *op. cit.*, p. 278—279 (et la fig. 107). Les auteurs ajoutent la précision que cette sorte de planche ne retourne pas la terre, mais la rejète : du reste, *Fj. shq.* s. *veshëz* utilise précisément le verbe *hedh* « jeter, rejeter ».

<sup>36</sup> Plusieurs exemples et variantes chez E. Çabej, *Shumësi*, p. 33—34.

<sup>37</sup> Voir la discussion de *bîrsă*. Des renseignements concernant la fréquence des termes chez Rr. Zojzi, *op. cit.*, p. 19.

<sup>38</sup> S. Pușcariu, DR III, p. 818 considère l'étymologie proposée par N. Jokl LKU comme inacceptable de point de vue phonétique. D'ailleurs, le sens discuté par Jokl, « Scharbaum, senkrecht zwischen Grindel und Sohle stehender Baum », en fait « étauçon de charrue » et non pas « versoir » (de la charrue), n'apparaît dans les sources que nous avons consultées pour *veshëzë* et *vercë*. Nous ajoutons le fait que la forme homonyme *verza* s.f.pl. a le sens « branchies des poissons ».

<sup>39</sup> E. Çabej, *Shumësi*, p. 34.

<sup>40</sup> A. Gjergji, *Të dhëna mbi bujqësinë tradicionale në fshatin Pojan (Fier)*, E. shq. V (1974), p. 135, Q. Haxhihasani, « Bul. per shq. shoq. » 3 (1955), p. 178, *Fj. shq.* s. *veshëzë*, FS s. *veshëz*.

<sup>41</sup> Uke Xhemaj, « Gj. alb. etnogr. e folkl. » VIII (1978), p. 175 ; selon E. Çabej, SF I (1964) 2, p. 36, il s'agit d'un dérivé en albanais de *llapë* « langue » et non pas d'un emprunt du slave.

Roum. *fier lung, fier mare* (DA s. *fiare* n.n. pl.) « pièce en fer » « en forme de couteau fiché dans la perche de la charrue qui traîne la terre verticalement »<sup>42</sup>. Mot d'origine latine qui aurait pu devenir assez tôt terme agricole (avant l'arrivée des Slaves)<sup>43</sup>. En dehors de cette dénomination, qui est la plus fréquente, apparaissent aussi d'autres termes d'origine latine, termes polysémantiques utilisés aussi dans la terminologie agricole : *cușit, custură, tăiș*<sup>44</sup>.

Le terme correspondant en albanais est *thikë* « couteau » (FS s.v. 2) avec le dérivé *thikëzë* « petit couteau » qui apparaît chez Buzuku<sup>45</sup>. Le mot, d'origine autochtone, est utilisée aussi comme terme agricole. Sont utilisés plus rarement les mots *shpatë* et *shpatullinë* (qui le plus souvent apparaissent avec le sens de « étançon de charrue »)<sup>46</sup> et le terme *pendrec* (*Fj. shq.* s.v.).

Roum. *grindei* n.n. « flèche, perche de charrue », « long cylindre horizontal en bois dans lequel sont enfoncées toutes les autres pièces de la charrue ; la partie la plus longue et la plus grosse de la charrue dont une extrémité est fixée sur l'avant-train de la charrue et l'autre porte les mancherons, le fer long etc. » (DA s.v.) C'est un terme spécifique non seulement à la terminologie agricole, mais aussi à l'industrie ménagère en général, faisant partie probablement, des plus anciens mots d'origine slave pénétrés en roumain<sup>47</sup> ; il est généralement répandu. Pourtant, on utilise aussi quelques synonymes : *curmea* (dont l'étymologie est inconnue) (DA s.v.), *drug, oiștea* (plugului) (DA s. *grindei*), *proșapul* (plugului).

En albanais correspond une série beaucoup plus riche ; le terme le plus répandu est *shtjë* et son diminutif *shtizë* « aiguille, lance, pique » (*Fj. shq.* s.v., FS s.v. 3 et s. *sirt*). L'étymologie est controversée. N. Jokl, partant de la forme et du sens de base, le considère mot autochtone et non pas un emprunt du serbo-croate (*ojište*)<sup>48</sup>. Pour les formes *shti* et *sti*, H. Mihăescu propose l'étymon latin *stiva*<sup>49</sup>, en incluant la variante *sti* parmi les éléments du latin communs à l'albanais et aux langues romanes occidentales. D'autres termes : *grykë* « gorge », *grykëzë, kallë,*

<sup>42</sup> Bocăneșu, *Terminologia*.

<sup>43</sup> Hypothèse avancée par V. Pavel, *Terminologia agrară moldoenească*, Chișinău, 1973, p. 49.

<sup>44</sup> S. Dumitrăcel, *op. cit.*, p. 178 ; *custură* pourrait être un dérivé de *cușit* (DA s.v.) et non pas un emprunt du slave, ainsi que le considérait H. Dumke, *Die Terminologie des Ackersbaus im Dakorumänischen*, « Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache », 1913, p. 80.

<sup>45</sup> Rr. Zozji, *op. cit.*, p. 18 ; dans les parlars de sud, la fonction de la pièce est précisée à l'aide du déterminant *ugar* « terre en friche jachère ; champ labouré » : *thikë ugar* (A. Gjergji, *Të dhëna*, p. 135).

<sup>46</sup> En roumain aussi le mot *custură* peut avoir le sens « soc » et le sens « étançon de charrue » (voir *blășă*).

<sup>47</sup> G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 21 ; emprunt ancien, aussi selon T. Pleter, « *Limba română* » XVII (1964) 4, p. 303–306 ; Al. Rosetti, ILR, p. 274 considère le mot en discussion comme d'origine bulgare.

<sup>48</sup> Solution citée par Çj. Shkurtaç, *op. cit.*, p. 346.

<sup>49</sup> H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 30.

*kallmi*, *sirt* (*Fj. shq. s.v.*, FS s.v.) (avec étymologie inconnue), *vig* (*Fh. shq.*, FS)<sup>50</sup> pour lesquels N. Jokl propose l'origine autochtone<sup>51</sup>. D'autres synonymes : *blygë*, probablement dialectal, en Kosovo, et *gredel*, en Macédoine, *gradel* en Kosovo, *grëndell* à Korça<sup>52</sup>. Ces trois formes, correspondant au roum. *grindei*, sont des emprunts plus récents que le mot roumain, ayant une diffusion beaucoup plus limitée et des formes qui diffèrent d'une région à l'autre. Les deux premières formes sont probablement empruntées du serbo-croate et la troisième du bulgare.

Roum. *plaz* n.n. « glissière », « pièce d'appui montée sur la charrue au soc, placée dans la partie inférieure de l'ensemble formé par le versoir et le soc et qui assure la stabilité de la charrue pendant le labourage » (Academia RSR, *Dictionarul limbii române*, București, 1965 et suiv., ci dessous DLR, s.v.) est un terme répandu et fait partie des mots les plus anciens d'origine sud-slave en roumain<sup>53</sup>. Synonymes : *călcăi*, *picior*, *talpă*<sup>54</sup> ; d'usage régional sont les termes *bîrsă*, *piept*, *plasă*, *pod*, *plughită* (DLR s. *plaz*).

En albanais, le plus utilisé est le dérivé du mot *dhe* « terre » : *përdhec* (*Fj. shq. s.v.*, FS s.v.) et *përdhes*<sup>55</sup>. Une série de synonymes qui ne sont pas tous spécialisés pour l'agriculture : *bolc*, avec le sens exclusif de « base de la charrue » (*Fj. shq. s.v.*) et ses variantes *bollëz* (FS)<sup>56</sup>, *dorëz*<sup>57</sup> (probablement parce que la glissière et les mancheions de la charrue ne faisaient qu'une seule pièce, le sens s'est étendu aussi sur la glissière), *pllaz* (*Fj. shq. s.v.*, FS s.v.) n'est répandu que dans quelques parlers<sup>58</sup> et probablement un emprunt plus récent qu'en roumain, *shpatëz* (*Fj. shq. s.v.* l'a enregistré exclusivement avec le sens « glissière », *urëz*, -a en Kosovo<sup>59</sup>, *pallë*, *këmbë* (:roum. *picior*), *trup* (:roum. *trupita* ?), *shkamb*, *Uoz*, *llapar* (utilisé aussi avec le sens de « versoir »).

<sup>50</sup> Rr. Zojzi, *op. cit.*, p. 13 ; pour *sirt*, *shtijë*, *vig* voir aussi Marië Amelie von Godin, *Wörterbuch der albanischen und deutschen Sprache*, I. Leipzig, 1930, s. *Deichsel*.

<sup>51</sup> N. Jokl, *Studien zur albanischen Etymologie und Wortbildung*, Sitzungsberichte der kais. Akad. der Wissenschaften in Wien, Philos.- hist. Klasse, 168. Band, Wien, 1911.

<sup>52</sup> Ukë Xhemaj, *op. cit.*, p. 173, 204 ; P. Skok, *op. cit.*, p. 99 ; Mehmet Halimi, en *Studime gjuhësore* I Prishtine, 1978, p. 395 ; A. Gjergji, *E. shq. I*, p. 200.

<sup>53</sup> G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 21. On tient compte aussi de la métathèse (Al. Rosetti, ILR, p. 313 et 593).

<sup>54</sup> Selon Al. Bocăneju, *op. cit.*, p. 178, il s'agit d'un terme agricole emprunté à une langue étrangère et non pas d'un emploi métaphorique en roumain. Au contraire, Marius Sala SCL XXXI (1980) 2, p. 151—161 considère le mot comme d'origine latine et non pas hongroise. Maria Iliescu, SCL XXVIII (1977) 2, p. 184 avait déjà indiqué pour le mot roumain une série de correspondants dans les langues romanes.

<sup>55</sup> Rr. Zojzi, *op. cit.*, p. 13.

<sup>56</sup> Q. Haxhihasani, « Bul. per shk. shoq. » II (1954) p. 118 ; une série de variantes chez Sh. Hoxha SF XVIII (1981) 4, p. 127. Sh. Hoxha en propose un emploi métaphorique de *bolë* « serpent ».

<sup>57</sup> M. Çeliku, SF II (1965) 4, p. 120.

<sup>58</sup> Dans les parlers de sud de l'Albanie, A. Gjergji, *E. shq. I* p. 199 ; J. Gjinari, « Bul. i Univ. sht. » XIV (1960) 4, p. 123, A. Gjergji, *E. shq. V*, p. 135 ; pour les parlers albanais de Macédoine, P. Skok, *loc. cit.*

<sup>59</sup> H. Bogaj, *Gj. alb. Seria Filologji*, I (1971), p. 193 ; U. Xhemaj, *op. cit.* p. 173.

Roum. *trupitã* n.f. « ensemble formé par l'étauçon, le soc et le versoir de la charrue »<sup>60</sup>; en albanais, nous avons enregistré, dans certains parlars, pour désigner cet objet, les termes *dorëz*<sup>61</sup>, au début « mancheron de la charrue », et *jek*<sup>62</sup>.

En guise de conclusion, nous nous permettons quelques remarques :

Par rapport à l'albanais, pour chaque objet le roumain a un nombre plus réduit de dénominations, dont une est diffusée sur une aire plus large, ayant une fréquence élevée.

En roumain, ainsi que l'a remarqué Steilian Dumistrăcel<sup>63</sup>, les termes qui pourraient créer des confusions sont rares. Mais, en albanais, ainsi que nous l'avons démontré ci-dessus, les suivants termes peuvent se rapporter à deux ou même à trois objets différents : *bel*, *dorëz*, *lopatë*, *llapar*, *pendrec*, *pluar*, *plug*, *shpatë*, *shpatëz*, *vig*. Il est donc nécessaire d'enregistrer sur les cartes, par régions, toutes ces dénominations et les objets qu'elles désignent. Les cartes publiées par l'ethnographe Rrok Zojzi dans son étude sur l'araire se proposent de suivre seulement la diffusion de l'objet sans s'occuper de la diffusion des dénominations de ses pièces.

En roumain et en albanais existent, au sujet des termes discutés, un nombre réduit de termes communs. Déjà P. Cancel<sup>64</sup> en remarquait l'absence. Pourtant, l'analyse de chaque pièce a démontré que certains termes apparaissent aussi en albanais (*pllaz*, *grëndell*), avec une diffusion limitée par rapport à la diffusion plus large en roumain.

En ce qui concerne l'origine des termes désignant les parties de l'instrument aratoire en roumain et en albanais, nous constatons en premier lieu que les plus nombreuses dans les deux langues sont les dénominations métaphoriques, beaucoup d'entre elles étant formées d'une manière semblable. Il s'agit de mots autochtones (en albanais) ou de substrat et hérités du latin (en roumain), des mots de soi-disant fonds ancien de la langue, utilisés aussi dans le domaine agricole. Pourtant, leur utilisation comme termes agricoles est difficile à dater, comme il est difficile d'affirmer avec certitude qu'il est question de calques d'autres langues, ou des observations directes du locuteur roumain ou albanais.

Les termes autochtones spécialisés en albanais ne forment pas la majorité, comme soutien Gjovalin Shkurtaç<sup>65</sup>, mais ils sont assez nombreux. Tout aussi importantes sont les dénominations d'origine latine, incluant souvent l'albanais dans l'aire méditerranéenne.

En roumain les dénominations agricoles spécialisées qui proviennent du substrat sont très peu nombreuses et incertaines. Plus nombreuses sont celles d'origine latine. (Mentionnons qu'il ne s'agit pas de mots latins

<sup>60</sup> Georgeta Moraru Popa, *loc. cit.*, p. 153; Al. Bocăncu, *loc. cit.*, p. 148.

<sup>61</sup> Q. Haxhihasani, « Bul. per shk. shoq. » 3 (1955), p. 176.

<sup>62</sup> Bahri Beci, SF II (1965) 1, p. 86.

<sup>63</sup> S. Dumistrăcel, *op. cit.*, p. 184.

<sup>64</sup> P. Cancel, *op. cit.*, p. 31.

<sup>65</sup> Gj. Shkurtaç, *op. cit.*, p. 346.

polysémantiques utilisés aussi pour désigner des objets agricoles — et qui sont réellement nombreux — mais de termes agricoles spécialisés).

En ce qui concerne les emprunts slaves, il est difficile d'établir leur ancienneté tant en roumain qu'en albanais. Pour l'albanais il nous manque la description plus détaillée qui mette en parallèle les dénominations pour l'araire et pour la charrue. Le fait que les termes (peu nombreux) correspondant au roumain ont en albanais une diffusion limitée, une forme plus proche de l'étymon slave et disposent de nombreux synonymes pourrait constituer un argument à l'appui de l'assertion qu'ils ont été empruntés plus tard que ceux du roumain <sup>66</sup>.

<sup>66</sup> Pour le roumain, la période des premiers emprunts slaves est comprise approximativement entre le VIII<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle (ILR II, p. 372—374, Al. Rosetti, *Mélanges linguistiques et de philologie*, p. 471 et *Études linguistiques*, 1973, p. 202, G. Mihăilă, *loc. cit.*)

# LE MÉGLÉNO-ROUMAIN PARLÉ EN DOBROUDJA ÉVOLUTION ET PERSPECTIVES

ELENA SCĂRLĂTOIU

Des circonstances historiques connues ont facilité, dès les années 1923—1924, l'établissement dans la Dobroudja méridionale et, après 1940, en Roumanie, dans la commune Cerna de l'actuel département Tulcea, d'un important nombre de familles mégléno-roumaines, originaires de la région Meglena (en Macédoine, au nord du golfe Salonique), notamment des localités Liumnița (Lum), Lugunța (Lu) et Oșani (Oș), ainsi que de Țirnareca (Țr), Huma (Hu), Berislav (Br) et Cupa (Cu) — les quatre dernières n'étant représentées dans notre pays que par une seule famille (Țr), ou par un seul locuteur (Br et Cu ; le dernier représentant de Hu est mort) \*.

Nous pouvons affirmer que l'état d'évolution du mégléno-roumain, au moment de l'installation de ses locuteurs dans la commune Cerna était celui d'un dialecte roumain divergent, dans lequel les modifications du type « langage drift » étaient déterminées par le bilinguisme et, en général, par les contacts intenses avec des langues ou des dialectes différents au point de vue généalogique (slaves, de date plus ancienne ou plus récente, turques).

Le contact avec le daco-roumain — avec la langue roumaine littéraire — pose de nouveaux problèmes sous l'aspect de la relation récepteur-emmeteur, qui vise la diglossie, telle qu'elle a été définie par Ch. Ferguson<sup>1</sup>, et non pas le bilinguisme. Il s'agit, en essence, du rapport entre une variété superposée, dans le cas échéant la variété (langue) littéraire, standard, dénommée par Ferguson la *variété H* (« high », élevé, supérieur)<sup>2</sup> et d'un dialecte lui appartenant, la variété L (« low », bas, inférieur)<sup>2</sup>. Pour A. Martinet, la variété H correspondrait au terme, introduit par lui, de *dialecte 1*, tout en précisant que ce *dialecte 1* ou *variété H* n'est pas identique à la langue standard mais qu'il représente une variété qui se situe au-dessus du parler local, mais au-dessous du niveau de la langue standard : le *dialecte 2* serait le correspondant du terme de *variété L*<sup>3</sup>.

Les recherches sur le terrain ont mis en évidence le processus d'élimination graduelle du *dialecte 2* qui représente « les formes linguistiques indigènes que certains locuteurs utilisent seulement dans leurs relations

\* Les noms actuels de ces localités, dans l'ordre mentionné par le texte sont : Σκρά Λαγκαδία, Αρχάγγελος, Κάρπη Χυμα, Περίχλα, Κοῦπα.

<sup>1</sup> Ch. Ferguson, *Diglossia*, in « World » XV (1959), 2, p. 325—340.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 136.

<sup>3</sup> A. Martinet, *A Functional View of Language*, Oxford, 1961, p. 112.

restreintes, dans le cadre du même dialecte, tandis que d'autres locuteurs utilisent le *dialecte 1* »<sup>4</sup>. Mais, ce processus est assez compliqué et, comme l'observait à raison B. Cazacu<sup>5</sup>, le *dialecte 2* est éliminé par deux étapes : 1) sous l'influence de la langue standard le *dialecte 2* acquiert une nuance littéraire et, 2) le dialecte de nuance littéraire cède la place à la langue littéraire (standard) de nuance dialectale. Dans cette deuxième phase les éléments de la langue standard sont prédominants et l'on peut poser la question de l'apparition de l'*interdialecte*, considéré comme étape « intermédiaire dans le processus historique de l'intégration des dialectes dans la langue nationale »<sup>6</sup>.

Dans ce contexte, aux termes introduits par Ch. Ferguson et que nous utiliserons dans notre étude, *variété H* et *variété L*, nous ajouterons un troisième, dénommé par nous *variété I* (intermédiaire).



Notre recherche vise un double but : 1) la réactualisation d'une partie de l'enquête menée par Sever Pop pour l'ALR<sup>7</sup> (le questionnaire réduit — les questions n<sup>os</sup> 1—2.160 — desquelles nous n'avons choisi que celles considérées significatives pour la mise en évidence du processus de « nivellement » lexical du parler des Mégléno-roumains de Cerna sous l'influence de la langue standard) et la valorisation de cette enquête, sous la forme d'un glossaire (Sever Pop a inclus seulement une partie du matériel dans l'ALR I et Th. Capidan a procédé d'une manière similaire dans le *Dictionarul megleno-român*, Bucarest, 1935). Les pages du journal qui précèdent le questionnaire nous enseignent que l'enquête de Sever Pop a eu lieu du 23 au 27 avril 1933 chez les Mégléno-roumains originaires de Liunnița (Grèce, l'actuelle localité Scra) établis après 1923—1924 à Srebarna, dans la Dobroudja méridionale (point 012 sur la carte de l'ALR). Le principal informateur s'était installé dans la localité seulement une année avant l'enquête (1932), ce qui constitue une garantie que son parler était, à la date respective, encore inaltéré et, de toute façon, nullement ou très peu influencé par la langue bulgare parlée à Srebarna. Nous estimons que la reprise de l'enquête s'impose parce que, d'une part, un appréciable intervalle de temps nous sépare de la date mentionnée, et d'autre part, parce que tous ces « Lumnicéens » de Srebarna ont « immigré » une seconde fois, pour s'établir en Roumanie. Ils y ont pris contact avec de nouvelles réalités, reflétées normalement dans la langue : c'est ici qu'ils ont réalisé les grandes mutations survenues dans la société roumaine, le progrès culturel et économique du pays, faits qui ont marqué de leur

<sup>4</sup> B. Cazacu, *Studii de dialectologie* (l'étude : *Noțiunea de interdialect*), București, 1966, p. 34.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 40.

<sup>7</sup> L'enquête, en manuscrit, au « Musée de la langue roumaine » de l'Institut de linguistique et d'histoire littéraire de Cluj-Napoca. Nous saisissons l'occasion pour remercier la direction de l'Institut et les collègues Elena Comșulca et Ion Mării d'avoir mis à notre disposition ces matériaux. Une recherche récente sur le terrain, chez les Mégléno-roumains de Grèce et de Yougoslavie a été entreprise par Beate Wild (Allemagne Fédérale) qui a utilisé le questionnaire pour l'ALE. Les résultats de ses recherches ont été publiés dans un atlas : *Meglenoromanischer Sprachatlas*, dans « Balkan Archiv », Neue Folge-Beiheft, Herausgegeben von Wolfgang Dahmen und Johannes Krammer. Band 2, Hamburg, 1983.

empreinte la vie matérielle et spirituelle des Roumains. Dans ces conditions ont été créées les premisses pour un rapprochement de la langue standard non seulement des parlers daco-roumains, mais aussi des dialectes aroumain et mégléno-roumain parlés sur le territoire de la Roumanie. Il convient de mentionner aussi notre deuxième objectif : la relation entre le parler des Mégléno-roumains et les mutations socio-culturelles, politiques et économiques survenues dans leur vie. Autrement dit, nous avons étudié le reflet de ces mutations dans le vocabulaire des Mégléno-roumains de Cerna et mis au point les résultats de nos recherches sur le terrain au sujet de la relation *variété H — variété I — variété L* dans le domaine lexical.

A cette fin nous avons jugé nécessaire une comparaison diachronique entre la situation existante en Méglénie jusqu'aux années '30 de notre siècle et celle relevée après la première « immigration » des Mégléno-roumains dans la Dobroudja méridionale (partialement détectable dans l'enquête Sever Pop point 012 sur la carte de l'ALR) et, finalement, avec celle de Cerna, enregistrée par nous. Pour comparer nos données issues de la situation présente, à celles fournies par Sever Pop à Srebarna, nous avons commencé par l'investigation des représentants de la commune Liumnița. Mais, remarquant en même temps que les chances de conservation du dialecte sont de plus en plus limitées, nous avons élargi notre investigation sur des locuteurs provenant d'autres communes, à savoir : Lugunța, Oșani, Țirnareca (point 013 de l'ALR). Ainsi que nous avons mentionné ci-dessus, notre questionnaire de base a été celui de Sever Pop. Mais, vu notre intérêt pour la comparaison du « mouvement » de certains domaines du vocabulaire mégléno-roumain dans l'étape actuelle, tenant compte de la classification des domaines du vocabulaire de n'importe quelle langue (ou dialecte), proposée par Rudolf Hallig et W. von Wartburg<sup>8</sup>, nous ne nous sommes pas limités, quand nous l'avons jugé nécessaire, uniquement à ce questionnaire, très ample pour certains domaines du lexique (corps humain, maladies, qualités ou défauts physiques, les questions n<sup>os</sup> 1—170 ; 212 ; 354—367 ; 785—799 ; 1201—1204 ; 1205—1206 ; 1612—1658 ; 1961—1965 ; 1967—1968 ; 1973—1975 dont les réponses sont, en général, notées sur les cartes de l'ALR I) mais plus restreint pour d'autres domaines (nature, relief, les questions n<sup>os</sup> 387—390 ; 392—412 ; 422 ; 423 ; 425—430). Nous nous sommes servi aussi du questionnaire développé d'Emile Petrovici (questions 2161—6960) pour l'ALR II, utilisé ultérieurement tant pour l'ALR série nouvelle, que pour le NALR. Comme nous ne savions pas comment Sever Pop avait-il formulé ses questions — son questionnaire ne comprend que les mot-clef du daco-roumain susceptibles d'une réponse — le questionnaire du NALR nous a été particulièrement utile<sup>9</sup>.

Pour notre enquête nous avons choisi des informateurs de différentes catégories d'âge : I — 65—85 ans (nés en Méglénie) ; II, 40—46 ans (nés en Dobroudja méridionale ou à Cerna).

Le matériel étudié nous a conduit à des conclusions concernant les perspectives du dialecte mégléno-roumain parlé en Dobroudja.

<sup>8</sup> A : *L'univers* ; B : *L'homme* ; C : *L'homme et l'univers*, apud St. Dumistrăcel, *Influența limbii literare asupra graiurilor daco-române. Fonetica neologismului*, București, 1978, p. 30—31.

<sup>9</sup> Le questionnaire a été publié dans « Fonetică și dialectologie », V (1963).

Dans une phase incipiente, le facteur qui détermine un rapprochement entre la *variété L* (le dialecte mégléno-roumain) et la *variété H* (la langue standard — la langue commune du peuple entier ou la langue roumaine littéraire), par l'intermédiaire de la *variété I* — apparue, peut-être, dès le moment de la première « immigration » d'une partie du dialecte dans la Dobroudja méridionale, mais absolument sûr au moment de la deuxième « immigration » à Cerna — est la mutation survenue dans le domaine des « realia ». Nous avons enregistré la situation où la *variété I* est réalisée soit par l'introduction dans le discours du locuteur — sans rapport avec l'âge ou le sexe — des mots ou des syntagmes qui désignent des objets ou des notions qui lui étaient inconnus avant le contact avec les réalités socio-culturelles, politiques, économiques roumaines et qui pourraient équivaloir avec l'emprunt « Wörter und Sachen », soit par la réception du néologisme dans sa forme correcte, littéraire, « intellectualisée » d'après la formule de I. Coteanu<sup>10</sup>. Particulièrement intéressantes sont les transformations linguistiques intervenues suite aux mutations des « realia » dans la sphère de la terminologie agricole en mégléno-roumain. Voici quelques exemples concernant les outils agricoles destinés à l'exécution des principaux travaux. En Méglénie on labourait avec l'outil nommé *lariță* (soc) ou *arat* (Hu), *rat* (Tr), outil qui était une charrue légère en bois, prévue d'un fer long symétrique, ayant seulement un rudiment de versoir — une espèce d'aile latérale de l'*aratrum* romain — qui était nommé *ureacl'ă*. Après la première guerre mondiale l'outil nommé *lariță* a commencé d'être remplacé par celui dénommé *plug* (charrue). La différence entre les deux outils consiste dans le fait que le deuxième, ayant un versoir (ALR s.n.I, 18) — *peană* ou *taban* — et un fer long symétrique, ne creusait pas tout simplement la terre, mais l'ouvrait et retournait les sillons.

Venus à Cerna, les Mégléno-roumains ont continué de labourer avec ce type de charrue à laquelle ils attelaient d'habitude une bête de somme. Après la collectivisation, les Mégléno-roumains sont entrés dans les coopératives agricoles de production qui bénéficiaient d'un équipement moderne : tracteur à charrues, tracteurs à disques, des engins destinés à la préparation du lit germinatif. Des termes tels *lariță*, par exemple, hors d'usage à côté des réalités qu'ils désignaient sont passés dans le vocabulaire passif des locuteurs âgés du dialecte, étant remplacés par les termes néologiques répandus sur l'entier territoire roumain. En dehors des néologismes, nous avons enregistré dans le dialecte une série de mots concernant l'agriculture et le jardinage, mots « empruntés » de la langue littéraire, liés, eux aussi, aux mutations des « realia ». Il s'agit de nombreuses dénominations de plantes qui ont commencé à y être cultivées : *țelină* (celleri), *mărar* (aneth), *leuștean* (livèche), *pătrunjel* (persil) etc. ; leur nom est entré dans le vocabulaire mégléno-roumain, en l'enrichissant de la sorte.

Dans le domaine de la terminologie sociale et administrative mégléno-roumaine, nous avons fait les mêmes constatations. Pour la plupart des cas, en mégléno-roumain, celle-ci était d'origine turque, résultat d'une multi-séculaire domination ottomane dans les Balkans ; elle s'est main-

<sup>10</sup> *Aspecte ale limbajului popular actual*, dans « Limba română », XII (1963), 1, p. 62.

tenue, une certaine période dans la Dobroudja méridionale pour disparaître totalement à Cerna, ou se maintenir seulement dans le vocabulaire passif de quelques locuteurs. Pour le terme *slugă* ou *argat* (domestique, homme de peine) (ALR s.n. IV, 4882) on trouve en Méglénie : *izmikiar*; dans la Dobroudja méridionale, point 012 : *ğändărmă*, !à Cerna : *ğändărmă — jandarm* (hors d'usage) — *milițian* (milicien); pour le terme *primărie* (mairie) (ALR s.n. III, h. 901), en Méglénie : *cunac*; en Dobroudja méridionale, p. 012 : *cunac*; à Cerna : *primărie — Sfat popular — Consiliu popular* (Conseil populaire, dénomination actuelle).

Une autre étape qui marque le rapprochement entre la *variété H* et la *variété L* par l'intermédiaire de la *variété I* est l'introduction du doublet synonymique de la *variété H*. Parfois, celui-ci coexiste avec le doublet de la *variété L*, autrefois celui de la *variété L* a disparu presque totalement du vocabulaire des locuteurs étant remplacé par l'« emprunt » de la langue standard. Par exemple, pour l'instrument avec lequel on peint les murs, le p. 012 enregistre le terme *fursă di var* (ALR II, h. 291). Notre enquête a enregistré (Cerna, chez les représentants de la commune Lunnița) le triplet *frusă, perie, bidinea* (brosse, brosse à peindre les murs) dont le dernier terme, selon l'avis des informateurs est le plus souvent utilisé, tandis que le premier est « presque oublié »; pour désigner le son de blé l'enquête de Sever Pop enregistre au p. 012 le terme *liuspi*; le même terme a été enregistré par nous chez les locuteurs de Liumnița, avec la mention des informateurs qu'il n'est utilisé que « très rarement. l'on se souvient à peine »; au p. 013 Sever Pop a enregistré le terme *grundză*, que nous avons noté comme étant utilisé « très rarement, presque oublié » chez deux représentants de Țîrnareca; en échange, le terme daco-roumain *tărîțe* (son de céréales) s'est généralisé chez tous les locuteurs mégléno-roumains enquêtés par nous. Mais, la disparition du terme ancien ne se produit pas dans tous les cas. Nous avons enregistré des doublets synonymiques ou, d'après la terminologie de Ch. Ferguson, des « éléments paire »<sup>11</sup> — l'un appartenant à la *variété H*, l'autre à la *variété L* — concernant des concepts habituels, utilisés tant en H qu'en L, où les sens des deux éléments sont identiques, et l'utilisation de l'un ou l'autre définit tout de suite la séquence parlée ou écrite comme étant H ou L. Le rôle déterminant de l'introduction, dans le discours, de l'une ou l'autre des variétés est donné par le contexte de la situation : la présence d'un interlocuteur étranger conduit à l'emploi de la *variété H* ou d'une variante aussi proche que possible de celle-ci : dans la présence d'un interlocuteur appartenant à la communauté, le locuteur méglénite utilise la *variété L*.

Nous avons surpris, dans nos enregistrements, des séquences du type : *mi-am făcut o casă frumoasă* (je me suis construit une belle maison) — *ăń dărai ună casă frumoasă* (sic!) — *ăń dărai ună casă ubăvă*, « ça dépend de mon interlocuteur » souligne notre informateur.

Mais, remarquons aussi le fait que la *variété L* pure n'existe plus chez aucun des locuteurs enquêtés. Pour la plupart, nous avons identifié l'utilisation des deux suivantes variétés : la *variété H* (dans un certain contexte) ou une variante aussi proche que possible de celle-ci, et la *variété*

<sup>11</sup> Ch. Ferguson, *Diglossia*, p. 338.

*I* (utilisée dans les conversations par les membres de la communauté linguistique mégléno-roumaine), variété qui s'approche, plus ou moins, de la variété *H*, par rapport à l'âge, au sexe et au niveau d'instruction.

Même si notre étude ne vise qu'une analyse de la relation variété *H* — variété *L* — variété *I*, dans le domaine du lexique — le plus réceptif et le plus perméable aux contacts — il convient de préciser que les données de notre enquête désignent un rapprochement de la variété *H*, manifesté dans tous les compartiments de la langue, en commençant par le lexique, continuant par la phonétique et, finalement par la morphologie et la syntaxe. Le phénomène enregistré par nous est irréversible pour le mégléno-roumain parlé à Cerna, (variété *I*), avec la mention que les locuteurs de la première catégorie d'âge (I) et surtout les femmes ( $I_2$ ) utilisent une variété *I* plus proche à la variété *L*, tandis que ceux de la deuxième catégorie d'âge (II), indifféremment du sexe, utilisent une variété *I* plus proche à la variété *H*. L'explication du rapprochement inévitable de cette dernière variété se trouve non seulement dans les mutations dans la sphère des « realia » du dialecte « immigrant » (variété *L* devenue, dans le temps, variété *I*). La communauté mégléno-roumaine de Cerna est restreinte et ouverte : à côté des Mégléno-roumains, vivent des Daco-roumains et des Bulgares ; les contacts des Mégléno-roumains avec la langue standard (variété *H*) se réalisent par des voies multiples : l'influence directe de la ville, pour une certaine catégorie aussi le lieu de travail, les médias, les mariages mixtes, toujours plus nombreux et, pour ceux de la deuxième catégorie d'âge, l'influence de l'école. Puis, le mégléno-roumain est aussi le dialecte historique de la langue roumaine qui, bien qu'avoir subi dans la Péninsule Balkanique, au long des siècles, l'évolution divergente la plus prononcée, a conservé quand même un fonds lexical commun avec le Daco-roumain — des mots de substrat, hérités du latin ou des emprunts slaves anciens. Le mégléno-roumain, transplanté dans le milieu linguistique daco-roumain, n'a pas été obligé d'adopter un grand nombre de mots daco-roumains, car beaucoup lui étaient familiers. Ce qui lui restait à faire était seulement une adaptation phonétique des mots en question, notamment un rapprochement de (ou bien une identification avec) la prononciation des mots de la langue standard.

Sans poser la question de la plus jeune génération — les moins de 6 ans, élèves et étudiants — qui pour la plupart n'apprennent pas le dialecte « parce qu'il n'a pas une belle résonance » ou « parce qu'il n'est pas utile » nous apprécions que les perspectives du dialecte mégléno-roumain parlé aujourd'hui en Roumanie (en réalité la variété *I*) sont ceux de l'intégration dans le système de la langue standard (fait qui peut être remarqué aussi dans les cas des parlers daco-roumains), intégration réalisée par un processus continu de rapprochement de la variété *I* à la variété *H*, jusqu'au nivellement complet de tous les compartiments de la langue. La perspective de son abandon par les locuteurs de la deuxième catégorie d'âge ne doit pas être négligée non plus : elle existe, et il est fort probable qu'elle prendra d'ampleur, d'une part grâce au prestige de la langue littéraire (standard) et, d'autre part, suite à l'intervention permanente des médias et, en général, de l'action culturelle. En ce sens, la conscience de l'appartenance à la même langue joue elle aussi un rôle important.

# L'AROUMAIN ET SES RAPPORTS AVEC LE GREC

(à propos d'un ouvrage récent)

NICOLAE SARAMANDU

Sous l'égide de l'Institut d'Études Balkaniques de Thessalonique est paru récemment l'ouvrage d'Achille G. Lazarou, *L'aroumain et ses rapports avec le grec* (Thessalonique, 1986, 304 p. + 5 car es). L'ouvrage, qui est la traduction en français (avec certaines modifications de rédaction et additions à la bibliographie) du livre au titre identique paru en grec en 1976, représente la thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 1975 à l'Université d'Athènes (sous la direction de G. Bañiniotis)<sup>1</sup>. L'impression du livre dans une langue de circulation montre l'intention de l'auteur de faire connaître ses opinions à un cercle plus large de spécialistes, en particulier en dehors de la Grèce.

Dans son ouvrage A. Lazarou reprend la thèse émise en 1939 par l'historien grec A. Keramopoulos concernant l'origine grecque des Aroumains<sup>2</sup>, thèse combattue à cette époque par Th. Capidan<sup>3</sup>. Ignorant la critique de Th. Capidan, A. Lazarou revient à la thèse de A. Keramopoulos pour la compléter avec la partie qui lui manquait, à savoir celle linguistique, notamment pour démontrer le caractère grec du substrat de l'aroumain<sup>4</sup>.

Nous nous proposons ci-dessous, après la présentation sommaire des premiers chapitres, de nous arrêter sur la dernière partie de l'ouvrage, la troisième, qui renferme les considérations d'ordre linguistique. Cette partie doit constituer, dans l'intention de l'auteur, la contribution la plus importante à la démonstration de l'origine grecque des Aroumains (cf. *Prologue*, p. 9).

A. Lazarou précise dans le *Prologue* l'objet de son ouvrage : « l'étude de l'origine de l'aroumain, c'est-à-dire de l'idiome propre aux Vlachophones, Valaques, des régions grecques, et de ses rapports avec le grec » (p.

<sup>1</sup> 'Αχιλλέως Γ. Λαζάρου, 'Η 'Αρωμουνική και αὶ μετὰ τῆς 'Ελληνικῆς σχέσεις αὐτῆς, Athènes, 1976.

<sup>2</sup> A. Κεραμόπουλλου, Τὴ εἶναι οἱ Κουτσόβλαχοι, Athènes, 1939.

<sup>3</sup> Th. Capidan, *Originea Macedoromânilor. Răspuns D-lui Keramopulos de la Academia Greacă din Atena, referitor la originea greacă a Macedoromânilor*, \* Academia Română, Memoriile secțiunii literare », seria III, tomul IX (1939), p. 11—34. Bien qu'il mentionne à la bibliographie la réponse de Th. Capidan, A. Lazarou ne précise nulle part en quoi consiste la critique du savant aroumain.

<sup>4</sup> « Une suite scientifique cependant n'a pas été donnée à l'apport de Keramopoulos. Certes on ne manque pas d'études d'amateurs zélés. De plus, la bibliographie linguistique grecque sur l'aroumain reste par excellence pauvre, bien que Keramopoulos ait proclamé la nécessité et l'utilité de la recherche linguistique. [...] Nous entreprenons de combler ce manque par la présente étude [...] » (p. 14—15).

9). Des problèmes que l'auteur se propose d'envisager nous mentionnons : l'acquisition du latin par les Grecs, ce qui a amené à « la formation d'îlots de langue latine dans l'espace hellénique septentrional » (*loc. cit.*) ; la confirmation, « en se fondant sur des critères objectifs, notamment linguistiques », du « caractère indigène et grec » des Aroumains (*ibidem*) ; la littérature aroumaine ; l'origine du terme *aromân* etc.

C'est déjà dans l'*Introduction* que A. Lazarou s'occupe du terme *aromân*. Reprenant l'opinion exprimée antérieurement par A. Keramopoulos, l'auteur établit une équivalence entre *aromân* (< lat. *romanus*) et le terme grec *ρωμαῖος* (*ρωμιός*) : étant donné que, dans les deux cas, il s'agit de « citoyens romains », la seule différence entre les deux termes consisterait « dans le fait que par le premier on désigne le sujet bilingue, qui parle le grec et l'aroumain, et par le second l'hellénophone seulement » (p. 11)<sup>5</sup>. Présentant d'une manière simplifiée le rapport entre le mot aroumain et le mot grec, A. Lazarou nie, en fait, la valeur de terme ethnique de *aromân*, en le vidant ainsi de son contenu réel. A. Lazarou répète l'erreur de A. Keramopoulos, que Th. Capidan avait relevée dans les termes suivants : « L'auteur a tort en ce qui concerne la partie la plus importante du développement des mots *Ρωμαῖοι* et *Romanus*. Notamment, tandis que le premier, *Ρωμαῖοι*, chez les Byzantins, désignait les citoyens romains seulement sous le rapport politique, sans référence à la langue des Romains, le second, *Romanus*, d'où dérive *Român*, désignait les citoyens romains qui continuaient de parler la langue des Romains. Par conséquent, il y a une grande différence entre la manière dont *Ρωμαῖος* a évolué chez les Byzantins et *Romanus* chez les Roumains »<sup>6</sup>. Malheureusement, A. Lazarou ne mentionne pas la prise de position de Th. Capidan.

S'appuyant sur l'équivalence des termes *aromân* et *ρωμαῖος*, A. Lazarou reprend l'idée de base de la thèse de A. Keramopoulos, à savoir que les Aroumains seraient les descendants des soldats des garnisons affectées à la garde des frontières de la Macédoine, garnisons qui auraient été formées de Grecs<sup>7</sup>. Mais, tel que Th. Capidan l'a montré, A. Keramopoulos « ne cite aucun document historique par lequel il puisse attester que les frontières de la Macédoine, après l'occupation de celle-ci par les Romains, auraient été gardées par des garnisons constituées exclusive-

<sup>5</sup> Cf. aussi : « le nom propre *Romanus* avait perdu beaucoup de son sens et était évité dans les régions danubiennes latinisées, et au-delà. Au contraire, dans les pays grecs, il est encore utilisé à la fois par les hellénophones et par les latinophones, tous de purs héritiers de l'Empire romain et de Byzance, et leurs continuateurs, dans les expressions populaires *Romios* et *Arinân* ; la différence entre les deux consiste en ce que celui qu'on désignait par le premier avait acquis le droit de citoyenneté romaine, mais parlait seulement le grec, tandis que celui qu'on appelait par le second, en plus du même droit faisait également usage du latin, autrement dit il était bilingue » (p. 81).

<sup>6</sup> Th. Capidan, *op. cit.*, p. 13.

<sup>7</sup> Cette opinion a été exprimée pour la première fois par M. Chrysochoos, dans *Βλάχοι καὶ Κουτσόβλαχοι*, Athènes, 1909. Récemment l'opinion a été assumée par d'autres auteurs grecs : N. Andriotis (1960 ; « les Valaques sont très vraisemblablement d'anciens Grecs latinisés »), A. Vacalopoulos (1961), G. Kolias (1969 ; « la masse principale des Koutsvalaques du Pinde est du point de vue racial grecque, tout autant que leurs voisins hellénophones de la montagne et de la plaine ») (apud A. Lazarou, p. 14).

ment par des Grecs »<sup>8</sup>. D'ailleurs, ainsi que A. Lazarou le mentionne lui-même, l'opinion que les Aroumains seraient des Grecs latinisés n'est pas généralement acceptée par les historiens grecs<sup>9</sup>.

Allant plus loin que A. Keramopoulos, A. Lazarou considère que le processus de romanisation a compris toute la population grecque des régions conquis par les Romains, qui est devenue bilingue par l'acquisition du latin comme deuxième langue, à côté du grec, la langue maternelle<sup>10</sup>. Citant l'affirmation faite par A. Keramopoulos dans une note de son ouvrage, à savoir que la population en cause « resta bilingue par la suite »<sup>11</sup>, A. Lazarou, tout comme son prédécesseur, oublie de préciser la durée de l'état de bilinguisme. En absence d'une telle précision, on pourrait croire que la population, ou au moins une partie de celle-ci, est restée toujours bilingue, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, c'est-à-dire plus de deux millénaires. Cela nous apparaît comme une impossibilité, dans les conditions où le grec, ainsi que A. Lazarou le montre lui-même, a joui toujours de prestige culturel, et au VIII<sup>e</sup> siècle a remplacé le latin comme langue officielle de l'Empire Romain d'Orient. Dans les nouvelles circonstances il n'y avait aucune raison pour que les Grecs « bilingues » continuassent à parler la langue de leurs anciens vainqueurs. En réalité, la population autochtone romanisée n'est pas restée longtemps bilingue

<sup>8</sup> Th. Capidan, *op. cit.*, p. 30.

<sup>9</sup> Voilà, par exemple, l'opinion de C. Paparrègopoulos : « L'avis prédominant, aujourd'hui, est que les Valaques eux-mêmes étaient des parents des Valaques habitant au-delà de l'Istros, et que ces derniers ont surgi du mélange des nombreux colons romains que l'empereur Trajan avait envoyés au début du II<sup>e</sup> s. p.C. en Dacie, avec les indigènes de ce pays, mélange qui a fait que le principal élément de la langue valaque jusqu'à aujourd'hui est le latin. Cette thèse a déjà été admise par nos écrivains, Kinnamos et Chalkokondyle. D'autre part, celle selon laquelle les Valaques habitant en-deçà de l'Istros, et précisément ceux qui vivent aux alentours de la Thessalie et de l'Épire, sont des descendants directs de toutes les colonies romaines qui furent jamais fondées dans ces régions ne paraît pas vraisemblable, surtout parce que, tel qu'est posé le problème, on voudrait que soit expliquée l'identité de nom des Valaques en-deçà et au-delà de l'Istros, et la grande ressemblance de l'idiome des deux peuples » (apud A. Lazarou, p. 12). La traduction de A. Lazarou est inexacte dans la partie finale du texte de C. Paparrègopoulos, qui parle de « la grande ressemblance de deux idiomes » (« ἡ πολλὴ ὁμοιότης τοῦ γλωσσικοῦ ἀμφοτέρων ἰδιώματος ») ; il ne s'agit donc pas de « deux peuples » dans le texte de l'historien grec.

<sup>10</sup> En accord avec l'opinion générale, certains auteurs grecs considèrent que la romanisation n'avait pas eu lieu dans la zone de culture grecque ; cf., récemment, I. S. Touloumakos (1972) : « Le terme 'romanisation' (Romanization, Romanisierung) est ici impropre parce qu'il signifie également l'acceptation de la langue latine et de la civilisation romaine, chose qui, dans l'espace grec de l'empire romain, n'a pas eu lieu, comme on le sait » (apud A. Lazarou, p. 43, note 30).

<sup>11</sup> A. Keramopoulos, *op. cit.*, p. 86, note 30 : *παρέμεινε δίγλωσσος καὶ ἑπιτα*. A la page 118 A. Lazarou affirme que « les Aroumains parlant aussi le grec ne sentirent pas le besoin de cultiver le latin vulgaire », d'où il résulte que le grec n'a jamais été abandonné par la population bilingue. A. Keramopoulos a repris sa thèse de 1939 dans un article publié plus tard, en 1953 : « Les Valaques de nos contrées eux-mêmes considèrent et entendent le nom Valaque comme un surnom, et ont pour nom national celui d'Aroumain (Ἀρουμόνος ou Ἀροῦνος) = Romanus (cives), citoyen romain = romios (ρωμιός), ... de même que les citoyens de langue grecque, des romains (ρωμιολί) » (apud A. Lazarou, p. 11, note 6). L'identification des Aroumains avec les Grecs apparaît déjà en 1919 chez un autre auteur grec, V. Colocotronis, *La Macédoine et l'Hellénisme*, Paris, 1919, p. 457 : « Avec les Grecs sont étroitement liés ces braves pasturs du Pinde qu'on appelle Koutsovalaques, ou tout court Valaques ou Vlaques ou encore Aroumounes — terme qui provient du nom Aromân, qu'ils se donnent eux-mêmes et qui ne signifie rien d'autre que Romains, c'est-à-dire Grecs » (apud A. Lazarou, p. 11, note 3).

et a abandonné sa langue maternelle en faveur du latin. Dans ces conditions, la conclusion de A. Lazarou n'a aucun fondement : « nous tirons la conséquence, évidente selon nous, que les Aroumains eux aussi sont de purs Grecs, tout autant que ceux d'autres régions, et qu'ils furent bilingues, ou même parlèrent une autre langue à cause d'accidents survenus dans leur nation » (p. 103)<sup>12</sup>.

Dans la troisième partie du livre, la plus ample (p. 157 — 259), A. Lazarou se propose de présenter la structure et l'évolution de l'aroumain — aux niveaux phonétique, morphologique et lexical — dans la perspective de ses rapports avec le grec.

En ce qui concerne la phonétique, A. Lazarou s'occupe, dans un sous-chapitre intitulé *Evolutions parallèles* (p. 162—168), des phénomènes suivants : l'apparition de la voyelle *ă* (*i, a*), la palatalisation des labiales et la présence en aroumain des consonnes *γ, δ, θ*.

À l'égard du son *ă*, qui, comme on le sait, existe aussi en albanais et en bulgare, l'auteur affirme que « la théorie d'un substrat illyro-thrace ne tient pas » et que « les rapports de l'aroumain avec le grec apparaissent incontestables pendant le premier stade d'évolution du son *ă* (*i, a*), commun à toutes les langues romanes et dérivé d'une tendance phonétique plus générale » (p. 166). À propos du grec, A. Lazarou cite, sans offrir des exemples, le livre de A. A. Papadopoulos consacré aux parlers grecs septentrionaux. Mais, dans le livre cité, l'auteur s'occupe du « son *ă*, placé entre *e* et *a* »<sup>13</sup>, provenant de *eá* (*iá*). Il s'agit donc, en aroumain et en grec, des phénomènes tout à fait différents.

S'occupant de la palatalisation des labiales, l'une des particularités les plus caractéristiques de l'aroumain, qui se retrouve en dacoroumain, A. Lazarou observe que les labiales se palatalisent aussi dans les parlers grecs de l'île de Chio, avec lesquels l'aroumain n'a, évidemment, aucun rapport.

La présence en aroumain des consonnes *γ, δ, θ* dans des mots d'origine grecque représenterait, selon l'auteur, « une singulière originalité d'une grande importance » (p. 167). Il s'agit, en réalité, d'un phénomène périphérique, les sons en cause (qui apparaissent, le plus souvent, dans des emprunts locaux, preuve de leur caractère récent) ne se rencontrant pas dans l'aroumain du nord, parlé en milieu slave<sup>14</sup>.

Par la suite, A. Lazarou s'occupe des changements phonétiques et morphologiques des éléments grecs de l'aroumain. Malheureusement, l'exposé est vicié par le fait que l'auteur ne fait pas les délimitations chronologiques nécessaires, ce qui conduit à la confusion des diverses couches de mots grecs pénétrés en aroumain. D'ailleurs A. Lazarou ne précise que rarement qu'il s'agit de mots empruntés ; il soutient même que certains

<sup>12</sup> Tel qu'il avait affirmé auparavant, que les latinophones ne descendaient pas tous de Grecs (cf. p. 90, note 29 : « Cependant, déjà durant le VI<sup>e</sup> siècle, comme Jean Lydien le témoigne, les latinophones existaient en Europe (balkanique); de plus, la plupart d'entre eux descendaient de Grecs »), l'auteur admet maintenant que certains Aroumains ont parlé « une autre langue » que le grec, ce qui revient à dire qu'ils n'étaient pas restés tous bilingues.

<sup>13</sup> A. A. Παπαδόπουλου, Γραμματική τῶν βορειῶν ἰδιωμάτων τῆς Νέας Ἑλληνικῆς Γλώσσης, Athènes, 1927, p. 13.

<sup>14</sup> Cf. Th. Capidan, *Aromânii. Dialectul aromân*, București, 1932, p. 356—359; Nicolae Saramandu, *Cercetări asupra aromânei vorbite în Dobrogea*, București, 1972, p. 86—94, 152—153.

changements prouveraient une évolution phonétique ininterrompue des mots grecs de l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours.

La plupart des phénomènes phonétiques présentés par l'auteur sont insignifiants ou accidentels : les changements apparaissent dans des mots isolés ou des emprunts locaux (inconnus aux parlers aroumains des autres régions), qui occupent une position marginale dans le vocabulaire. De cette façon, certains changements, tel le passage des voyelles *a*, *e*, *i* à *o*, sont de simples accidents phonétiques (assimilation, dissimilation), qui se produisent une seule fois, dans des mots quasi-inconnus (*a* > *o* dans *apondiha*; *e* > *o* dans *lakidomonitu*; *i* > *o* dans *stolozmă*), raison pour laquelle les formes citées ne figurent pas dans le dictionnaire de Tache Papahagi.

Certains mots d'origine grecque ont souffert des transformations phonétiques qui se retrouvent dans les termes hérités du latin, par exemple *e* > *i* en position nasale (*kindimă* < gr. κέντημα, le seul exemple, relevé déjà par Chr. Geagea). On retrouve ce phénomène dans des emprunts plus anciens faits à d'autres langues, et non seulement en aroumain (cf. dacoroum. *grindă* < sl. *gręda*). Etant propres au roumain en général, de tels changements prouvent que les termes grecs en cause ont été empruntés à une époque plus reculée et non qu'ils seraient « des résidus anciens du grec » (p. 179), comme l'affirme l'auteur.

En considérant que certains mots — avec *e* accentué conservé en position de diptongaison (cf. *lęfcă*, *ręmă* < gr. λεύκα, ρέμα) — l'auteur n'indique aucun critère d'ordre phonétique pour délimiter les mots en cause des emprunts récents (*aeră*, *munędă*) ou des emprunts plus anciens, où *e* est rendu par *ea* (*xeănă* < gr. ξένα). Repoussant les explications antérieures, qui attribuaient cette différence de traitement phonétique aux époques diverses dans lesquelles les mots respectifs étaient entrés en aroumain, A. Lazarou affirme : « Il est bien admis que l'ancienneté d'un mot grec s'introduisant en aroumain ne doit pas être recherchée dans l'évolution phonétique des phénomènes latins correspondants, mais dans celle des éléments grecs, qui avec le temps évoluent parallèlement dans le grec et l'aroumain, dans la mesure où ils sont tous deux des moyens d'expression d'un même homme, de l'Aroumain bilingue, qui vit et se déplace à l'intérieur de l'espace grec » (p. 179). Voilà donc comment l'auteur, en détachant les phénomènes de leur contexte réel, ignore les règles généralement admises dans l'évolutions d'une langue, à savoir celles imposées par les lois phonétiques et le principe de la chronologie relative.

D'ailleurs, la présentation isolée des phénomènes fait que ceux-ci acquièrent, par la perte de la perspective d'ensemble, une signification qu'ils n'ont pas dans l'illustration des rapports entre l'aroumain et le grec. De cette sorte, en mentionnant des mots comme *neauă*, *măseauă*, *steauă* etc., auxquels se sont adaptés les emprunts grecs (*mirudęeauă* < gr. μρωδιά), A. Lazarou relève, pour cette catégorie, « l'abondance de mots roumains d'origine grecque » (p. 170); l'auteur ne précise pas pour autant que les formes en *-eauă* (à la place de *-ea*), héritées du latin, se rencontrent dans quelques parlers dacoroumains (au lieu de *nea*, *stea măsea*, qui sont aussi les formes littéraires).

Dans le chapitre consacré à la morphologie, nous rencontrons d'autres affirmations inexactes comme, par exemple, celle-ci, concernant l'article : « L'aroumain diffère du roumain [= dacoroumain ; n. n.] par son article préposé de noins communs, mais ressemble aux langues romanes occidentales : cf., par ex., [...] aroum. gén. *casa avîtinîl'ei* ; rouin [= dacoroum] *casa vecinei* ; fr. *la maison de la voisine* » (p. 199). Evidemment, il n'y a aucun rapport entre le procédé de l'aroumain et celui du français et non plus entre l'aroum. *a* et le fr. *de la*. D'ailleurs l'auteur oublie que l'article *a* apparaît non seulement en aroumain mais aussi en dacoroumain (*o casă a vecinei, această casă a vecinei*) : il y a donc une identité d'expression dans les deux dialectes. Par la suite, s'occupant de l'article postposé, particularité si propre au roumain, qui se retrouve, comme on le sait, en albanais et en bulgare, A. Lazarou affirme qu'il s'agirait dans les langues en cause « d'une évolution parallèle dont quelques indices se trouvent aussi en grec ancien » (p. 203). A notre connaissance, personne n'a rapporté jusqu'à présent l'article postposé du roumain et d'autres langues balkaniques aux cas isolés d'enclise de l'article proclitique attestés chez Homer<sup>15</sup>.

Pour ce qui est de la comparaison analytique des adjectifs avec *ma (mai)* au comparatif et *multu* au superlatif, A. Lazarou relève la concordance avec le grec (sans mentionner que le grec a aussi des formes synthétiques de comparatif et de superlatif, inconnues à l'aroumain), mais omet de dire que le comparatif avec *mai* (< lat. *magis*) est général en roumain, étant connu à d'autres langues romanes (esp. *mas*), et que le superlatif avec *multu* (< lat. *multum*) est un procédé courant dans toutes les langues balkaniques (alb. *shumë*, bulg. *mnogo*), qui se retrouve dans certaines langues romanes (ital. *molto*). De telles omissions, qui, comme ce fut déjà le cas, isolent les phénomènes, en les détachant de leur contexte réel, créent une image déformée des faits et même, par l'oubli des différences, à l'augmentation artificielle des concordances entre l'aroumain et le grec.

Dans la conclusion du chapitre dédié à la morphologie A. Lazarou se réfère aussi à la syntaxe, qu'il n'a traité nulle part dans son livre : « Par conséquent, les changements survenus au niveau du système morphologique et syntaxique furent introduits par des populations bilingues, dont le grec était la première langue » (p. 237). Dans la partie finale de sa conclusion l'auteur reprend la « thèse » énoncée antérieurement, selon laquelle le grec avait été la première langue des Aroumains, son évolution étant suivie de près par l'aroumain (voir ci-dessus, p. 254, 255). Ça veut dire que l'aroumain a hérité certains éléments directement de l'ancien grec. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est un point de vue insoutenable.

La préoccupation constante de l'auteur de mettre en évidence l'importance de l'élément grec en aroumain acquiert une ampleur considérable dans le chapitre consacré au lexique.

Il est regrettable que A. Lazarou reproduise la statistique du lexique aroumain dressée par C. Nicolaidi en 1909 (l'élément grec y représente

<sup>15</sup> Pour l'ancien grec, cf. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, II, München, 1950, p. 21.

52 %, l'élément slave 0,26 % etc.) sans mentionner la réponse critique de Th. Capidan<sup>16</sup>.

A. Lazarou affirme que l'aroumain et le grec auraient un « substrat linguistique commun préromain » et que, à cet égard, « l'aroumain est en rapport davantage avec le grec » (p. 249). C'est une affirmation surprenante, car, si l'aroumain et le grec auraient vraiment un substrat commun, on est amené à se demander comment le grec pourrait constituer en même temps le substrat de l'aroumain (voir plus loin, p. 258).

Au bout d'une analyse unilatérale A. Lazarou aboutit à ce résultat paradoxal : l'aroumain conserve du substrat préroman 28 mots en commun avec le grec et seulement 13 avec le dacoroumain (le roumain, dans la terminologie de l'auteur)<sup>17</sup>. Il est difficile de comprendre comment l'auteur est arrivé à ce dernier chiffre, car, dans les listes qu'il reproduit, le nombre des éléments communs à l'aroumain et au dacoroumain est beaucoup plus élevé. En fait, A. Lazarou oublie d'ajouter aux 13 éléments communs à l'aroumain et au dacoroumain, inexistants en grec, les 28 mots communs à l'aroumain et aux dialectes grecs du nord, qui se retrouvent — tous — en dacoroumain (*baci, Brad, groapă, grumaz, gușă, scrum, vatră* etc.). En grec les termes en cause, dont beaucoup appartiennent au domaine pastoral (*gălbează, rînză, sterp, strungă, șut, țap, țarc, vătui* etc.), ont, en général, un caractère dialectal, circulant surtout dans les régions habitées par les Aroumains (Epire, Thessalie, Macédoine) : ils sont, le plus souvent, des emprunts faits à l'arounain par les parlers grecs de ces régions<sup>18</sup>.

En ce qui concerne l'élément latin, auquel on consacre deux pages seulement<sup>19</sup>, A. Lazarou affirme que l'aroumain et le dacoroumain (le roumain, dans la terminologie de l'auteur) présentent « des différences notables » (p. 249). Ces différences sont illustrées par l'auteur avec une liste de 29 mots d'origine latine présents en aroumain, qui manqueraient du dacoroumain. En réalité, certains de ces mots se retrouvent dans les parlers du dacoroumain actuel (*fară, fauă, picur, sărune, teară* etc.), d'autres encore étant attestés dans l'ancien dacoroumain (*sumă* etc.). Il est à présumer que la plupart d'entre eux ont eu autrefois une circulation générale en roumain, disparaissant ou sortant, plus tard, de l'usage dans certains dialectes. Ignorant ce phénomène normal dans l'évolution de toute langue, A. Lazarou considère, d'une manière erronée, que ces

<sup>16</sup> Th. Capidan, *Réponse critique au Dictionnaire d'étymologie koutzovolaque de Constantin Nicolaïdi*, Salonique, 1909.

<sup>17</sup> Cf. p. 249 : « du tableau initial de 200 mots considérés comme albano-roumains communs, 28 mots ont leurs correspondants en grec, tandis qu'on n'en trouve que 13 en roumain, et que quelques mots sans étymologie se rapportent aussi à l'espace hellénique méditerranéen ».

<sup>18</sup> Le nombre de ces emprunts est, en réalité, beaucoup plus élevé : 155 chez George G. Murnu (*Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen, mit historischen Vorbemerkungen*, München, 1902), plus de 300 chez N. Mihăescu (dans le *Nachtrag* à l'ouvrage de George G. Murnu, réédité à Bucarest, en 1977).

<sup>19</sup> Aux autres composants, par origines, du vocabulaire de l'aroumain A. Lazarou réserve un nombre plus élevé de pages : éléments slaves (4 p.), albanais (3 p.), grecs (plus de 8 p.). L'auteur ne s'occupe pas de mots provenus du turc ou des autres langues, en les considérant — tous — entrés en aroumain par l'intermédiaire du grec. (« Les termes turcs et d'autres mots d'origines diverses entrèrent sûrement dans l'idiome aroumain par l'intermédiaire de la langue grecque », p. 242).

différences, d'ailleurs insignifiantes, seraient une preuve que les Aroumains n'ont pas formé autrefois un groupe commun avec les Dacoroumains.

Le livre s'achève par un sous-chapitre réservé aux éléments lexicaux d'origine grecque de l'aroumain. Le problème central est constitué par les mots grecs anciens : leur présence en roumain, y compris l'aroumain, aurait été, selon l'avis de l'auteur, minimisée par les linguistes roumains<sup>20</sup>. A. Lazarou mentionne, après G. Pascu, l'existence en aroumain de 22 mots grecs anciens, pénétrés en latin, sans dire que la plupart se trouvent en dacoroumain aussi (*broatec, curma, drum, frică, spin, stup* etc.). En absence de toutes preuves, A. Lazarou n'hésite pas à affirmer que le nombre des éléments grecs anciens est suffisant « pour former le substrat de l'aroumain, base prouvant le caractère hellénique des Aroumains » (p. 253 ; notre soulignement). En réalité, de tels mots, entrés en latin, d'où ils se sont transmis au roumain, ne peuvent pas prouver que l'aroumain aurait des éléments grecs anciens par héritage direct<sup>21</sup>.

Par la suite, A. Lazarou expose sur six pages (p. 253—259) des listes de termes grecs de circulation internationale (dans les domaines scientifique : *arhitectu, astronom, filuzufie* etc., ecclésiastique : *arhiereu, episcop, patriarhu* etc. et scolaire : *alfa, caligrafie, paragraf* etc.), récemment empruntés par l'aroumain. Sans aucune explication l'auteur affirme que ces mots, qui sont des emprunts directs, n'ont pas pour les Aroumains « seulement une signification culturelle, mais également ethnologique » (p. 257). Ajoutant à ces mots toute une série d'autres emprunts récents, d'usage restreint, et par la plupart inconnus aux Aroumains qui n'habitent pas la Grèce (*ângun* « coude, coin », *adëră* « tranchant, pointe », *ayrăxescu* « comprendre, sentir », *anăcătușescu* « mélanger » etc.), l'auteur achève son livre sans autre commentaire : « Ce vocabulaire riche et varié, qui recouvre presque toutes les situations de la vie quotidienne, montre clairement que les Aroumains sont des Grecs qui, malgré que l'aroumain leur fut imposé comme seconde langue, préservèrent une partie du trésor inestimable de la première langue » (p. 259 ; notre soulignement).

Cette phrase finale, au lieu de nous éclairer sur la thèse soutenue par l'auteur, donne naissance à de nouvelles confusions.

De cette sorte, nous apprenons maintenant, avec surprise, qu'il « leur [= aux Grecs] fut imposé comme seconde langue » non pas le latin, ainsi que l'auteur l'avait affirmé auparavant, mais l'aroumain ! C'est un changement de perspective inattendu, qui contredit toutes les affirmations antérieures de l'auteur. Malheureusement A. Lazarou ne nous dit pas quand, comment et par qui il avait été imposé aux Grecs de parler l'aroumain.

Etant donné que A. Lazarou s'était occupé aux pages 253—259 des mots récents, empruntés par les Aroumains du grec (voir ci-dessus),

<sup>20</sup> « Au centre du débat scientifique se trouvent surtout les éléments anciens, parce que leur présence en roumain et en aroumain rapproche Roumains et Aroumains de l'espace hellénique. C'est pourquoi, les Roumains tentèrent systématiquement de limiter ou de neutraliser les éléments grecs anciens, en proposant des étymologies les moins crédibles » (p. 251).

<sup>21</sup> Et la série des affirmations inexactes continue : « Car, en réalité, ces éléments grecs anciens sont plus nombreux que les éléments illyriens de l'albanais ou des éléments géto-daces du roumain » (p. 253).

nous ne voyons pas comment pourrait être déterminé le caractère ethnique d'une population par les emprunts.

Pour conclure, nous dirons que, malgré ses efforts, A. Lazarou n'a réussi à apporter aucun argument valable pour prouver que l'aroumain aurait un substrat linguistique grec. En réalité, le substrat de l'aroumain se retrouve dans les autres dialectes roumains, en s'identifiant aux éléments que le roumain possède en commun avec l'albanais. A. Lazarou a donc échoué dans sa tentative d'offrir un support linguistique à la thèse de A. Keramopoulos, concernant l'origine grecque des Aroumains.

L'analyse isolée de l'aroumain de celle des autres dialectes roumains, aussi bien que la fausse opposition que l'auteur a créée entre l'aroumain et le dacoroumain est une erreur méthodologique. La formation du roumain et de ses dialectes ne peut être comprise que comme un processus unitaire, déroulé dans le vaste espace soumis à la romanisation dans les parties orientales de l'ancien Empire Romain, qui s'étendait aussi bien au nord qu'au sud du Danube.

# HISTORICAL REMARKS ON THE ROMANIAN VERBAL SUFFIXES OF MODERN GREEK ORIGIN -ĂSI, -ESI, -ISI, -OSI

LIA BRAD-CHISACOF

In the following article some historical considerations on verbal suffixes originating in Romanian from the modern Greek language will be made, suggesting in fact a unifying viewpoint on the occurrence of the mentioned suffixes all through the history of written Romanian.

We have arranged these suffixes in an alphabetical order calling them of modern Greek origin though there is one exception, namely *-isi* which can hardly be called of modern Greek origin should one consider that modern Greek starts with the 14th century, that is after the fall of Byzantium. Romanian verbs ending in *-isi* (of whose productivity we cannot know anything as far as no old written documents were preserved and mainly because the examples seem to be few) seem to have existed ever since the 10th cent<sup>1</sup>.

A detailation of the etymology of the suffixes under discussion can make things clearer. While *-isi* originates in the aorist form of the modern Greek second conjugation ending in  $\bar{\omega}$  i.e.  $-\acute{\eta}\sigma\alpha$  as well as from the verbs of the first conjugation ending in  $-\iota\sigma\omega$  (aor.  $-\iota\sigma\alpha$ ) both with an uninterrupted history within the Greek language, some of the endings which yielded the remaining suffixes *-ăsi*, *-esi* and *-osi* date back to more recent times. *-ăsi* comes from the modern Greek suffix of the aorist  $-\acute{\alpha}\sigma\alpha$  in which the first  $\alpha$  became  $\tilde{\alpha}$  according to the rule unstressed  $\alpha > \tilde{\alpha}$  functioning in Romanian both for loan words of the old Latin couch and for those of old Slavic.  $-\acute{\alpha}\sigma\alpha$  may function as the aorist form of the following endings of the first conjugation  $-\acute{\alpha}\iota\omega$ ,  $-\acute{\alpha}\iota\nu\omega$  and also for a few of the second conjugation. For the Phanariot period a phonetic variant of *ăsi* namely *-asi* was in use. No doubt that the normal phonetic treatment of the etymon should have been for the mentioned period (1711–1821) the same as previously, as the mainstreams of the Romanian phonetics had not undergone any dramatic change. This is one more argument for the incomplete, in most cases, assimilation of the Greek loanwords of that period which caused them to disappear in their majority quite quickly.<sup>2</sup> What for Romanian phonetics are variant forms of the *-ăsi* ending, namely *-ăpsi* and

<sup>1</sup> H. Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române pînă în sec. al XV-lea*, București, 1966, pp. 186–187.

<sup>2</sup> K. Kazazis, *The Stylistic Status of Modern Greek Lexical Elements in Romanian*, in "Zeitschrift für Balkanologie" XII. 1976, p. 42.

-ăxi originate in the first conjugation endings -άφω, -άφτω and respectively -άσσω. -esi originates in some verbs of the second conjugation in -ă while its phonetic variants -epsi and -exi originate in the first conjugation endings -άκω, -έχω and respectively -εύω. -osi originates exclusively in the first conjugation ending -άνω while its phonetic variant -oxi in the ending -άχω. -opsi is an imitation appeared on Romanian ground under the influence of the other variants mentioned as far for the modern Greek origin suffixes -ipsi, äpsi and -epsi.

Our unifying viewpoint is not completely original as L. Gáldi suggested it in his well-known monograph<sup>3</sup> taking them in his turn from data furnished by older Balkan studies<sup>4</sup>. In the light of the Romanian grammar studies this viewpoint is quite debatable if not contestable<sup>5</sup> given the scarcity of samples and therefore the impossibility to demonstrate their productivity. Under the circumstances the mentioned suffixes are deemed Romanian only in the Phanariot period also called "the golden age of modern Greek loanwords"<sup>6</sup> and have traditionally been thought of as recent.<sup>7</sup>

If the attestation argument stays even in the light of the most recent editions of old Romanian texts and dictionaries, a characteristic feature of the suffixes, their making up a series not always phonetically justifiable, a phenomenon witnessed at several consecutive periods of Romanian prompts the writing of the present article.

As one could glean from the very first researches of Balkan linguistics<sup>8</sup> conclusions confirmed by Haralambie Mihăescu<sup>9</sup> the oldest direct Greek loanwords in Romanian date back to the 10th—12th cent. Among them range two verbs *a agonisi* "to acquire", "to get", "to gain" and *a urgisi* "to forsake", "to leave". Some indirect loanwords from Greek<sup>10</sup> date back to the same period and among them there are verbs suffixed in -ăsi -epsi -opsi, -osi i.e. *a mirosi* "to smell" (whose -osi suffix is contested<sup>11</sup> in favour of -i added to *miros* "smell") *a părăsi* "to desert", *a procopsi* "to provide (with)", "to endow (with)"; "to enrich", *a pedepsi* "to punish".

According again to H. Mihăescu<sup>12</sup> between the 13th and the 14th cent. penetrated into Romanian through a Slavic intermediary another group of Greek loanwords among which verbs in -ăzi (*a hărăzi* "to present", "to give" "to destine") an instance which seems to contradict the

<sup>3</sup> L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des phanariotes*, Budapest, 1939, pp. 117—122.

<sup>4</sup> Ch. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, Paris, 1930, pp. 18—20; F. Miklosich, *Alb. Forsch.* III. Denkschr. d. Wiener Akad. XX—1871, p. 351 and the following.

<sup>5</sup> What we mean are I. Iordan, *Sufixe românești de origine recentă* in BIFR, VI, (1939), pp. 49—51; Laura Vasiliu, *Cartea cu învătătură a Diaconului Coresi* in SEC, I, p. 237 as well as a book under print now belonging to the latter and dedicated to the Romanian verb on its whole.

<sup>6</sup> L. Gáldi, *Les mots...*, p. 20.

<sup>7</sup> I. Iordan, *Sufixe românești...*

<sup>8</sup> See footnote no. 4

<sup>9</sup> H. Mihăescu, *op. cit.* p. 186.

<sup>10</sup> *Ibidem*.

<sup>11</sup> I. Coteanu, M. Sala, *Etimologia și limba română*, București, 1987, p. 141.

<sup>12</sup> H. Mihăescu, *op. cit.* p. 187.

usually spread opinion on the aorist origin of Balkan verb suffixes<sup>13</sup> as it originates in the Greek  $\alpha\zeta\omega$ , an infinitive suffix. This feature is further met with in Romanian.

If as a matter of fact nothing definite could be said on the productivity of these suffixes within the period up to the 14th cent. it is nevertheless a positive fact that in an example taken from the 15th cent.<sup>14</sup> namely the verb *a hotarisi* "to border", "to set a boundary" added suffix *-isi* to a non-Greek stem *hotar* "border", "boundary" and thus a Romanian verb could be formed.

Within the 16th cent. verbs in *-esi*, *-isi* and *-osi* can be met with in Romanian. While a verb like *a acolisi* (1581) "to stick to one", "to follow somebody closely" can be etymologically accounted for by the Greek  $\kappa\omicron\lambda\omega\text{-}\eta\sigma\alpha$  "to stick" where  $-\eta\sigma\alpha$  yielded *-isi*. From a semantic point of view the meaning of the Greek verb roughly covers the senses of the Romanian verb, nevertheless the initial *a* is uncountable for. Restoring to the Balkan neighbouring languages and firstly to Bulgarian we find  $\kappa\omicron\lambda\omicron\sigma\alpha\mu$  "to stick" "to starch" which both in meaning and form helps but too little. In the Romanian South-Danubian dialect Aromanian there is a verb *a aculsi* "to stick" which might in a way account for the Romanian *a acolisi* supposing the editors could be of South-Danubian origin. Actually the mentioned verb is characteristic for Moldavia where an initial *a* can be added to verbs in order to slightly change their meaning (see for instance *a mirosi* "to smell" *a amirosi* "to sniff" etc). A third hypothesis could be a mixed etymology, given the fact that the Romanian verb *a acolisi* has a written origin while its Balkan correspondents seem to belong solely to the spoken couch, between two Greek etymons the one we mentioned in the beginning  $\kappa\omicron\lambda\omega$  and  $\acute{\alpha}\kappa\omicron\lambda\omicron\upsilon\theta\omega\text{-}\eta\sigma\alpha$  "to follow". Mention must be made in ending this discussion of some variants of *a acolisi* i.e. *a acolesi* and *a acolosi* which are not very sure making up the series we mentioned at the beginning of the present article for *-esi* (*esi* in Moldavian dialect) may be a phonetic variant of *-isi* while as the D A<sup>15</sup> mentions for *a acolosi* it might have been contaminated by the adverb *acolo* "there" or the noun *ocol* "enclosure".

The second example from the 16th cent. is *a firesi* "to diminish, to dissipate" (e.g. "Danțurile și jocurile firesesc înțelepciunea")<sup>16</sup> (Dances and plays cause wisdom to diminish). *A firesi* originates in the Greek  $\varphi\upsilon\alpha\iota\lambda\omega\text{-}\alpha\sigma\alpha$  "to lose weight". A first form must have been *\*a firăsi* and the phonetic evolution supposedly continued according to most normal Romanian phonetic rules *\*a hirăsi* (see the Aromanian *a hirisi* "to dissipate") *\*a irăsi* on to *a irosi* "to squander, to waste", a verb still in use in today Romanian and whose meaning "to waste" has made the object of many a discussion. In our opinion its initial meaning "cause to lose weight" (with reference mainly to dough) evolved to "cause to dimi-

<sup>13</sup> Apud L. Gáldi, *Les mots... A. Mazon, D'une formation verbale slave d'origine gréco-turque*, in „Mélanges Vendryes”, 1925, p. 266.

<sup>14</sup> *Dicționarul elementelor românești din documentele slavo-române* București, 1980.

<sup>15</sup> *Dicționarul Limbii române*, București, 1913 (D A).

<sup>16</sup> We are indebted to Alexandra Moraru, a researcher with the Bucharest Institute for Linguistics who provided the example from an unpublished yet manuscript of *Floarea darurilor* a Romanian 16th cent. version of  $\text{\textit{Ἄρθος Χαρισμάτων}}$ .

nish", "to lessen" hence "to waste" — money or fortune). If one accepts the possibility (an evidence in our opinion) of the existence of a series of suffixes of modern Greek origin with equal semantic value, namely the series we mention from the title of the present article, then the evolution to a *irosi* is the one we have described above and has nothing to do with a verb which can hardly be said to have existed in Romanian i.e. a *afierosi* "to dedicate „ἀφιερώνω-ωσα" "to dedicate" part of the Phanariot wave of loanwords which with few exceptions<sup>17</sup> disappeared as quickly as it penetrated. Let's nevertheless mention N. Andriotis' opinion on this particular verb<sup>18</sup> deemed a typical instance of radical semantic changes occurring with Greek loanwords in Balkan languages.

A connected verb deriving from the same Greek etymon exists in spoken Bulgarian and seems to be still in use<sup>19</sup> namely *исфърпявам* meaning "to lose weight", "to stiffen". By means of extension it came to mean "to disappear", "to get lost", "to evaporate".

A last instance of a verb which might interest our discussion is the 16th cent. a *schimosi* "to make ugly" with an uncertain etymon, possibly < *schimă* "face, contour" + *-osi* where we retain the adding to an indigenous stem of the *-osi* suffix.

The existence of the described series of suffixes seems confirmed by an example from the 17th cent. (1643 Varlaam's Collection of Homilies) i.e. the verb a *dicăsi* "to crowd" "to push", "to shove" "to beat" with as a variant a *digosi* deriving from an obviously non-Greek etymon (for which a possible Magyar one is cited *dögönyözni*).

Undatable for belonging to the popular language are such verbs as a *chindisi* "to embroider" *κεντώ-ησα* with variants in *-esi* and also in *-osi*, a *argăsi* < *ἀργάζω-ασα* "to tan" with a variant in *-osi* and *vopsi* "to paint" with an initial form reading a *văpsi* < *βάψω — άψα*. Some Romanian dictionaries for quite unknown reasons derive this last from a Bulgarian etymon namely *вaпcвaм*. In our opinion all this group with semantics linked to handicrafts belongs to a broader category retraceable in all Balkan language impossible though to date. For the aim of the present article the existence and functioning of the mentioned series of suffixes is essential. The same phenomenon does not seem to exist in other Balkan languages or if it does, it is not with the force of a semantic rule.<sup>20</sup>

In Romanian though it continued, or should one not suppose there is a true continuity in the Greek loanwords for Romanian, as we do, for they came in waves, most of which were due to educated people, then the treatment both phonetic and semantic, was similar.

<sup>17</sup> Lia Brad-Chisacof, *Eléments néo-grecs dans le lexique usuel du roumain contemporain* in RESEE, Tome XXIV, 1986, no. 4, pp. 361–371.

<sup>18</sup> N. Andriotis, *Les langues balkaniques. Tendances parallèles et problèmes des structures*, Rapport, III Congrès International d'Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest, 1974, p. 21.

<sup>19</sup> Maria Phillipova-Bairova, *La sémantique des emprunts grecs en bulgare in "Πνευματικές και πολιτιστικές σχέσεις 'Ελλήνων και Βουλγάρων από τὰ μέσα του ΙΕ' έως τὰ μέσα του ΙΘ' αἰώνος—Α' Ελληνοβουλγαρικό Συμπόσιο, ΙΜΧΑ, Θεσσαλονίκη, 1980.*

<sup>20</sup> See П. Д. Скорчев, *Гръцкият глагол в нашия народен говор*, in "Език и литература", Книга II 1947, pp. 19–22; Мария Филипова Байрова, *Към въпроса за гръцките заемки в български език* in БЕ, 1961, pp. 339–343; Л. Андрейчин, *Гръцки глаголи наставки в българското словообразуване* in БЕ, 1966 pp. 349–350.

In the Phanariot period the verbs which penetrated displayed in the instances of real assimilation (words of intense use in the epoch as *a paraponisi* "to complain" < παραπονιέμαι -έθηκα "to complain" *a evhisi* "To wish" < εύχομαι -ήθηκα "to wish" or one which is still in use in the urban spoken language *a fandosi* "to mince", "to put on airs" < φαντάζω -ασα "To impress favourably" the same aberrant tendency of adding suffixes of Greek origin but not keeping the due ones.

This independent functioning of the suffixes of modern Greek origin is what we have called throughout this article the series of the mentioned particles and which to us is a specific trait of Romanian not only in recent times but all through its written history.

## ON WALLACHIA'S RELATIONS WITH PADUA

ANDREI PIPPIDI

Since the so-called "second edition" of Cantemir's *Ottoman History* was proved to be "a publisher's remainder"<sup>1</sup>, it may be appropriate to compare that case with the similar one of a book dedicated to Constantine Cantacuzino.

The book was printed in Padua, at the Theological Seminary, in 1697. It was intitled *Praenotiones mystagogicae ex jure canonico, sive responsa sex, in quibus una proponitur commune Ecclesiae utriusque Graecae et Latinae suffragium. De iis quae omnino praemittanda sunt ordinibus sacris, atque obiter et Graecia adversus calumniatores defenditur, et praecipue Photianorum ineptiae refelluntur*. The author, Nicholas Comnenus Papadopoli (1655–1740), a Cretan convert to Catholicism, had been educated in the Greek College San Atanasio in Rome, and later at Capodistria with the Jesuits, acquiring doctor's degrees in Theology, Philosophy and Law<sup>2</sup>. As a professor of Canon Law in the University of Padua, he became that University's first historian (*Historia gymnasii Patavini*, I–II, Venice, 1726–1727). The advantages of his personal position, including his title, Abbot of San Zenobio in Padua, were but compensations for a professional polemist engaged in the bitter controversies between Catholics and Protestants, always trying to attract the Orthodox Greeks to Union with Rome. He was connected with some high dignitaries of the Roman Church, as were Cardinals Albani and Sacripanti, whom he ingratiated by dedicating them his works. This edition of *Praenotiones mystagogicae* has two dedications, the first to Gian Francesco Albani, later Pope Clement XI, from 1700 to 1721, and the second (pp. VI–XII) "ad Illustrissimum et Excellentissimum Protosebastum Imperatoriae nobilitatis virum Constantinum Cantacuzenum, Celsissimi Wallachiae Principis Avunculum".

An intention to flatter may be seen in the pompous developments about the antiquity and nobility of the Cantacuzino/Kantakouzenos family, or in an interesting passage on Constantine's brother, "Celsissimus et Invictissimus Serbanus Princeps". The latter is praised for his political ability: "ripariam ad Istrum Daciam Regalibus suspiciis

<sup>1</sup> H. R. Trevor-Roper, *Dimitrie Cantemir's "Ottoman History" and its Reception in England* (paper delivered in June 1975 at the Anglo-Romanian colloquy at Căciulati), *Revue Roumaine d'Histoire*, XXIV, 1985, 1–2, pp. 51–66.

<sup>2</sup> Konstantinos N. Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία* Athens, 1868, pp. 474–476.

ingressus, ita, circumstrepentibus bellorum turbinibus, clavum Reipublicae tenuit, ut, cum tyranno perfidissimo se vectigalem nosset, Christianum se tamen et Graecum Principem meminisset; dignus ad eum, cui diuturniorem regnandi potestatem Fata concessissent, Regalem caniciem ostentaturo Graeciae, quo magis nunc, cum addictus ritibus nostris juvenis Moschus libertatis spem facit, Serbani prudentis spem libertatis validius confirmaret". "Juvenis Moschus" was, of course, Czar Peter.

Writing about another contemporary Comnenus (John-Hierotheos) and his Greek *Vita* of the Emperor John Kantakouzenos, Donald Nicol has remarked the parallel drafted by the author between Constantine and "his illustrious forefather John VI", when the former's loyalty to his nephew was compared with the deep friendship which brought together Kantakouzenos and Andronikos III<sup>3</sup>. This was written in 1699, and it seems like an echo of the dedication composed for Constantine Cantacuzino by the Greek scholar from Padua. Comnenus Papadopoli found that his patron at Brincoveanu's court even surpassed his own ancestor in faithfulness: "te inter Cantacuzenos virtute maximum, qua maximum inter Cantacuzenos exuperas; ille debitum nepoti Regnum eripuit, Avunculus licet ac tutor, tu debitum tibi Avunculus, nec tutor Nepoti, cui non debebatur, concessisti". It is easy to imagine how exasperating for Brincoveanu must have been such a tactless adulation, especially as he might suspect that it was inspired by Cantacuzino himself.

Nor is this all. For Comnenus Papadopoli, Cantacuzino was a personification of the crowned philosopher thought of old to be the ideal Prince ("in purpura philosophari"), a string already struck in 1694 by another of Cantacuzino's flatterers, John Mulaimis, who was also a graduate from Padua<sup>4</sup>. The author's admiration for Cantacuzino's knowledge of Italy is not exaggerated, for he had made a sojourn in Padua and had probably visited other Italian cities as well: "eas opes foecundissimae mentis in unum coacervatas jactare, quas in sapientibus aliarum Gentium dispersas Europa miratur. Hanc tu pene dixerim universam pervagatus es, ut exterrem jam pridem Sapientiam tecum ab exilio revocares peregrinatusque ad praecipuas Italiae urbes, aliosque Populos hac aetate disciplinarum laude florentes, Graeciam docuisti"<sup>5</sup>. Cantacuzino is then successively compared to Ulysses, for his travels, and to Plato, for his personal contribution to the foundation of the Greek Academy of Bucharest, which should have been, as Comnenus Papadopoli said, a new Athens. The dedication ends with an open call to support: "illud

<sup>3</sup> D. M. Nicol, *The Doctor-Philosopher John Comnen of Bucharest and his Biography of the Emperor John Kantakouzenos*, RESEE, IX, 1971, 3, pp. 511-526.

<sup>4</sup> Hurmuzaki, XIV, 1, p. 296. See Giorgio Plumidis, *Gli scolari "oltramariani" a Padova nei secoli XVI e XVII*, RESEE, X, 1972, 2, p. 269: the register of matriculations records John Comnenus on January 23, 1690, and John Mulaimis on May 28 of the following year.

<sup>5</sup> In his foreword to Mario Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino*, Bucharest, 1973, p. 8, Virgil Căndea disbelieves the conjectures about Cantacuzino's wanderings through Europe and about his taking a degree at the "Studium Lovaniense".

postremum rogamus, ut teque, et Celsissimum Principem nepotem tuum, Praesidium geminum, geminunque decus Gentis nostrae, nobis usque concilies”.

But there is a “second” edition of the same book, of which I found a copy in the Academy Library of Cluj, with a new title-page. Though the title is a different one (*Concordia Graecae et Latinae Ecclesiae in vis, quae omnino praemittenda sunt ordinibus sacris, atque obiter multa de Purgatorio, de Azyma, de Potestate Ecclesiae, de Indulgentiis, de Processione Spiritus Sancti et de forma Eucharistiae*), it shows the same date, 1697, but with the additional mention: “sub titulo Praenotionum Mystagogicarum praestat nunc apud Joannem Manfrè, superiorum permissu”. In fact, the title-page and the pages V—VI have been reprinted. They were the first pages of the dedication to Cantacuzino. Instead the publisher Giovanni Manfrè has introduced a different Text by Giovanni Antonio Giorgio Papadopoli, a nephew of our author, dated “PataVII, XIV Kal. Junias MDCCLIV”.

Comnenus Papadopoli himself was dead since 1740 and nobody cared much about Cantacuzino who had been executed in a Turkish prison in 1716. The theological in-folio was not yet sold in 1754, when, having bought up the whole stock of left copies, Manfrè intended to market them as a “new” book at little expense by including a fake title page and re-printing two other pages.

Comnenus Papadopoli is also recorded as the author of another work, *Adversus Haereticam Epistolam Joannis Hockstoni Responsio ad Sacratissimum et Sapientissimum Antistitem Chrysanthium Notaram metropolitani Caesariensem Palaestinae Primatem* (Venice, 1703). The letter which occasioned this answer was sent from Constantinople, on July 21, 1702, to a merchant of Galata called “Saba Wladissawikius”. This name deserves special attention: Sava Lukić Vladislavić (1670?—1738) was in 1704 Czar Peter’s diplomatic agent at the Wallachian court, then involved in the negotiations which brought Demetrius Cantemir in the 1711 war, and still later became the translator into Russian of Mauro Orbini’s *Il regno degli Slavi*.

Hearing about the Greek College in Oxford, Comnenus Papadopoli felt strongly the risk that students of him could be attracted to England and lured into the Anglican Church (“Graecos ab Italia ad Oxoniensem institutionem detorqueant”). Hence his anger and disdain in regard to Hockston’s intention to convert the Greeks: “scabiosis istis Graeculis, quos tanto dispendio delatos Oxonium, tu, ni fallor, et tui certe et nihil sapere et male sapere perdocetis”<sup>6</sup>. But Patriarch Dositheos Notaras of Jerusalem was also on the alert and successfully resisted such temptations (“Oxonienses illecebras a satis bono Beniamino Udreffio propositas elusit egregie”). The triumphant conclusion is: “Gens nostra Oxonienses insidies tutius deridebit”. At about the same time, however, Panayotii Sinopeus,

<sup>6</sup> See also Virginia Vasillu, *Costantino Brincoveanu e il cattolicesimo. Alcune notizie nuove intorno alla sua politica religiosa*, Ephemeris Dacoromana, III, 1925, p. 116.

one of the Greek scholars who enjoyed Brîncoveanu's protection, was thinking to make his way to England for studying there <sup>7</sup>.

Comnenus Papadopoli was the tutor of young Chrysanttus Notaras and of Constantine Cantacuzino's son, Radu, during the time they spent as students at Padua <sup>8</sup>.

<sup>7</sup> Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974, p. 374: Ath. E. Karathanassis, *Οἱ Ἑλληνες λόγιοι στὴ Βλαχία (1670–1714)*, Thessaloniki, 1982, pp. 243–244.

<sup>8</sup> C. D. Drăgan, *Le patriarche Chrysanthe Notaras et le docteur Jean Comnène, étudiants à Padoue*, RESEE, VII, 1969, pp. 691–693.

Idem, *Nicolas Papadopoulos Comnène et le stolnic Constantin Cantacuzène*, Περπραγμένα τοῦ Γ' διεθνoῦς κρητ ολογικοῦ συνέδριου (Rethymnon 1971) III, Athens, 1975, pp. 89–93, brings some new material on Radu Cantacuzino's studies in 1699–1701 (after Padua he frequented the Sorbonne). These contacts served to establish a correspondence between Pope Clement XI Albani and Constantine Brîncoveanu.

## L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AIÉSEE

L'Assemblée générale de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen s'est déroulée à Bucarest les 30 et 31 mars 1988. Ce fut aussi l'occasion de fêter vingt-cinq années d'existence de cet organisme international au cours d'une séance solennelle qui eut lieu au siège de l'A.I.E.S.E.E. en présence des membres de l'assemblée générale de l'organisme, ainsi que des représentants officiels et d'un bon nombre de scientifiques roumains. Le professeur Radu Voinea, président de l'Académie Roumaine, le président de l'A.I.E.S.E.E. le professeur Milutin Garašanin, le président du Comité national roumain pour les études sud-est européennes, le professeur Virgil Cădea, ainsi que le vice-président de l'A.I.E.S.E.E. le professeur Nikolaj Todorov, président du Comité organisateur du VI<sup>e</sup> Congrès International des Études Sud-Est Européennes de 1989, ont évoqué les débuts et le rôle de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen en tant qu'organisme scientifique qui a contribué le long d'un quart de siècle au renforcement des liens entre les scientifiques de l'Europe du Sud-Est, ainsi qu'au développement de leurs relations avec les hommes de science du monde entier intéressés à la problématique de cette zone du continent. On a évoqué aussi les personnalités disparues, membres de la direction de l'A.I.E.S.E.E. et en premier lieu le professeur Emil Condurachi, secrétaire général de l'Association pendant 25 années.

Dans l'après-midi de cette même journée et pendant la matinée suivante, l'assemblée générale a tenu ses assises. Ont pris part : le président Milutin Garašanin (Yougoslavie), les vice-présidents Androkli Kostallari (Albanie), Nikolaj Todorov (Bulgarie), Georges Castellan (France), Jan Karayanopoulos (Grèce), Klaus D. Grothusen (R. F. d'Allemagne), Vladimir N. Vinogradov (U.R.S.S.), ainsi que Stefanac Pollo (Albanie), Vasilka Tiptkova-Zaimova (Bulgarie), Victor Friedman (Etats-Unis), Etienne Papadopoulos et Marie Teoharis (Grèce), G. Hazai (Hongrie), Luiza Valmarin (Italie), Camille Abussouan (Liban), Albert P. van Goudoever (Pays Bas), Eva Behring (R. D. Allemande), Richard Clogg (Royaume Uni), M. Tejchman (Tchécoslovaquie), Huseyn Gazi Yurdaydin et Samavi Eyice (Turquie), membres du comité de l'A.I.E.S.E.E. La Roumanie a été représentée par Dan Berindei et Cristian Popișteanu.

Au début de l'Assemblée générale on a procédé à l'élection du nouveau secrétaire général, vu la vacance qui s'était créée. Le professeur Virgil Cădea, président du Comité national roumain pour les études sud-est européennes, fut désigné à l'unanimité en tant que secrétaire général de l'A.I.E.S.E.E. On discuta ensuite le stade des préparatifs et de l'organisation du VI<sup>e</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est Européen qui aura lieu à Sofia en 1989. Le président Todorov et le secrétaire général Tiptkova-Zaimova du Comité organisateur de la future réunion ont présenté le programme provisoire. De nouveaux thèmes ont été proposés et on constitua par consensus des commissions qui auront le rôle de mettre au point le programme. On a établi une programmation des étapes de préparation et d'organisation de la réunion.

Le 31 mars un cocktail fut offert en l'honneur des participants à la réunion et une excursion à Curtea de Argeș, Rimnicu Vilcea et dans la vallée de l'Olt fut organisée par le Comité national roumain pour les études sud-est européennes.

*Dan Berindei*

*Res Publica Litteraria. Die Institutionen der Gelehrsamkeit in der frühen Neuzeit.* Herausgegeben von Sebastian Neumeister und Conrad Wiedemann. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1987, 2 vol. (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, Band 14)

Après avoir discuté le rôle de la culture de cour dans les sociétés européennes et la place du peuple dans les cultures du continent, le cercle d'études de Wolfenbüttel a abordé en 1985 les différents aspects de la 'république des lettres' à l'aube de l'âge moderne. Les deux volumes parus l'année passée contiennent les communications qui ont pris à tâche de saisir et d'éclairer les multiples aspects de l'activité, des visées, des conséquences de la 'coopération' des intellectuels. Les sept sections des actes rendent compte de cette aspiration d'embrasser un phénomène complexe dans sa totalité : institutions et formes d'organisation de l'activité intellectuelle l'image du lettré dans la littérature et la société, le nouveau système des sciences, paradigmes scientifiques et forme littéraire, l'activité intellectuelle dans le cadre de la théologie catholique et protestante, la femme savante au 17<sup>e</sup> siècle, bibliothèques et destin du livre savant. Le tout est précédé de la communication de Martin Warnke sur l'image du lettré au 17<sup>e</sup> siècle et qui a pris en charge seulement le témoignage apporté par le portrait peint. Le lecteur aurait cru, peut-être, trouver un nombre plus grand de contributions sous le titre de la dernière section, car c'est surtout l'éclosion de la culture imprimée qui a changé les coordonnées de la communication intellectuelle et de l'activité des lettrés au 17<sup>e</sup> et surtout au 18<sup>e</sup> siècle, tout comme il aurait espéré de voir comment les réalités sud-est européennes se sont insérées dans un tableau qui s'est proposé de présenter une image globale de la culture européenne au temps du Baroque. Rappelons tout de suite à ce lecteur que cette revue a publié en 1970 une dense étude sur *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII<sup>e</sup> siècle* de Virgil Cândea (n<sup>os</sup> 2 et 4) et que des données suggestives peuvent être trouvées dans les contributions parues dans la revue de Montauban : *Baroque*, 11/1983, sous le titre : *La tentation du Baroque dans les cultures du Sud-Est*.

Les éditeurs des actes soulignent dès le début les contradictions qui animent la république des lettrés issue de leur présence dans les académies, les sociétés, les 'Rhetorikkammern', les écoles et universités : aspiration vers la liberté et contraintes créées par l'organisation en collectivités, convictions égalitaires et efforts pour s'assurer une place meilleure sur l'échelle des 'états', désir de tout connaître et contraintes de la spécialisation. Ils citent Pierre Bayle qui affirmait que « tous les Sçavans se doivent regarder comme frères », un idéal que la nature de leurs occupations, les traditions culturelles, le contexte social et politique devaient contredire systématiquement. Robert Mandrou a montré, à son tour, pourquoi cette république devait rester un idéal dans son livre suggestif : *Des humanistes aux hommes de science* (Seuil, 1973).

Plusieurs aspects d'un intérêt insigne sont abordés dans les contributions qui apportent leur témoignage à un dossier qui nous instruit sur des questions d'une évidente actualité. Tout d'abord, les lettrés qui ont déployé leur activité dans les écoles ont dû définir leurs relations avec la cour qui entretenait ou surveillait l'école ; ensuite, leur identité est une conséquence de leur activité et il faut, donc, savoir, ce qu'ils enseignait et comment ; très intéressant est le pendant du lettré qui émerge des écrits de l'époque et qui s'appelle le pédant ou, pire, le charlatan ; la position sociale du lettré semble marquée par la mobilité qui, du point de vue géographique, facilite la communication entre centres de culture européens ; car, à un moment où le cosmopolitisme nourri par l'humanisme et par les progrès de la science s'entrelace avec l'esprit national encouragé surtout par l'enseignement des langues parlées, chaque lettré s'avère être un porteur de traditions culturelles diverses ; enfin, last but not least, l'activité des lettrés contribue et, en même temps, se trouve imbriquée dans le processus impulsé surtout par la centralisation de l'Etat — le développement de la 'civilisation organisée'.

Le dialogue entre la cour et l'école est, par exemple, esquissé par Emilio Bonfatti qui établit de suggestives analogies entre le mouvement intellectuel encouragé par la cour et la tendance vers l'autonomie des professeurs et des savants. En pénétrant davantage dans l'intérieur des phénomènes, plusieurs contributions s'occupent des sources et des idées qui ont joui du prestige ; dommage que l'encyclopédisme n'a pas été mieux mis en cause, car les livres de référence ont consolidé le sentiment d'appartenance à la même 'république' au 17<sup>e</sup> siècle et

je pense, par exemple, à Nicolae Milescu qui puisait dans l'œuvre d'Alstedt qui inspirait, à la même époque, Comenius (fait signalé par Gunter E. Grimm). Mais Aristote a joui, sans doute, d'une place privilégiée en tant que 'Proteus der Gelehrsamkeit', comme le nomme dans son excellente étude Wilhelm Schmidt-Biggemann qui souligne le rôle de l'encyclopédisme issu de la Réforme dans la submersion de la métaphysique aristotélicienne; or, l'aristotélisme n'a pas connu partout le même destin, comme l'a démontré le regretté Constantin Noica dans son article sur *La signification historique de l'œuvre de Théophile Corydalée* où il analysait les cours donnés aux académies d'Istanbul, de Bucarest et de Iași, pour constater que l'encyclopédisme aristotélicien est, à travers Corydalée, « le résultat d'une conscience de culture et non pas celui d'une curiosité scientifique » (dans cette revue, 1973, no 2, p. 285—306). Le lettré a défini son statut dans la société en se démarquant des gens qui ont exercé la profession de manipulateurs de plumes et livres parce qu'ils n'avaient pas trouvé de meilleure: d'où l'abondance des écrits sur la « charlatanerie eruditorum » (la bibliographie qui se trouve à la fin de la contribution de Leonard Forster augmente dans les premières décennies du 18<sup>e</sup> siècle). Quant à la position sociale, la *Lehrtafel* destinée au fils de Marie-Thérèse, Erzherzog Ferdinand, ne mentionnait pas les intellectuels, à moins qu'on ne les eût confondus avec les « artifices et opifices » où se trouvaient les peintres et les graveurs (document discuté dans la communication que nous avons donnée à Lüneburg, en 1984).

De la majorité des contributions toujours substantielles résulte une participation délibérée ou tacite de la république des lettrés au développement de la 'civilisation organisée' — « der zivilisatorische Prozess » (Erich Kleinschmidt). Par leur enseignement et leurs écrits, les lettrés ont contribué à la formation des membres d'une société de plus en plus dirigée par des normes collectives, et les grands acquis modernes ont exigé un contrôle psycho-social accentué (voir, dans ce sens, l'excellente étude de Patrick H. Hutton: *The History of Mentalities: the New Map of Cultural History*, « History and Theory », 1981, 3, p. 237—259). D'où, le conflit latent entre aspiration vers le bien-être et la liberté individuelle, ou, dans les termes de Reinhart Koselleck discutés par Herbert Jaumann (p. 409—429), entre « Moral bzw. Vernunft und Politik, moralischer Privatheit und öffentlicher Macht, Innen und Aussen », une tension qui dévoile, d'après H. Jaumann, un démarrage vers la modernisation facilité par l'érosion de l'autorité traditionnelle et par l'intensification des tendances apparues à l'aube de l'humanisme, pendant la Réformation et tout au long des progrès enregistrés par l'imprimé dans la vie intellectuelle du continent. A son tour, Manfred Beetz (*Der anständige Gelehrte*, I, p. 155—173) trouve dans les recommandations adressées aux étudiants, mais aussi aux professeurs la structure et les visées du 'decorum' qui devait définir le statut social du lettré; un statut qui visait le haut de l'escalier, d'où une évidente « Akkomodation des Gelehrten an den Adel ». Au fond, la 'république des lettrés' précise ses frontières en partant des normes de comportement qui devaient assurer une identité à ceux qui les respectaient et en arrivant au modèle d'humanité qui émerge des écrits sur la nature humaine, la société, la vie et la mort. Dans les livres de sagesse qui ont circulé dans le Sud-Est de l'Europe la société occupe une place toujours plus importante aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles (comme nous l'avons suggéré dans notre livre publié par l'AIE-SEE, en 1971), tout comme le modèle d'humanité évolue vers le 'philosophe' sans se détacher, pourtant, des prototypes, du sage et du chevalier (des détails dans notre étude *Die Bildung des Philosophen und des Patrioten*, in: *Wissenschaftspolitik in Mittel- und Osteuropa*, Berlin, 1976).

Est-ce qu'on peut parler d'une conscience de groupe chez les lettrés du 17<sup>e</sup> siècle et, plus que ça, d'une solidarité qui a consolidé leurs relations et leur activité? L'exemple sud-est européen, tel qu'il se dégage de la recherche collective concrétisée dans le volume *Intelektuali din Balcani In România* (Editura Academiei, 1984) ne semble pas justifier des réponses affirmatives à ces questions, car ce qui a compté, jusqu'à la fin, a été plutôt l'existence des centres où les intellectuels ont pu travailler que leur désir et volonté de travailler ensemble. Mais la république a existé et les contributions de Wolfenbüttel jettent une lumière éclairante sur ces succès et ses faiblesses, sur ses acquis et ses perspectives qui forment des points de repère pour ceux qui essayent de continuer le travail de ceux qui ont mis leur espoir dans la pensée et les valeurs.

Alexandru Dușu

*L'absolutisme éclairé*. Volume publié par B. Köpeczi, A. Soboul, É. H. Balász, D. Kosáry, Akadémiai Kiadó-Éditions du CNRS, Budapest—Paris, 1985, 361 p.

Lors du troisième colloque de Mátrafüred (1975) qui discuta, entre autres, du système de l'absolutisme éclairé, les spécialistes qui ont participé ont pris la décision de préparer un volume dans lequel le système respectif soit de nouveau analysé en tenant compte non seu-

lement de ses caractéristiques générales, mais aussi de sa diversité. Rédigé par les historiens hongrois spécialisés dans l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la collaboration de leurs collègues de l'étranger, ce volume a paru en 1985. Il comprend plusieurs parties.

Après un avant-propos signé par B. Köpeczi (p. 7—8) suit la partie introductive qui comprend un groupage de trois études : D. Kosáry, *Unité et diversité des Lumières* (p. 11—14) ; A. Soboul, *Fonction historique de l'absolutisme éclairé* (p. 15—25) ; idcm, *Historique de la notion d'absolutisme éclairé* (p. 27—31).

La seconde partie traite des *Problèmes de base* à savoir : A. Soboul, *Fondements économiques : la féodalité tardive* (p. 35—49) ; *Fondements sociaux : la noblesse* (J. Meyer, p. 57—51) ; *la bourgeoisie* (É. H. Balász—E. Niederhauser, p. 59—69) ; *les intellectuels* (D. Kosáry, p. 71—79) ; *la paysannerie* (I. Wellmann, p. 81—100) ; *Fondements idéologiques : l'idéologie de l'absolutisme éclairé* (B. Köpeczi, p. 101—118) ; *Eglise et Lumières* (G. Ricuperati, p. 119—132) ; *le jeu des forces internationales* (D. Kosáry, p. 133—141) ; *princes et administrateurs éclairés : l'individu et l'histoire* (W. Markov, p. 143—157).

Dans la troisième partie intitulée *Problèmes régionaux* le lecteur trouve une analyse des variantes de l'absolutisme éclairé réalisées dans divers pays de l'Europe où ce système s'est manifesté. Le cas français est présenté par A. Soboul (p. 161—170), parmi les Etats de l'Europe centrale et orientale la Prusse par I. Mittenzwei (p. 171—188), les Etats allemands par E. Weiss (p. 189—199), la monarchie des Habsbourg par G. Klingenstein (les Etats autrichiens, p. 201—216) et É. H. Balász (la Hongrie, p. 216—231) et la Russie par I. Fedossov (p. 233—254). Suivent des exemples pris de la zone méditerranéenne : l'Italie (F. Diaz, p. 255—269), l'Espagne (M. Kossok, p. 271—289), le Portugal (H. Bach, p. 291—297). K. Tønnesson présente la situation des pays scandinaves, le Danemark (p. 299—310) et la Suède (p. 311—320). Comme des cas particuliers ont été considérées la Pologne (Z. Libiszowka, p. 321—329) et la Roumanie (Al. Duțu, p. 331—337). Le volume se clôt par une bibliographie (p. 339—361) choisie d'après les recommandations des auteurs.

Avec un plan si ambitieux, il va de soi qu'il était impossible de reprendre en détail la discussion de chaque problème mentionné, mais seulement de refaire l'image du phénomène analysé dans ses aspects les plus importants et, en même temps, les plus probants.

Les rédacteurs avertissent dès le début le lecteur qu'ils ont préféré à la plus ancienne dénomination de *despotisme éclairé* celle d'*absolutisme éclairé*, préférence d'ailleurs marquée par le titre général du volume. Par ce choix ils ont souligné les rapports étroits existant entre l'absolutisme « classique » et l'absolutisme éclairé, ce dernier n'étant qu'une nouvelle étape — il est vrai, assez différente — dans l'évolution du premier. En effet, les réformes des monarques éclairés seraient dans beaucoup de cas inconcevables sans les efforts de centralisation des monarques absolus qui les avaient précédés ; l'étape éclairée même de l'absolutisme a débuté parfois par des mesures dans l'esprit de l'absolutisme « classique » (v. la Prusse et la monarchie des Habsbourg).

Même en matière d'idéologie, le modèle de gouvernement offert par les souverains absolus — Luis XIV, Pierre le Grand, Charles XII — a été assez prisé à l'époque, car il présentait l'avantage des réalisations concrètes, étant de la sorte un modèle non-utopique. La critique que les Lumières adressaient à la monarchie absolue ne visait pas la forme de gouvernement, mais son contenu politique qui devait être rectifié.

Voyons maintenant les traits caractéristiques de l'absolutisme éclairé ainsi qu'ils ressortent du volume que nous présentons dans ces pages.

Tout d'abord il paraît qu'il faut renoncer à jamais à l'image d'un absolutisme éclairé caractérisé par la lutte contre les privilèges de la noblesse féodale et la protection accordée à la bourgeoisie dans l'intention de rétablir l'équilibre entre les éléments féodaux déjà sclérosés et les éléments nouveaux, capitalistes, image véhiculée par la littérature spécialisée plus ancienne. L'hostilité envers la noblesse n'est plus considérée comme l'un des traits caractéristiques de l'absolutisme éclairé, car, surtout dans les pays de l'Europe centrale et orientale (la Prusse, la Russie) et en Espagne, c'est-à-dire là où la position de la noblesse était encore très forte, celle-ci a été plutôt ménagée ou même favorisée. L'échec des réformes éclairées dans les pays où les monarques se sont trop heurtés aux privilèges de la noblesse sans peser les conséquences (v. surtout le cas de la monarchie des Habsbourg pendant le règne de Joseph II) a démontré que le compromis avec la noblesse était même l'une des conditions essentielles pour l'existence de l'absolutisme éclairé.

D'ailleurs la noblesse n'a pas été partout une classe rétrograde qui s'est opposée au mouvement du temps. Ses représentants ont joué le rôle des ministres éclairés (v. l'Espagne) ou bien, dans les pays où une bourgeoisie représentative était absente, la noblesse-même a promu les idées avancées des Lumières (v. la Pologne, la Hongrie, les Principautés roumaines. V. aussi (p. 13) les remarques de D. Kosáry sur la tendance nobiliaire des Lumières).

L'examen plus attentif de la position des monarques éclairés envers la bourgeoisie a déterminé les auteurs de repousser aussi l'idée de l'existence à l'époque d'une vraie protection de la part de l'Etat face à la bourgeoisie. Si les princes éclairés ont soutenu dans une certaine mesure la bourgeoisie par leurs réformes d'ordre économique, le contrôle de l'Etat dans le domaine de l'économie a en même temps freiné le développement du capitalisme. Ce n'est pas la bourgeoisie qui a profité en dernière instance des résultats des réformes opérées à l'époque mais l'Etat même qui s'est assuré de la sorte les moyens économiques nécessaires pour réaliser ses buts en matière de politique extérieure. D'autre part, s'il est vrai que l'absolutisme éclairé a favorisé l'essor d'une couche d'intellectuels d'origine roturière, couche qui appartenait sans aucun doute à la bourgeoisie, étant entraînés dans la bureaucratie de l'Etat, ces intellectuels n'étaient pas trop intéressés dans des changements d'ordre économique et social. (v. en ce sens, l'étude signée par É. H. Balász et E. Niederhauser).

Et pourtant dans le tableau général de l'absolutisme éclairé les intellectuels sont considérés l'un des fondements sociaux du système respectif et cela à juste titre à une époque où l'intellectuel jouissait d'un statut nouveau et où le monarque ou l'homme d'Etat faisait figure de philosophe ou d'intellectuel éclairé. Dommage que l'analyse s'est limitée dans ce cas au seul exemple de la Hongrie et qu'elle n'a pas envisagé le statut des intellectuels en son ensemble.

L'Eglise même a eu son rôle à l'époque. S'il est vrai qu'elle a été vexée dans ses privilèges, s'il est vrai que les monarques ont limité son ingérence dans les affaires de l'Etat et ont supprimé son contrôle sur l'enseignement, il est aussi vrai que l'Eglise a fait des efforts pour renouveler son arsenal idéologique et qu'elle s'est même engagée dans quelques pays dans la voie des Lumières (v. le cas des Principautés ecclésiastiques, de la Pologne, de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie). Les rapports entre l'Etat et l'Eglise se sont avérés plus compliqués dans les pays catholiques que dans les pays protestants et orthodoxes.

Par conséquent, dans l'opinion des auteurs, l'absolutisme éclairé a été loin de faire l'économie d'une révolution. La courte durée des réformes initiées à l'époque, leurs faibles résultats sur le plan social et même économique témoignent dans ce sens.

Alors quels sont les motifs réels qui ont déterminé l'apparition de cette nouvelle étape dans l'histoire de l'absolutisme et la quasi-coïncidence chronologique du phénomène dans presque tous les pays de l'Europe? Sans nier le rôle des facteurs intérieurs, les rédacteurs mettent l'accent sur la pression des facteurs extérieurs à savoir la nouvelle concurrence, le nouveau rapport des forces qui s'est créé au XVIII<sup>e</sup> siècle sur le plan international. Il y avait d'une part des pays avec un stade avancé de développement (l'Angleterre, la France, l'Hollande) et d'autre part, des pays dont le retard du développement était évident. Les monarques de ces derniers pays se sont rendu compte que pour récupérer ce retard, pour augmenter le prestige international et même les territoires des Etats qu'ils gouvernaient (v. la Prusse, l'Autriche et la Russie) ou bien pour récupérer le prestige d'autrefois et se maintenir dans la lutte acharnée pour la suprématie (v. l'Espagne), il était nécessaire de renouveler les moyens de leur politique interne. Dans le cas des petits Etats, les réformes ont été inspirées par leur désir de participer au processus de renouvellement qui se faisait senti en Europe et d'imiter en ce sens le modèle des pays avancés. L'éveil de la conscience nationale, une permanente menace en ce qui concerne l'intégrité territoriale du pays (v. la Pologne) ou le désir d'échapper à la suzeraineté d'une puissance étrangère (v. les Principautés roumaines) ont joué aussi leur rôle dans les options en faveur des changements à caractère éclairé. Un nouveau statut sur le plan international supposait avant tout l'existence d'un Etat fort, centralisé, avec un système administratif bien organisé et disposant des riches ressources financières et économiques. Il était besoin par conséquent d'un renforcement du contrôle de l'Etat sur tous les domaines de la vie — économique, administratif, social et culturel — renforcement réalisable par la voie des réformes. Dans ce but les monarques se sont même associés la doctrine des Lumières concernant les devoirs d'un prince éclairé qui faisait de celui-ci un serviteur de l'Etat, préoccupé avant tout du bien-être de ses sujets. Mais jamais l'idéologie n'a prévalu sur la raison d'Etat. L'ampleur des réformes éclairées, leur durée ont été dictées par les réalités historiques de chaque pays, par sa tradition historique, par les rapports entre les classes sociales et, dans une certaine mesure, par la personnalité de ceux qui les avaient initiés. C'est ça qui explique la diversité du mouvement de l'absolutisme éclairé, très bien mis en évidence par les études incluses dans la troisième partie du volume, qui traitent des problèmes régionaux.

D'importantes précisions sont apportées aussi en ce qui concerne l'unité et la diversité de la doctrine des Lumières sur la meilleure forme de gouvernement et les fonctions de l'Etat. Tout d'abord une analyse plus attentive de l'idéologie de l'époque prouve que si l'idéologie française occupe presque partout une place de choix, elle n'a pas été empruntée telle quelle,

mais filtrée par des courants progressistes autochtones. Il y avaient aussi des sources non-françaises de cette doctrine qui tenaient compte des traditions de la pensée philosophique d'un pays ou d'autre, en imprimant de la sorte un caractère divers au mouvement des Lumières. (v. p. 102 et suiv.).

En dépit de cette diversité on peut déceler quelques traits principaux de l'absolutisme éclairé qui se retrouvent plus ou moins dans tous les pays où il s'est imposé. Retenons ceux énumérés à la p. 118 par B. Köpeczi :

a) Le rôle primordial de l'Etat dont le symbole est le monarque. Ce renforcement de l'Etat suppose une centralisation et une bureaucratie développée ; b) l'Etat fort doit introduire des réformes dans l'intérêt du bien public et, par conséquent, il est autorisé à écraser toute opposition ; c) la société doit rester hiérarchisée sur une base plus ou moins rationnelle. Il faut conserver, sous une forme modernisée non seulement les rapports de propriété, mais aussi les fonctions politiques, économiques et sociales du féodalisme ; d) les réformes imposées d'en haut concernent surtout le développement économique et culturel. En matière sociale on cherche à assurer du travail à tous ou à exercer la charité pour améliorer le sort des miséreux, mais sans toucher aux causes profondes de la pauvreté et en général de l'inégalité ; e) l'idée de tolérance est appliquée par l'Etat seulement dans le domaine religieux et judiciaire. La libre pensée est limitée dans le domaine politique ou le plus souvent, même proscrite ; f) l'absolutisme éclairé admet la philosophie des Lumières comme idéologie officielle de l'élite, mais la religion reste le fondement de la mentalité quotidienne des masses ; g) il attribue un rôle important à l'éducation par l'école et par l'imprimerie en vue de former le citoyen loyal et « heureux ».

Dans l'esprit de nouvelles recherches sur l'absolutisme éclairé le volume que nous venons de présenter propose aux spécialistes une image complexe et nuancée du phénomène envisagé. Ses auteurs ont démontré que ce n'est pas tellement l'unité mais la diversité de l'absolutisme éclairé qui fait son intérêt. Dans leurs opinions il ne s'agit pas d'un mouvement inspiré par l'idéologie des Lumières, mais profondément lié à la réalité historique d'un pays ou d'autre, ce qui lui imprime des traits différents. Les études groupées dans ce recueil permettent une comparaison entre les formes de manifestation de l'absolutisme éclairé dans divers pays de l'Europe, en invitant en même temps à une recherche plus approfondie de chaque cas distinct.

Par ces remarques nous avons tâché d'esquisser quelques conclusions en marge des études insérées dans ce volume car, chose surprenante, bien qu'annoncée dans l'avant propos (p. 8), une conclusion générale est absente du sommaire. Dommage, parce que les auteurs l'aurait fait avec plus de nuance, en synthétisant mieux que nous leurs propres idées.

Pour conclure, quelques observations en marge de la structure du volume et de quelques-unes des études y sont insérées.

Les rédacteurs avouent que le plan du recueil a été longuement débattu. Pourtant nous n'avons pas très bien compris les raisons pour lesquelles ils ont placé les études signées par D. Kosáry (*Unité et diversité des Lumières*) et A. Soboul (*Fonction historique de l'absolutisme éclairé*) au début du volume. A notre avis elles trouveraient mieux leur place à la fin du volume, en guise de conclusion, car toutes les deux essaient de tracer une typologie de l'absolutisme éclairé, ce qui était l'intention principale de cette nouvelle discussion autour du phénomène respectif.

Il était nécessaire selon notre opinion d'inclure dans le riche sommaire de ce volume une brève discussion autour des limites chronologiques de l'absolutisme éclairé. Quelques-uns des auteurs considèrent que l'étape éclairée ne s'est manifestée que durant les décennies 1760—1790 ; d'autres placent les débuts du phénomène avant ces limites ou décèlent des initiatives à caractère éclairé beaucoup après 1790.

Un peu déconcertantes nous ont paru les affirmations de A. Soboul à propos de la notion de *despotisme éclairé*. Tâchant de refaire son historique, il nous dit que la notion respective s'est affirmée au XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'elle avait disparu avec l'échec des monarques éclairés et la Révolution française pour réapparaître au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, cette fois-ci comme concept opératoire utilisé par les historiens. (p. 27—28). Mais des exemples cités par l'auteur il ne ressort pas avec clarté quelle a été la vraie diffusion de la notion respective au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. En plus, les affirmations faites dans l'étude mentionnée sont en désaccord avec celles formulées au commencement de l'étude sur la fonction historique de l'absolutisme éclairé, signée par le même auteur dans le même volume. Là il nous dit que personne n'a utilisé à l'époque l'expression *despotisme éclairé*, qu'elle n'est qu'une invention des historiens allemands du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 15). Beaucoup plus nettes nous ont paru les conclusions formulées par R. Shackleton dans sa communication sur les acceptions des mots *despote* et *despotisme* dans le vocabulaire politique français du XVIII<sup>e</sup> siècle tenue

au quatrième Colloque de Mátrafüred, 1978 (v. les Actes de ce Colloque, Budapest, 1981, p. 91—96). D'ailleurs, cette communication de Shackleton n'est pas mentionnée par A. Soboul.

Surprenante l'affirmation qu'on trouve à la page 218 (É. H. Balász) que la Transylvanie était à l'époque une partie intégrante de la Hongrie. Comme on le sait très bien, la Transylvanie était alors une principauté autonome dans le cadre de la monarchie des Habsbourg.

Certes, nous n'avons pas épuisé dans ces pages le riche contenu de ce nouveau recueil, soigneusement élaboré sur l'un des plus importants moments de l'histoire de l'Europe dont les recherches à venir tireront un bon profit.

*Emanuela Popescu-Mihuț*

JEAN DIMAKIS, *P. Codrika et la Question d'Orient sous l'Empire français et la Restauration*, Paris — Montréal, 1986, 187 p.

L'activité de Panaghiotis Codrika au Ministère des Affaires Étrangères, avant et pendant la Guerre d'Indépendance du peuple grec, est particulièrement intéressante et révélatrice pour des aspects moins connus de cette étape de la Question d'Orient. En même temps, le livre nous dévoile la mentalité d'un Grec qui se détache — comme tant d'autres aussi — de son ancien statut de Phanariote et pénètre dans les cercles diplomatiques français, dont l'influence pour la politique sud-est européenne a son poids.

On ne pourrait être mieux placé pour servir, à Paris, cette double cause que P. Codrika a dû défendre : d'une part, celle de sa patrie, la Grèce, d'autre part, la politique française en Orient, qui y poursuivait surtout des intérêts économiques.

L'une des principales directions dans lesquelles se pose l'attention de l'auteur, c'est le permanent effort de Codrika en vue de concilier les intérêts des deux pays. On ne pouvait choisir un observateur plus avisé — pour le Ministère des Affaires Étrangères de la France — ancien Phanariote, ex-secrétaire du prince Michel Soutzo en Valachie et Moldavie, connaissant à fond les choses tant dans l'Empire ottoman, que dans les autres pays balkaniques. Rompu au jeu compliqué de la diplomatie, dès le début de sa carrière ayant déjà des relations étendues avec des personnalités politiques françaises depuis qu'il tenait la correspondance de M. Soutzo, Codrika remplit à Paris une mission qui dépasse les dimensions d'une simple fonction ministérielle. Il représente aussi, pour nous tous qui tâchons de discerner l'évolution des Phanariotes au moment où éclate la Guerre d'Indépendance, un cas intéressant, symptomatique pour toute une catégorie de Grecs.

C'est le mérite de J. Dimakis de suivre — avec un sens de l'analyse parfaitement objectif — les circonstances dans lesquelles celui qui avait été un haut fonctionnaire du système ottoman, devenait un utile représentant des intérêts grecs dans la capitale de la France. Il ne s'agit pas d'une métamorphose spectaculaire, transformant cet oriental conservateur et marqué par le conformisme de l'Empire qu'il avait servi dans sa jeunesse, en un observateur lucide, aux vues politiques libérales que réclamait son peuple. Ce qui est certain, c'est qu'il désire ardemment un changement du statut des Grecs, leur libération de la domination ottomane. Mais la voie à suivre restait pour lui nial définie. Il est même difficile de lui attribuer une idéologie politique clairement contournée. Des inconséquences se font voir, tant dans son attitude envers la Révolution Française, qu'en ce qui concerne la révolution grecque. Il s'agit donc ainsi que le remarque J. Dimakis — de l'évolution lente d'un conservateur qui s'adapte aux circonstances. Il ne faisait d'ailleurs que suivre le courant général en adoptant l'attitude politique de ses supérieurs. J. Dimakis fait même un rapprochement avec le comte d'Hauterive — qui avait été également secrétaire princier en Moldavie — et dont la collaboration étroite avec Napoléon ne l'empêcha pas de continuer sa carrière sous la Restauration.

Si l'on a accusé Codrika d'attitude proturque et hostile à la Grèce (V. les *Mémoires de Mme. de Genlis*), c'est parce que ses adversaires voulaient le dénigrer à tout prix. En réalité, Codrika lutte pour le succès de la révolution grecque, dès que celles-ci éclate, même si, comme Capodistria et Coray, il avait jugé au début les circonstances peu propices à l'insurrection des Grecs. Il critique l'Hétairie seulement parce qu'elle avait discrédité la cause grecque dans les Principautés. Tout en devenant le plus passionné des défenseurs de la Révolution, Codrika n'accepte pourtant pas une évolution trop libérale du système représentatif que celle-ci avait introduit dans la Grèce libérée. Ce n'est que plus tard que ses vues politiques marqueront un progrès dans ce sens (V. *Lettre messénienne sur l'intervention des puissances alliées dans les affaires de la Grèce (1824)*), texte profondément démocratique, condamnant avec sévérité le système politique phanariote).

Ni les attaques de Codrika dirigées contre la Révolution Française — pendant la Restauration — ne représentent une forme d'opportunisme, puisque « toute la société française avait changé d'orientation après le changement du régime ».

En suivant les solutions qu'il propose dans ses mémoires — entre 1802—1827 — pour résoudre la Question Orientale en faveur du peuple grec, nous remarquons à quel point son expérience d'ancien secrétaire phanariote en Valachie et en Moldavie (1791—1795) lui fut utile. C'est en partant du statut de demi-autonomie des Principautés, qu'il propose certaines formules administratives et politiques. Par exemple, lorsqu'il a en vue l'organisation des Grecs, il demande, dans une première étape, une autonomie administrative de la Grèce, à l'instar des Pays roumains, considérant que l'indépendance totale de la Grèce ne sera possible qu'une fois la révolution grecque consolidée. Nous remarquons, avec l'auteur, une fois de plus, le réalisme politique de Codrika. En même temps, on est frappé par la confusion des termes, qui trahit une confusion idéologique. Codrika ne fait pas une véritable distinction entre les notions « autonomie » et « indépendance ». Il parle d'indépendance même lorsqu'il s'agit d'une autonomie administrative sous la domination ottomane. Allant au plus urgent — dans cet esprit pragmatique qui lui est propre — Codrika veut libérer les Grecs de la domination directe des Turcs et de l'oppression que cette dernière impliquait, « sans accorder de l'importance à la formule juridique précise que le nouvel État aurait adoptée ». L'exemple de l'« autonomie » des Principautés danubiennes, qu'il avait connue de près dans sa jeunesse, lui semblait une étape transitoire souhaitable. Il préconisait une tutèle des Grecs, en proposant tour à tour la France ou la Russie. Ce n'est que plus tard, « lorsque la révolution grecque avait créé une nouvelle réalité politique, que P. Codrika se déclare pour une forme d'État et un régime bien déterminés (indépendance complète et système politique à caractère démocratique) ».

Il est intéressant de noter que les premiers rapports français de Codrika sur l'empire ottoman sont rédigés sous l'Empire et ont en vue une éventuelle campagne française qui permettrait à Napoléon, le « héros régénérateur des nations », de créer un nouvel État, en faisant renaitre une nation subjuguée. Le diplomate grec (que seule l'inimitié d'autres compatriotes influents avait empêché d'être nommé en tant que représentant de la Grèce à Paris) semble avoir espéré, après Austerlitz, que Napoléon puisse entreprendre une action du côté de l'Empire ottoman, pour y imposer des changements dont les populations chrétiennes, notamment les Grecs, auraient à bénéficier. Mais c'est surtout pendant la Restauration, que se déploya l'activité de Codrika, ses mémoires sur l'Insurrection grecque (dont on reproduit deux dans les *Annexes* du livre) étant d'ardents plaidoyers pour la libération de sa patrie. D'Hauterive, qui continuait à superviser ses rapports, trouve même que le mémoire sur l'état actuel de la Turquie n'est « qu'une apologie et non pas une théorie », car la discussion politique y est nulle.

Le mémoire sur l'insurrection grecque adressé au tsar Alexandre I, en juillet 1821, a le même caractère de plaidoyer en faveur de l'indépendance du peuple grec. Évidemment, « la légitimité » de cette révolution y était prouvée avec forts arguments, à un moment où le tsar avait « désavoué » l'action hétérodoxe des Principautés roumaines.

Enfin, par la suite, toute une série de rapports rédigés par Codrika ont pour but de renseigner l'administration française sur le déroulement des événements politiques et militaires de la Grèce insurgée. Mais Codrika ne se borna pas aux mémoires rédigés pour le Ministère des Affaires Étrangères de la France. Son oeuvre de publiciste et polémiste — analysée par J. Dimakis — fait également preuve d'un dévouement sans bornes pour la cause grecque, tout en discutant sur l'inaction des Grands Puissances, en contestant l'idée de l'équilibre européen (expression qu'il juge vide de sens), ainsi que la légitimité de la révolution grecque.

L'attaque du régime phanariote des Principautés danubiennes (*Lettre messénienne...*) est intéressante par le parallèle qu'il esquisse entre le régime de ces derniers et celui de la Grèce, considérant que, malgré la domination ottomane, dans sa patrie « il y eut toujours égalité de droits civils entre tous les habitants du pays, jamais ne furent établis des droits féodaux, la noblesse n'ayant sur le reste des citoyens d'autre privilège qu'une considération morale et une déférence sociale attachée aux anciennes familles ou aux individus méritants ». En condamnant la noblesse du Phanar, il ajoute une réflexion qui porte sur les racines mêmes de leur carrière : « que la politique des Turcs a créée et que l'intrigue du pouvoir a multipliée ». Ce pouvoir — précise-t-il — n'avait de droits exclusifs qu'en Moldavie et en Valachie, puisqu'en Grèce il n'existait pas de caste privilégiée, rien n'y étant décidé sans la participation immédiate du peuple ou indépendamment de la sanction générale ».

Certes, cet optimisme avait pour base, en 1824, les récentes victoires de la révolution grecque et les progrès marqués par la constitution d'Astros, par rapport à celle d'Épidauré. A ce moment-là le Phanariote européenisé qu'était Codrika s'écriait qu'il fallait éviter à tout prix une formule d'organisation de la Grèce inspirée par celle des Principautés, car les Turcs « chercheraient à semer la discorde et à créer des dissensions parmi les chefs

de la nation soumise, en mettant en œuvre les exécutions, les exils, et la vente des postes au plus offrant, ainsi qu'ils le pratiquent couramment en Moldavie et en Valachie ». Il nous semble évident que cette nouvelle conception politique de celui qui avait si bien connu les Phanariotes n'était pas exempte d'une certaine intention de disculper ces derniers à la charge des Ottomans. Mais il touche là à ce qui représente encore de nos jours un thème qui provoque bien des discussions. Faire la part des choses dans ce qui fut un système de gouvernement introduit par les Turcs, à leur profit, mais qui était confié aux Grecs phanariotes, qu'on ne peut pas considérer comme de simples instruments de la Porte, ne pouvait pas réussir à un contemporain des événements. Le livre de Jean Dimakis, qui nous offre un commentaire si intéressant d'une source de l'époque, sera d'une grande aide pour tous les historiens qui attaquent le problème combien épineux des Phanariotes.

*Cornelia Papacostea-Danielopolu*

ARTHUR BEYRER, KLAUS BOCHMANN, SIEGFRIED BRONSERT, *Grammatik der rumänischen Sprache der Gegenwart*, Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie, 1987, 374 S.

Les buts multiples du livre sont précisés dans l'avant-propos. Destiné à ceux qui étudient le roumain, aux chercheurs des langues romanes et des langues du Sud-Est de l'Europe, aux interprètes et aux traducteurs, ce manuel représente une complète et rigoureuse description de la structure du roumain. Il s'agit en même temps d'une première grammaire qui applique d'une manière systématique pour le roumain et l'allemand la théorie contrastive. Les auteurs prennent en considération les parties de la structure du roumain qui présentent des difficultés pour les locuteurs allemands qui acquièrent les règles de cette langue et la nature de ces difficultés.

À part la morphologie (le quatrième chapitre, élaboré par Arthur Beyrer) et la syntaxe (le cinquième chapitre, auteur Siegfried Bronsert), le livre comprend trois chapitres dus à Klaus Bochmann et considérés comme nécessaires à la compréhension correcte des faits de grammaire. K. Bochmann a assuré aussi la révision finale du volume.

Le premier chapitre traite brièvement de la typologie du roumain, de sa formation, de son histoire et de sa différenciation dialectale. Dans le deuxième chapitre, K. Bochmann donne les renseignements fondamentaux concernant la phonétique, la phonologie, l'orthoépée et l'orthographe, tandis que dans le troisième chapitre il traite de la formation de mots, étape préliminaire à l'élaboration de nouveaux dictionnaires bilingues que les auteurs de ce manuel estiment, à just titre, indispensables. (p. 13)

Le premier chapitre constitue une approche sociolinguistique, offrant aux faits de grammaire le cadre explicatif des phénomènes historiques et sociaux. K. Bochmann mentionne les éléments de la définition généalogique du roumain. En ce qui concerne le territoire, le roumain s'est formé au nord et au sud du Danube par la romanisation des Daces et des Thraces. Ce processus continua en Dacie aussi après l'an 217 n.e., par les contacts entre la population de Dacie et l'Empire Romain. La langue romane qui résulta, dans la période comprise entre le cinquième et le huitième siècle (p. 17), c'est-à-dire le roumain, n'a cessé jamais au long de son histoire d'être la continuatrice du latin oriental, de garder son caractère de langue romane. (p. 19)

Les étapes de l'histoire du roumain expliquent sa typologie. Les facteurs discutés sont : d'une part le caractère rural du latin oriental et de l'autre l'influence du substrat, de l'adstrat et du superstrat, dans le cadre des relations du roumain avec les autres langues du Sud-Est de l'Europe. L'influence du substrat s'est exercée surtout dans le lexique et en ce qui concerne les habitudes articulatoires. L'influence slave a été puissante dans le vocabulaire et a favorisé la conservation de certains faits de morphologie que les autres langues romanes ont perdu. La terminologie chrétienne fondamentale en roumain est d'origine latine est n'est pas due à l'influence du slave. Les autres influences (l'influence hongroise, qui commence par l'arrivée des Hongrois au X<sup>e</sup> siècle en Transylvanie et les influences turque et grecque) ont laissé des traces dans le lexique. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles le roumain se rapproche de nouveau des autres langues romanes.

Les phénomènes communs aux langues sud-est européennes sont expliqués par l'action du substrat commun, par la transhumance d'une population ayant aussi des demeures fixes, par la supériorité et le caractère unificateur de la culture byzantine, par le bilinguisme (p. 16). Le chapitre comprend aussi une histoire des principaux moments de la formation et de l'évolution du roumain littéraire et un tableau de la répartition des dialectes : dacoroumain, aroumain, méglénoroumain, istroroumain.

Ce cadre permet à l'auteur des observations concernant la typologie du roumain contemporain. Prenant à témoin le français, la langue romane analytique plus que tout autre langue romane, K. Bochmann cherche à définir les proportions entre les traits analytiques et les traits synthétiques du roumain, en constatant pour celui-ci le caractère secondaire des tendances analytiques. (p. 17)

A. Beyrer et S. Bronsert ont contribué à leur tour à cette étude typologique précisément par la description détaillée des particularités du système morphologique et du système syntaxique.

L'objet de la morphologie est le mot, analysé du point de vue de la flexion et du point de vue des valeurs grammaticales exprimées à l'aide de la flexion dans le groupe de mots et dans la proposition. Le mot est choisi comme unité fondamentale à décrire puisqu'il est aussi l'unité de la langue dans son usage et l'unité fondamentale dans l'acquisition d'une langue. L'ensemble de formes fléchies, relativement riche (par rapport au français, par exemple) détermine une certaine autonomie syntaxique assez grande du mot roumain. Tous ces facteurs expliquent le choix par A. Beyrer d'une description adéquate, qui suive la tradition, mais qui ne néglige pas les solutions nouvelles. (p. 61)

À son tour, S. Bronsert considère que la syntaxe s'occupe de la structure des propositions et des phrases, de leur classification et représente la totalité des règles concernant la connexion des mots dans la proposition (p. 235). La proposition se caractérise par la présence du groupe (ou du syntagme) verbal ayant la fonction de prédicat. Un intérêt particulier est accordé par conséquent au verbe et à ses possibilités de s'associer aux autres unités, établissant de la sorte la structure syntaxique de la proposition (p. 146). L'auteur étudie la structure et les relations des deux syntagmes constituants de la phrase élémentaire, le groupe verbal fonctionnant comme prédicat et le groupe (ou le syntagme) nominal fonctionnant comme sujet.

L'analyse morphologique et l'analyse syntaxique mettent constamment en évidence les relations entre les deux domaines du système de la langue. Les relations morphosyntaxiques expliquent par exemple l'ordre des mots en roumain, dont l'étude est reprise à plusieurs occasions, soit dans le cadre de différents syntagmes, soit dans le cadre de la proposition.

Les auteurs examinent aussi d'une manière systématique l'aspect pragmatique de l'utilisation du roumain. Il y a une multitude d'observations concernant la langue écrite et parlée, la langue standard, les dialectes, les valeurs stylistiques. Les tendances de l'évolution du roumain contemporain sont mises en relief pour toutes les classes grammaticales et pour leurs utilisations syntaxiques. Un procédé largement mis à profit afin de surprendre les caractéristiques du roumain est la comparaison du roumain à l'allemand. Alternativement, la situation du roumain et celle de l'allemand forment le point de départ de cette comparaison.

La connaissance des subtilités du roumain conduit le choix des exemples qui, par leur multitude et variété aussi, éclairent les tendances discutées. Les auteurs ont cherché et ont réussi à présenter le roumain comme un système en évolution permanente. Pour une série de faits ils ont donné des explications diachroniques.

La bibliographie générale et celle concernant spécialement le roumain, sans être complète, comprend des travaux essentiels ou importants des linguistes roumains et étrangers. Les auteurs utilisent souvent des concepts de l'école roumaine et donnent des correspondants allemands pour la terminologie roumaine. Une mention particulière mérite le fait que le livre est apparu, en ce qui concerne les exemples du roumain, sans fautes d'impression.

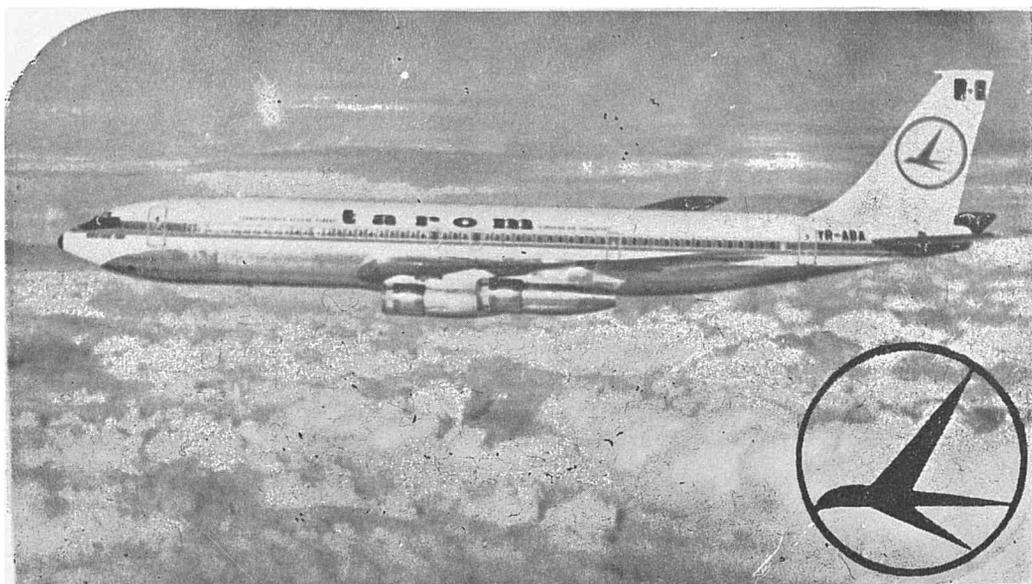
L'index et la table de matières, tous les deux détaillés, complètent cet ouvrage de référence.

*Cătălina Vătăşescu*

**PRINTED IN ROMANIA**

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

# TAROM, A GOOD CHOICE FOR YOUR BUSINESS OR HOLIDAY TRIPS I



## SCHEDULED FLIGHTS TOWARD 38 DESTINATIONS IN THE WORLD

Abu-Dhabi, Amman, Amsterdam, Athens, Bangkok, Beijing, Baghdad, Belgrade, Beirut, Barcelona, Berlin, Brussels, Budapest, Cairo, Casablanca, Copenhagen, Damascus, Frankfurt, Istanbul, Karachi, Kuwait, London, Madrid, Larnaca, Lisbon, Moscow, New York, Paris, Prague, Rome, Singapore, Sofia, Tel Aviv, Tirana, Tripoli, Vienna, Warsaw, Zurich.

## CHARTER FLIGHTS TO OVER 400 DESTINATIONS

For other information please contact any TAROM offices.

**TAROM - ROMANIAN AIR TRANSPORT**  
On the București-Ploiești Road at km. 16.5



**TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- Studii istorice sud-est europene, vol. II. Intelectuali din Balcani în România (sec. XVII—XIX)**  
(Etudes historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans en Roumanie  
aux XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles), Coordonnateur Al. Duțu, 1984, 203 p.
- PIPPIDI, D. M., **Parerga. Ecrits de Philologie, d'Épigraphie et d'Histoire ancienne.** Coédition  
avec «LES BELLES LETTRES» — Paris, 1984, 203 p.
- Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor** (Relations roumano-bulgares à travers les siècles),  
1984, 172 p.
- AL. ZUB, **De la istoria critică la criticism** (De l'histoire critique au criticisme), 1985, 312 p.  
Coll. «Biblioteca istorică».
- MUSTAFA A. MEHMET, **Documente turcești privind istoria României** (Documents turcs con-  
cernant l'histoire de la Roumanie). Vol. III : 1791—1812, 1986, 396 p.
- \* \* \* **Mihai Viteazul în conștiința europeană** (Michel le Brave dans la conscience européenne)  
1. **Documente externe** (Documents de l'étranger), 1980, 238 p., 2. **Texte alese — secolele**  
**XVI—XVIII** (Textes choisis — les XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), 1983, 350 p.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXVI, 3, p. 185—282, BUCAREST, 1988



I. P. Informația c. 2352

43 456

Lei 50